

# CARNETS DE SOUVENIRS

de 1894 à 1918

*(Ouvrage posthume du Général Legrand-Girarde)*

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

Manuel Complet de Fortifications (en collaboration avec le Commandant H. Plessis).  
Berger-Levrault, 1883.

Le Génie à Madagascar (1895-1896).  
Berger-Levrault, 1898.

Le Génie en Chine.  
Berger-Levrault, 1903.

Turenne en Alsace (Campagne de 1674-1675).  
Berger-Levrault, 1910.

Opérations du 21<sup>e</sup> Corps d'Armée (1<sup>er</sup> Août - 15 Septembre 1914).  
Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1922

L'Arrière aux Armées sous Louis XIII (Crusy de Marcillac, évêque de Mende, 1635-1638).  
Berger-Levrault, 1927

---

## BIBLIOGRAPHIE

Notice sur la vie, la carrière et les œuvres du Général de Division Legrand-Girarde, par François Martroye. 1926.

---

GÉNÉRAL LEGRAND-GIRARDE

UN  
QUART DE SIÈCLE  
AU SERVICE DE LA FRANCE

(Carnets 1894-1918)

MADAGASCAR - ÉLYSÉE  
CHINE - LOI DE TROIS ANS  
GUERRE DE 1914-1918

CHINE

## CARNET IV

12 juillet 1900 - 19 octobre 1900

Départ du Corps Expéditionnaire de Chine. - Colombo. - Singapour. -  
Saïgon. - Hong-Kong. - Shanghai. - Nagasaki. - Arrivée à Tien-  
Tsin. - Installation des compagnies de sapeurs. - Visite à Pékin. -  
Retour à Tien-Tsin.

Le 12 juillet 1900, je reçois une lettre du Général Bailloud, me demandant si je suis disposé à le suivre en Chine comme chef d'Etat-Major; le 13, un télégramme du Général Voyron m'offrant le commandement du génie du corps expéditionnaire. J'accepte les deux propositions et, ne voyant arriver aucune réponse, j'arrive à Paris le 20, pour apprendre ma désignation de commandant du génie du corps expéditionnaire.

Dès le lendemain et jusqu'au départ, le 12 août, je suis absorbé du matin au soir par les préparatifs de mon service, qu'il me faut constituer entièrement. On a déjà décidé, au moment de mon arrivée, l'envoi de deux compagnies de 250 hommes, d'une section d'aérostiers et d'un parc; j'obtiens, non sans lutte, d'y faire adjoindre un détachement de télégraphistes de 30 hommes et d'une demi-compagnie de sapeurs de chemins de fer avec son parc.

Utilisant l'expérience acquise en 1895, je fais acheter du matériel Decauville et une baraque à faire partir avec les premières troupes du génie pour organiser la base de débarquement. Je demande en outre du matériel divers que le Ministre de la Marine se décide péniblement à accorder.

La loi accordant les crédits nécessaires à l'expédition les a attribués au Ministère de la Marine qui a eu l'habileté, au lendemain du vote de la loi qui lui retire l'armée coloniale, de se faire donner la charge d'organiser l'expédition de Chine. Il y voit le moyen de faire revenir sur le vote de cette loi, et il n'est pas douteux qu'un ministre de la Guerre plus soucieux des vrais intérêts du pays et mieux au fait de son service, n'aurait pas laissé prendre une pareille détermination. La conséquence immédiate de la mesure est un surcroît de difficultés

pour résoudre toutes les questions qui se présentent. Comme la marine n'a rien en dehors de son infanterie et de quelques batteries légères, il faut demander à la Guerre tout le complément. Chaque affaire doit donc être traitée d'abord dans le labyrinthe obscur de la rue Royale, passer l'eau et arriver rue Saint-Dominique où elle reçoit sa solution. Or, l'état-major de l'armée qui, concurremment et pas toujours d'accord avec le cabinet du ministre, centralise les questions relatives à l'expédition, voit d'un assez mauvais œil tout ce qu'on lui propose. Il y a évidemment quelque exagération dans certaines demandes, notamment en ce qui concerne le personnel de l'Etat-Major et de l'artillerie, le matériel des services administratifs; ces demandes, présentées par des Chefs de service appartenant à la Marine, ne le sont pas toujours dans la forme familière à la Guerre; on oublie certaines choses, on en exagère d'autres, de là des reproches d'exagération ou d'insuffisance qui révèlent parfois un caractère agressif. En ce qui concerne le personnel, l'Etat-major récrimine fortement sur la forte proportion de coloniaux qu'il renferme; on trouve qu'il y a trop de malgaches et le fait est que je vois revenir auprès de moi beaucoup d'anciens camarades de 95. La raison de ce fait est cependant bien naturelle. Deux des généraux qui commandent ont fait la campagne de Madagascar; ils désirent revoir sous leurs ordres les officiers qu'ils ont pu apprécier déjà en campagne. En outre, il faut avouer que ce sont toujours les mêmes qui demandent à partir, affaire de tempérament et de situation sociale ou de famille. Dans mon personnel, que j'ai pu choisir complètement sauf les officiers des compagnies qui marchent avec elles, je n'ai pris qu'un seul ancien malgache de 95 (le seul ayant demandé parmi les capitaines); tous les autres ou presque tous ont fait des séjours au Soudan, à Madagascar ou ailleurs, et sont préparés à leur mission. J'ai eu quelque difficulté à recruter mon personnel d'officiers supérieurs, en raison du petit nombre de demandes qui se sont produites, six en tout et non des meilleurs, et j'ai constaté avec un certain regret que si, parmi les capitaines, je n'avais eu que l'embarras du choix, il n'en était pas de même pour les chefs de bataillon. Le feu sacré s'éteindrait-il chez nous? Je ne veux pas le croire, mais je dois reconnaître que dans notre armée actuelle, les considérations de famille prennent trop de place et entravent trop souvent la carrière des officiers. C'est évidemment une conséquence forcée de notre stabilité de garnison depuis trente ans, mais c'est un symptôme à enregistrer et un état d'esprit à noter. On est entré dans l'armée comme dans une carrière civile quelconque; on y cherche son avancement par de petits moyens, mais on perd le véritable esprit militaire, ou du moins cette partie de l'esprit militaire qui doit pousser l'officier à chercher

toutes les occasions de faire son métier en campagne. Si, depuis trois ans, on n'avait dirigé contre nous une odieuse campagne de calomnies et de dénigrement, qui fait que chacun de nous a le devoir de se taire publiquement sur les imperfections ou les vices qu'il constate dans l'organisation de l'armée, ce serait faire œuvre utile que de signaler l'état d'esprit de beaucoup de nos officiers et de réagir contre lui. Nous y perdriions certainement quelques sujets que recueilleraient le notariat, l'épicerie ou l'enregistrement, mais nous y gagnerions d'épurer, dans le bon sens du mot et non comme l'entendent certaines gens, l'esprit de l'armée.

L'attribution de l'expédition au Ministère de la Marine a eu pour effet de faire confier au Commissariat le service de l'Intendance et aux médecins de marine celui de Santé. Si distingués et intelligents que puissent être le fonctionnaire et le praticien qu'on a choisis, il est visible au premier coup d'œil que l'un et l'autre sont parfaitement étrangers à leur affaire et ignorants des besoins d'une armée en campagne, ainsi que des moyens à employer pour y satisfaire. On leur a adjoint des intendants et des médecins de l'armée de terre, mais ces derniers n'ont pas la direction des services et ceux-ci, je le crains, s'en ressentiront.

Il faut dire un mot aussi des hommes qui, dans les hautes régions administratives, ont eu leur part d'influence et d'action dans l'organisation de l'expédition.

Le ministre de la Marine, Lanessan, esprit sectaire et de médiocre envergure, est persuadé que l'expédition ne se fera pas et ne se laisse arracher les mesures de préparation qu'une à une et à regret. Il a déjà dépassé ses crédits, sent sa responsabilité engagée et n'a pas l'estomac suffisant pour comprendre qu'en pareil cas le Parlement et le Pays ne savent jamais mauvais gré à l'homme qui marche de l'avant et prend ses mesures pour être en état de résoudre toutes les difficultés et de parer à l'imprévu. Toute sa sollicitude de médecin (légitime époux d'une sage-femme) se porte sur les petites choses destinées à donner au pays l'illusion que chaque soldat part dans une boîte de coton et sera doublé d'un médecin et d'un infirmier. Par contre, il refuse au corps expéditionnaire les moyens de transport qui lui sont indispensables, sans se rendre compte que les fatigues qu'il lui imposera de ce chef seront pour sa santé autrement dangereuses que n'aurait pu l'être l'insuffisance du nombre de médecins.

Lanessan est doublé, comme chef d'Etat-major, de l'Amiral Bienaimé, un des êtres les plus fourbes que la terre ait produits; cet homme ment à jet continu; il lance dans la presse ou fait lancer de petits entrefilets perfides pour célébrer les louanges

de la Marine et méconnaître celles de la Guerre. C'est ainsi par exemple qu'après la nomination du Général Voyron, il fait dire que ce dernier a été l'organisateur de Majunga en 1895 où il est arrivé le premier, tandis que la vérité est que la brigade de marine en 95 est arrivée deux mois après celle du Général Metzinger. S'il vante, et faussement, alors qu'il en pourrait dire du bien qui serait vrai, le général qui doit commander les forces de terre parce qu'il appartient à la Marine, en revanche il lui cherche noise et lui joue même un tour pendable. Il avait été décidé en conseil des ministres que le Général Voyron serait général *en chef*, ce qui, en outre des avantages personnels que lui confère cette fonction, a pour conséquence de lui subordonner les forces navales. Or, on fait signer un décret nommant l'Amiral Pottier commandant *en chef* des forces navales, tandis que le Général Voyron n'a pas ce qualificatif, ce qui renverse la situation. Devant la légitime fureur de ce dernier, Bienaimé répond que la chose n'a pas d'importance et a pour but uniquement d'éviter la subordination de l'amiral français aux autres amiraux. Toutefois, grâce à l'appui qu'il a trouvé auprès du Président de la République, le Général Voyron a pu, au dernier moment, obtenir un décret lui conférant la *chefferie*.

A la Guerre, il paraît superflu de parler du ministre André, esprit têtue, étroit, non moins sectaire que son collègue, qui paraît avoir réservé son influence personnelle pour éviter que des personnalités malpensantes puissent se glisser dans le corps expéditionnaire, et c'est ainsi que les fils des généraux Mercier, Jamont et Galliffet ont été écartés, mais qu'en revanche nous trouvons parmi nous des officiers portant les noms, diversement illustrés déjà, de Brugère et Grousset. Cette tendance d'esprit s'est traduite au début des opérations par une obstruction mise à toutes les questions de personnel, et c'est peu à peu seulement qu'elle a disparu.

La direction générale échappant, et pour cause, au Ministre, est revenue à son état-major général; son nouveau chef, Pen-dezec, est de trop fraîche installation pour diriger effectivement; il se borne à raser les uns et les autres; la tête dirigeante de l'Etablissement, dans ce cas particulier, a été Frater, esprit distingué quoiqu'un peu pointu, paradoxal à ses heures et grinçant de se voir enlever officiellement la direction d'une affaire qu'il aurait voulu mener et pour la solution de laquelle on ne pouvait se passer de lui. J'ai dû personnellement lutter avec lui pour obtenir satisfaction à mes demandes, qu'il a fini d'ailleurs par accorder après les avoir refusées. Si, de ce côté, j'ai pu éprouver quelques petites difficultés, en revanche j'ai trouvé auprès de la direction du génie, depuis son chef jusqu'au dernier officier, le concours le plus complet et le plus efficace. Les uns et les autres m'ont beaucoup aidé et il ne m'a pas paru (à



moins que je ne me sois aveuglé) qu'il y ait eu chez les camarades qui me voient attribuer un poste envié destiné à accentuer les avantages que j'ai acquis déjà, de sentiment de jalousie se traduisant par des actes.

La philosophie à tirer de cette période fiévreuse de trois semaines employées uniquement à organiser une expédition de 15.000 hommes en prélevant des ressources sur une armée permanente de 500.000, est que ni la Marine, ni la Guerre ne sont à l'heure présente préparées à leur rôle colonial. Voici deux fois en cinq ans, pour ne parler que de ce que j'ai vu, qu'on a à organiser une expédition, et chaque fois il a fallu improviser du commencement à la fin et le personnel et le matériel. Il serait pourtant bien simple de prévoir qu'avec une armée coloniale, des colonies et des intérêts à défendre dans toutes les parties du monde, nous pouvons être exposés, comme nous l'avons été déjà, à envoyer un corps expéditionnaire de 10, 15 ou 20.000 hommes. Il ne serait pas bien compliqué non plus de prévoir sur le papier l'organisation de ce corps, d'en préparer la mobilisation comme on prépare celle de l'armée, et d'éviter ainsi les à-coups, les solutions improvisées et parfois ou toujours imparfaites, qui se produisent au dernier moment. Espérons que le passage à la Guerre de l'armée coloniale aura pour effet de pousser les coloniaux à faire cette préparation qui nous évitera dans l'avenir les ennuis qu'on a, par deux fois, éprouvés en cinq ans.

J'ai été reçu à l'Elysée, le jour de mon arrivée à Paris et invité à dîner le soir même, où on réunissait toute la maison civile et militaire, ainsi que le général Voyron. L'accueil a été très cordial et le bon Président a été tout à fait gentil pour moi. Le Général Bailloud quitte la maison par la bonne porte, heureux au possible d'être délivré de son directeur civil Combarieu.

Le successeur du général Bailloud est Dubois, brave homme, ami personnel du Président, qui voit pour lui une agréable fin de carrière et ne cherche rien de plus. Combarieu a profité de l'occasion pour se faire nommer secrétaire général civil et prendre dans ses attributions toutes les affaires non militaires, laissant ces dernières à son collègue militaire. Pour qui connaît l'importance des dites affaires dans la maison, il est facile de se rendre compte qu'on a réussi à mettre MM. les militaires sous le boisseau.

A ma seconde visite d'adieu à l'Elysée, le Président m'a reçu particulièrement. Il venait de recevoir le matin un télégramme de Guillaume II contenant en substance : « J'apprends avec une vive satisfaction que S.M. l'Empereur de Russie, votre auguste allié, a daigné d'accepter (faute de français familière à Guillaume) que le commandement supérieur des forces internatio-

nales soit confié au feld-maréchal de Waldersee. Je vous demande de désigner un officier français pour être attaché à la personne du Maréchal qui s'embarquera à Gênes le 22; une cabine lui sera réservée. »

Aucune réponse n'avait été faite encore à ce télégramme et j'ignore à l'heure actuelle ce qui a été fait. J'écris ceci le 22 août; nous avons passé deux escales, Port-Saïd et Suez et on n'a pas fait savoir encore au Général Voyron de qui il aurait à recevoir là-bas des instructions ou des ordres.

Le 12 août, à Marseille, le Président est venu apporter les drapeaux des régiments de marche du corps expéditionnaire. Il a fait un très bon discours, un peu trop long peut-être, surtout dans le passage relatif aux regrets que laissent derrière eux ceux qui partent. Le général Voyron était très visiblement ému et la scène ne manquait pas de caractère. Elle a malheureusement été gâtée par la présence de journalistes et policiers qui, sans le moindre sans-gêne, sont venus se placer devant nous.

Le Président était accompagné de Lanessan et d'André; l'un et l'autre faisaient piètre mine. Au déjeuner offert à la préfecture aux officiers du corps expéditionnaire, Lanessan a fait sur un ton lamentable un discours grotesque pour montrer aux électeurs que cette fois on prenait soin de la santé de leurs enfants. C'était tout ce que ce médocastre voyait dans l'expédition. Par contre, le Président a fort bien parlé, et sur un ton vibrant où perçait une conviction sincère, il a saisi cette occasion de dire son sentiment sur l'armée et sur le tort qu'on lui fait depuis tant de mois. Le malheur est que ces excellentes paroles ne seront pas suivies d'effet. Néanmoins, il était agréable de voir le nez de Waldeck-Rousseau s'allonger tandis que le Président parlait.

Notre embarquement a failli être compromis par la grève des chauffeurs des bateaux. On a dû consigner le bord pour empêcher les meneurs de venir semer la mauvaise graine dans l'équipage; on y a réussi pour le *Polynésien*, mais le *Melbourne*, qui devait partir en même temps, a été retardé et n'a pu allumer ses feux que grâce aux chauffeurs de la Marine.

Au moment où nous avons quitté le port, les grévistes, amassés en grappes compactes sur les chalands et les embarcations voisines du quai des Messageries, apostrophèrent nos hommes d'équipage, les traitant de lâches et d'esclaves. Pour des gens qui, comme nous, vont servir la patrie au loin et puisent leur force dans l'amour du pays et le sentiment de la discipline, il était d'un assez fâcheux effet de voir le pays représenté par ces bandes d'« esclaves ivres » ayant jeté par dessus bord toute idée de discipline. Heureusement, au fur et à mesure qu'on s'éloignait du quai des Messageries, on voyait la jetée du port et tous les abords de la sortie noirs de gens empilés les uns sur

les autres et paraissant, ceux-là du moins, animés de bons sentiments.

Le brave Président Loubet, lorsque je lui fis mes adieux après son déjeuner à la Préfecture, ne me cacha pas son indignation pour les grévistes qui choisissaient le moment de la mise en route d'une expédition pour abandonner leur travail. Son ministre Waldeck aurait peut-être pu empêcher la chose, s'il l'eût voulu.

Nous voici enfin en route, le 12, très empilés à bord où l'élément militaire constitue la grosse majorité; nous avons même avec nous l'amiral russe Skrydlof et son chef d'état-major, qui va prendre le commandement de son escadre d'Extrême-Orient. Gens fort courtois. Il y a aussi un lieutenant-colonel japonais qui fait peu de bruit.

Au moment de notre départ de Marseille, nous savons que les troupes européennes se sont battues aux environs de Tientsin, qu'elles ont remporté une victoire chèrement payée et qu'elles sont en marche sur Pékin. Arrivant à Port-Saïd, le 17, nous apprenons que l'entrée à Pékin serait chose faite; la nouvelle se confirme le lendemain à Suez, mais les uns affirment qu'il y aurait eu combat, les autres que le prince Tchun ou...? (1) demeuré à Pékin, aurait reçu les alliés à bras ouverts. Bien fin qui discernera la vérité entre les deux versions, mais en attendant il reste acquis que nous n'aurons pas grand chose à faire en arrivant en Chine, et il en résulte un désappointement général.

Je lie conversation avec un américain, ingénieur des chemins de fer, ayant résidé longtemps en Chine, qui me donne son sentiment sur les affaires en cours. Selon lui, tout le malheur vient de la faiblesse témoignée par les ministres européens et de la maladresse des procédés en usage pour obtenir réparation des offenses. On se fait livrer les coupables et on les exécute, mais le plus souvent, pour ne pas dire toujours, on nous donne du menu fretin et les vrais coupables nous échappent. Il faudrait au contraire prendre et pendre les chefs, au besoin les vice-rois, et la tranquillité serait assurée pour longtemps.

En outre, les Chinois sont passés maîtres dans l'art de jouer les diplomates européens et de les mépriser. C'est ainsi qu'un ministre européen ne peut jamais obtenir une audience au jour pour lequel il la sollicite; on la lui accorde, mais plus tôt ou plus tard, ce qui est une manière d'afficher sa supériorité. Un seul ministre jouissait à Pékin d'une considération extraordinaire, c'était le Comte Cassini, ministre de Russie, et son successeur, Parlof, en a hérité. Cassini avait son audience au jour et à l'heure qu'il avait choisis. J'ai été amené à parler de ce

(1) Mot en blanc sur le manuscrit.

fait à l'amiral russe, qui m'en a donné la clef. C'est tout simplement parce que la Russie a gorgé d'or les mandarins; Li-Hung-Chang, la vieille canaille, a pour sa part reçu 20 millions, les autres ont été arrosés à l'avenant. On leur donne pour reçu des actions des chemins de fer et de la Banque Russo-Chinoise, qui est l'agent russe en Chine. De bien grosses sommes ont été ainsi dépensées par la Russie (il ne serait pas inutile de rappeler que c'est dans les poches françaises qu'elles ont été prises), qui se figurait avoir assis pour de longues années sa suprématie en Chine. Elle est un peu volée par les événements qui viennent de se passer récemment.

En passant à Port-Saïd, le 17, nous avons trouvé en rade un gros bateau allemand, le *Phœnicia*, portant plus de 1.500 hommes; il nous a dépassés dans le canal où nous nous sommes échoués en face Ismaïlia et nous l'avons rejoint dans la Mer Rouge. Peu de jours auparavant, le *Rhein* avait amené plus de 2.000 hommes et a payé pour le passage 99.976 francs, la plus forte somme qu'un seul bateau ait versée jusqu'à présent à la Compagnie du Canal. Les hommes paraissent fortement empilés sur les grands bateaux, et j'imagine qu'ils auront dû souffrir au passage de la Mer Rouge.

Guillaume a donné à ses troupes une tenue khaki et les a ornées d'un chapeau forme boer, avec un côté relevé et piqué d'une cocarde, qui ferait merveille dans un cirque mais est parfaitement ridicule sous le soleil. Il est insuffisant comme épaisseur; on voit le jour au travers et il n'abrite qu'un côté de la tête. Dans les rues de Port-Saïd, nous avons échangé des saluts corrects avec les Allemands, mais une tentative de hurra faite par eux au moment où nous les avons dépassés la première fois n'a pas eu grand succès.

C'est tout de même une chose singulière que cette croisade du XIX<sup>e</sup> siècle et presque du XX<sup>e</sup>, où toute l'Europe civilisée marche contre la Chine, peut-être sous les ordres d'un Allemand. Quel singulier contraste avec les sentiments qui nous animaient en 1870; il semble que vraiment la fin du siècle marque un tournant de l'histoire. Que Waldersee dirige ou non les opérations militaires, il n'en restera pas moins qu'en 1900 en Chine, comme en 1898 en Crète, les troupes des principales nations européennes auront coopéré dans un but commun, auront sinon partagé les mêmes dangers, du moins combattu les mêmes ennemis, et qu'entre les individus se sera créée et se développera une sorte de camaraderie. Serait-ce vraiment l'aube de la Confédération européenne qui se lève? Le fait n'en est pas moins curieux à noter.

Parmi les compagnons de route se trouve Germain, l'un des membres de la mission Marchand, celui qui a commandé à Fachoda pendant six mois avant que les Anglais ne s'y soient

laissés voir. C'est un très sympathique garçon, gai, plein de liant et d'entrain, qui parle volontiers de la mission. Ils sont restés deux ans sans jamais être réunis tous un seul jour, et le plus souvent isolés chacun de leur côté; c'est sans doute une des raisons du maintien de la bonne harmonie parmi eux. Marchand était très autoritaire, très exigeant à l'égard de tous, et des froissements se seraient produits s'ils avaient vécu ensemble. Ce qu'on peut admirer sans réserve, c'est le dévouement absolu des noirs de la mission, qui ont marché, peiné sans relâche, dans des conditions très pénibles. Ces hommes avaient fini par avoir en eux-mêmes une confiance sans limite; ils s'engageaient à deux dans des pays inconnus, s'y débrouillaient et trouvaient le moyen d'en imposer aux chefs indigènes qu'ils traitaient de sauvages. Les Abyssins les avaient d'abord étonnés et leur en imposaient à leur tour, mais à la suite d'une brimade où les Sénégalais s'unirent pour tomber sur leurs brimeurs, le charme fut rompu. Paris les a désillusionnés; ils n'ont rien compris à leur internement à Courbevoie et se sont franchement ennuyés. Ils disaient : « Parisiens beaucoup contents pour tirailleurs, mais gouvernement pas content. »

Il y aurait des histoires sans fin à écrire sur ce sujet, que Marchand devait traiter lui-même et pour lequel il a pris des notes très nombreuses; malheureusement, depuis son retour en France, il est déprimé et ne veut rien entreprendre. Mangin paraît avoir été très bien; il a réussi notamment à nouer des relations avec des chefs Abyssins qui venaient s'unir à nous à Fachoda, contre les Anglais, lorsque la cession était déjà décidée. Le fait de la désertion des soldats indigènes anglais venant rendre compte à Germain de ce qui se passait chez eux est certain. Les Anglais étaient extrêmement impressionnés par notre occupation, et après avoir cherché à nous persuader de quitter la place, s'efforcèrent de nous bloquer; ils pensaient nous prendre par la famine, alors que, grâce aux sages précautions de Germain, nous avions force farine dans le fort, dont le parapet avait sept mètres.

Le passager américain M. Noble, qui se rend à Hong-Kong, et qui m'a donné déjà sur la Chine des renseignements intéressants, me conte que dans la guerre que les Américains ont faite à Manille, ils ont eu beaucoup à se plaindre des procédés des Allemands à leur égard et que la guerre a failli éclater entre les deux pays. Les Allemands auraient carrément fait de l'espionnage pour le compte des Espagnols et, mieux encore, auraient transporté de leurs troupes pendant les opérations. Il y a eu en effet entre l'amiral Dewey et l'amiral Diderichs des échanges de correspondance un peu acerbe, mais j'ignorais jusque là que les choses aient failli se gâter au point où on l'indique. La cause de tout cela provient du dépit ressenti par les Allemands de

voir les autres s'emparer d'un archipel où ils avaient de si grands intérêts et qu'ils étaient sur le point d'acheter à l'Espagne à beaux deniers comptant.

28 AOÛT. — Colombo. En rade, le *Chasseloup-Laubat*, avec l'amiral Pottier qui, pas plus que nous, n'a de nouvelles de Chine. On dit toujours les troupes alliées à Pékin, mais on parle également de mouvements des Chinois pour menacer leurs communications.

Deux bateaux allemands, le *Strasbourg* et le *H. H. Meier*, en rade; les hommes vont à terre en détachements et nous saluent très correctement, malgré que la plupart d'entre nous ne portent pas d'insignes de grade. Dans ce grand port, où plus de vingt bateaux sont à l'ancre, les Français ne sont représentés que par les bateaux des M.M.; c'est assez triste à constater.

Colombo est un vrai paradis terrestre; on ne peut rien rêver de plus enchanteur. Les Anglais ont là une situation de premier ordre à tous les points de vue. Ce serait un endroit délicieux pour y venir passer l'hiver.

2 SEPTEMBRE. — Nous dépassons le *Chasseloup-Laubat* ce matin à 5 heures; comme nous avons filé 16 nœuds le premier jour et 13 le second, cela prouve que le croiseur ne marche pas très vite. Il a eu d'ailleurs plusieurs avaries de machine.

3 SEPTEMBRE. — Arrivés à Singapour le 2, à 6 heures du soir, après avoir attendu le départ de l'*Ernest-Simons* pour nous mettre à quai; dans la soirée arrive le *H.H. Meier* que nous avons laissé à Colombo. Dans le port, un bateau de la flotte volontaire russe, le *Moskva*, qui, au départ, nous salue de la Marseillaise et de hourras. Est-ce l'émotion qui s'empare du capitaine ou du pilote, ou toute autre cause, mais nous manquons donner dans un autre bateau et malmenons au passage quelques chalands.

Pendant la nuit six ou sept légionnaires désertent, deux en se mettant à l'eau; on repêche l'un de ces derniers, l'autre est saisi par un requin et disparaît.

Pas de nouvelles nettes et précises sur les affaires de Chine; les bruits de paix prennent plus de consistance; on prétend que le général a dit qu'une partie du corps expéditionnaire serait renvoyée. En tout cas, le gouvernement se fait remarquer par le silence qu'il observe à l'égard du Général; ce n'est plus maintenant qu'à Saïgon qu'on peut espérer obtenir des renseignements, et encore.

Singapour est de date plus récente que Colombo; la ville s'étend sur une très vaste surface; il ne faut pas moins d'une demi-heure de voiture pour l'atteindre du quai des Messageries. Très grouillante population, où l'élément chinois est en majorité; les pousse-pousse circulent très nombreux sans qu'il y ait

presque jamais d'accrochage. La rade est fermée par une série d'ilots qui en rendent la défense extrêmement aisée et l'aspect très pittoresque. Accroché à l'un d'eux, en face du quai des Messageries, est un village lacustre habité par des Malais. Cette race possède deux issues distinctes, sans compter celle qu'on suit pour aller à Batavia.

6 SEPTEMBRE. — Saïgon. Arrivés hier, à 8 heures du matin au cap Saint-Jacques. Nous étions à midi à hauteur de l'appontement et accostés vers 1 heure. Le Gouverneur Général Doumer nous avait rejoints à bord au cap Saint-Jacques. Il a eu l'honneur de se faire présenter les officiers, a lancé des invitations au nombre desquelles le commandant du Génie n'a pas été compris. Cela prouve que son entourage est mal élevé.

Saïgon est merveilleux, surtout après Singapour et même après Colombo. C'est une ville mieux bâtie, mieux tracée et mieux entretenue mais où il y a sans doute moins d'affaires traitées. En revanche, des monuments superbes et une allure générale de capitale qui frappe l'esprit.

Sa position est merveilleuse, au fond d'un fleuve de 40 milles de longueur, dont la profondeur permet aux gros bateaux d'arriver à toutes les marées. Nous pourrions en faire une position militaire de premier ordre, mais tout y est à faire malheureusement et on peut craindre que, par suite des tiraillements entre marins et coloniaux, il n'en soit longtemps encore ainsi.

Cholen, la ville chinoise, est très curieuse et bien préférable à mon avis à celle de Singapour, quoique la population y soit infiniment moins nombreuse et grouillante (du moins le paraît-elle), mais les rues et les maisons sont aussi beaucoup moins sales.

Théâtre annamite, un jour de gala, fête du bouddha des acteurs; le premier étage est occupé en partie, aux places d'honneur ordinaires, par les offrandes au dieu; le public est silencieux, fume, chique et, entre eux, les spectateurs n'échangent pas une syllabe. Parfois la jeunesse s'amuse et rit; c'était au moment où un mari (ou supposé tel) s'apprête à donner à sa femme une volée de rotin. En dehors de cela, aucune marque d'émotion ou d'approbation. Sur la scène, les acteurs, assis la plupart du temps, le visage grimé fortement ou masqué; le souffleur porte l'habit d'un serviteur quelconque circulant autour des protagonistes et cachant le livret derrière son éventail; on ne l'entend d'ailleurs pas car les acteurs parlent dans le haut de la voix et une musique assourdissante les accompagne. Parfois cependant celle-ci est mélodieuse; il y a eu un certain motif sur une manière de hautbois, qui était repris et accompagné par les acteurs, et que vraiment j'ai entendu avec plaisir.

Sur la scène, une foule de bambins assis ou jouant entre eux et par moment semblant prendre part à l'action. Théâtre chinois, plus sale et nauséabond, moins somptueux aussi, moins de musique bruyante, mais, autant qu'on peut juger du livret par une pantomime, plus voisin de la comédie que du drame; l'autre, l'annamite, touchant davantage à l'opéra. Routes merveilleuses tout autour de Saïgon, admirablement tracées et entretenues.

Été à l'arsenal de la Marine pour traiter d'une cession de bois; accueil très courtois; on met tout ce qu'on a à notre disposition, mais après vérification, il se trouve qu'il n'y a à peu près rien; on croyait se trouver riche, ayant fait à la fin de l'année déjà. Quant à la comptabilité et aux procédés administratifs, ils sont plutôt singuliers. La majeure partie des choses est achetée à Toulon pour le compte de Saïgon. A priori, rien de plus juste que de désigner un établissement de France pour recevoir les matériaux qu'on achète là-bas, mais dans la pratique, cela amène des pertes de temps considérables et sans doute aussi d'argent. En définitive, il nous faudra peu compter sur les ressources de l'arsenal et encore moins sur celles de l'artillerie de marine. Il n'y a pas d'entrepreneur français, et quand on doit faire un achat, on a tout intérêt à s'adresser au commissionnaire chinois, qui est beaucoup moins exigeant. Du coup, les fournisseurs français ont émis la prétention et ont réussi à obtenir d'évincer les Chinois des adjudications. Et c'est ainsi qu'on protège les colons au détriment et aux frais des bons contribuables.

La conclusion de mes recherches à Saïgon en vue de trouver un fournisseur susceptible de nous donner ce dont nous aurons besoin aura été :

Que le marchand de bois (Huguenin), chez lequel je me suis rendu deux fois sans le trouver et auquel j'ai laissé un mot pour l'aviser que je l'attendais à bord de l'*Indus*, ne s'y est même pas présenté et ne m'a pas simplement répondu;

Que parmi les deux marchands de fer auxquels j'ai fait demander des prix de soumission, celui qui de beaucoup s'est trouvé le mieux approvisionné et qui a donné les meilleures conditions, se trouve être une maison allemande (établie à Saïgon depuis 1865).

Un incident de presse à Saïgon. Il s'est trouvé que le 4 septembre, à bord, on a servi comme entremets un gâteau dit *panama*, et qu'il y avait, en outre, du nougat. Là-dessus, l'*Opinion* de Saïgon de fulminer contre l'inconvenance des gens du bord qui ont voulu insulter le Président Loubet, et contre les officiers embarqués qui n'ont pas protesté contre l'offense. Le plus joli, c'est que presque personne (et moi tout le premier)



ne s'était aperçu du fait et n'avait songé à associer les deux idées. Il y a tout lieu de croire que l'auteur ou l'inspirateur de l'article est un certain Sargue, passager avec sa femme, ancien secrétaire de Doumer, devenu l'adversaire de celui-ci depuis qu'il a été envoyé commissaire au Laos. Or, ledit Sargue, ancien horloger de Montmartre, a dû jadis quitter Saïgon pour avoir triché au jeu et promené une fille publique dans les voitures du Gouverneur.

La rivière de Saïgon, si merveilleuse par sa profondeur, est cependant un peu étroite pour permettre le virage des grands bateaux comme l'*Indus*, et nous avons perdu une bonne heure en manœuvres parfois difficiles, sans compter que nous avons été sur le point d'être obligés de mouiller pour attendre le renversement de la marée. Elle est d'autre part difficile à défendre, attendu que les rives, faites d'alluvions en partie inondées, ne présentent pas la consistance nécessaire pour y asseoir des constructions; en certains points, il y a plus de trente mètres de vase, et les quelques points reconnus comme les plus favorables en ont encore neuf mètres.

Résumé des nouvelles officielles de Chine. Combat sérieux le 12 août vers Palikao. Entrée des troupes alliées à Pékin le 14. Nous avons eu quelques officiers tués ou blessés et, malgré ce que disent les dépêches anglaises, nos troupes se sont fort bien conduites. D'autre part, la Chine vient de désigner des négociateurs pour la paix, ce qui semble indiquer que les opérations militaires touchent à leur fin. Nous arriverons décidément après la bataille.

11 SEPTEMBRE. — Hong-Kong. En rade en attendant que le typhon passe.

Les nouvelles apprises hier en arrivant ici confirment la proposition russe d'évacuer Pékin pour laisser au gouvernement chinois la possibilité de se réinstaller; cette idée paraît étrange à tous ceux qui ne veulent pas comprendre que la Russie a tout intérêt, en vue de ses agrandissements futurs, à se poser en amie de la Chine et à conserver sur le trône une dynastie mandchoue. Cette fois cependant la malice est trop forte et laisse passer les fils; aussi veut-on en général substituer à la proposition russe un autre projet consistant à laisser à Pékin des détachements de chaque nation, tandis que le gros des forces se tiendrait à Tien-Tsin.

Hong-Kong est une rade merveilleuse et une ville puissante construite partie sur une colline escarpée qu'on dit avoir été tout à fait nue au moment où les Anglais l'ont prise et que depuis ils ont fort bien boisée, partie sur la mer en remblayant le rivage. La ville donne l'impression d'un commerce très actif, très intense et surpasse évidemment notre pauvre Saïgon de

bien loin, qui lui est cependant préférable à mon avis par ses monuments.

En face de l'île de Hong-Kong se trouve la colonie de Koolung que l'Angleterre s'est fait céder récemment par la Chine, et dont la possession lui assure une sécurité absolue dans la rade, en même temps qu'elle lui permet d'avoir sous la main le terminus de la ligne du sud de la Chine et de la grande transversale N.-S. partant de Pékin à Hang-Kéou et Canton.

Retrouvé à Hong-Kong le *H.H. Meier* qui nous suit depuis Colombo et Singapour. Les Allemands semblent moins empressés à témoigner envers nous des marques de politesse; la vérité m'oblige à reconnaître que nous y avons mis si peu de bonne volonté qu'il y avait de quoi lasser la leur.

Au fur et à mesure que j'avance vers la Chine et que je vois les Chinois de plus près, je me sens pris pour eux d'une répulsion de plus en plus grande; on sent si bien chez eux le mépris et la haine de l'Européen qui se traduit chez les derniers des domestiques. Le Chinois commerçant fait des frais de politesse et d'obséquiosité pour son client, mais celui qui n'a rien à attendre de l'Européen le traite avec une indifférence insolente. Il y a loin de cette attitude à celle des bons nègres gais, bons enfants, qu'on sait faciles à amadouer avec de bons procédés. Ceux-ci se sentent appartenir à une vieille race civilisée depuis bien longtemps, alors que nous étions encore des barbares, et nous aurons beau leur infliger des leçons, nous n'arriverons pas à les convaincre de notre supériorité.

Typhon à Hong-Kong qui nous fait relâcher depuis le 10 au matin jusqu'au 12, soit près de 48 heures.

16 SEPTEMBRE. — Arrivé le 14 au soir devant Woosung, mouillage, départ le 15 dans la nuit pour cette localité; transbordement sur le *Whampoo* à 8 h. 30 et débarquement à Shanghai vers 10 h. 30. Pluie battante. Réception au Consulat Général. M. de Besaur, le Consul, a l'aspect et la voix d'un eunuque; on dit que sa femme le dirige et mène les affaires du Consulat; elle est fort bien et sait ne pas se donner l'air de conduire son mari.

Vingt-trois navires de guerre de toutes nationalités sur la rade et dans le fleuve; quatre français, dont un au bassin. Le soir, revue des troupes, y compris les volontaires de Shanghai qui ont très bonne apparence.

La ville est parfaitement paisible et n'a jamais cessé de l'être, même aux plus mauvais moments, alors qu'il n'y avait personne pour la garder, malgré quelques proclamations incendiaires placardées dans la ville chinoise.

Il existe à Shanghai trois villes, une chinoise, une interna-

tionale, une française; cette dernière est propriété de la France; elle est très remarquablement tenue et paraît très supérieure à Hong-Kong, malgré que le site soit très plat et n'offre pas aux yeux l'attrait de celui de Hong-Kong. Nous y sommes chez nous et y menons les affaires très correctement. L'allure générale est toutefois fortement teintée d'anglicisme; les noms des rues eux-mêmes sont en anglais, comme aussi les menus de l'hôtel français. On paraît y faire de grosses affaires et on y trouve des ressources de toute nature en abondance. On a malheureusement concédé à Li-Hung-Chang la majeure partie de la rive du fleuve pour l'établissement des docks chinois; on considère généralement cette concession comme très regrettable et d'aucuns voudraient qu'on profitât des circonstances actuelles pour l'annuler.

Rencontré M. Bouillard, ingénieur français du chemin de fer Hankéou-Pékin; il vient d'arriver à Shanghai depuis huit jours, rentrant de Pékin où il a été assiégé dans la légation. Il raconte qu'en moins de 24 heures, sa ligne, qui était construite sur 150 kilomètres et allait s'ouvrir sur 120 de plus, a été détruite par les Chinois qui incendiaient les traverses et emportaient les rails. Ils durent marcher 30 kilomètres à treize hommes, neuf femmes et six enfants pour atteindre la légation de Pékin. Les Chinois ont assiégé celle-ci et en ont fait sauter une partie à la mine; sur quarante-cinq marins, seize ont été tués et sur quatre-vingts Français ou étrangers, cinq seulement n'ont pas été blessés. M. Pichon, notre ministre, était avec les femmes et les enfants, à la légation d'Angleterre, tandis que le ministre autrichien était chez nous. Lorsque la mine sauta, il y eut une panique; le chef de la troupe française ayant été blessé, les hommes lâchèrent pied et les Chinois en profitèrent pour envahir une partie de la légation qu'on ne put leur reprendre. Leurs projectiles n'étaient pas armés de fusées et passaient généralement au-dessus des habitations, détruisant la ville chinoise. Après la délivrance, on retrouva dix pièces Krupp intactes, à tir rapide, qui ont été prises par nous.

Les Japonais, très renseignés par leurs agents qui, depuis longtemps, avaient exploré le pays, ont mis la main sur le ministère des Finances et y ont pris environ dix à douze millions. On a peu saccagé la ville impériale.

Il résulte des dernières informations que les légations se sont transportées à Tien-Tsin, abandonnant Pékin. Cela s'est fait à l'instigation des Russes. On est d'accord pour blâmer cette mesure qui sera considérée comme un acte de faiblesse par les Chinois. C'est à la suite de la guerre de 1860 que les légations ont été installées à Pékin; l'abandon de cette ville paraît donc une reculade. Il aurait fallu au contraire s'y maintenir plus fortement que jamais, mais cela ne fait pas l'affaire des Russes

qui veulent se donner en protecteurs de la Chine et maintenir la dynastie.

*Chemin de fer Pékin-Hankéou.* — Etait exploité sur 150 kilomètres, et 120 autres kilomètres allaient être ouverts cette année, au moment de l'insurrection chinoise. Au dire de l'ingénieur, ses recettes en huit mois dépassaient le double des dépenses. Pour la construction, les ingénieurs piquètent la ligne et les mandarins font exécuter le terrassement par corvée indigène moyennant un prix dérisoire (8 à 10 centimes le mètre cube). Aucune installation de gare, ni pour les voyageurs, ni pour les marchandises. De petits embranchements particuliers sont construits pour les négociants qui s'engagent à donner à la Compagnie un trafic déterminé par wagons complets de vingt tonnes. De plus, on leur concède une légère détaxe de 5 % sur le transport, de sorte qu'ils servent eux-mêmes de collecteurs de denrées à transporter. La ligne dessert une région très riche, mais elle est aujourd'hui entièrement détruite. Les Chinois ont brûlé ou volé les traverses et enlevé les rails; on recherche ceux-ci dans les maisons, mais on y aura du mal. L'ingénieur Bouillard voudrait bien que nos sapeurs aillent lui prêter la main pour la réparation, et, pour nous y attirer, vante les avantages du séjour dans la région de Pao-Tsin-Fou. L'entreprise serait amusante.

19 SEPTEMBRE. — Arrivés à Nagasaki le 17 vers midi; trouvés là, nous attendant, Corvisart, attaché militaire, et Gendron, officier d'artillerie chargé de la remonte. Le premier a recruté des coolies dont cinq cents sont déjà partis; quinze cents restent à expédier et l'amiral Courrejolles lui a donné l'ordre de prendre les instructions du général en chef avant de continuer. Celui-ci invite à les renvoyer; coût : 800.000 yen de dédit (plus de 200.000 francs).

Gendron, arrivé à Takou, a été renvoyé de même et n'a pas été autorisé à poursuivre ses achats de chevaux. Le fin mot de l'histoire, c'est que la brigade Frey et l'amiral Courrejolles estiment la campagne finie et ne se soucient pas de voir arriver le général en chef et l'amiral Pottier. On raconte d'ailleurs des histoires singulières touchant le pillage de Pékin. On dit que le général Frey, Mgr Favier et M. Pichon ont fait de grosses prises personnelles. En ce qui concerne le premier, la chose paraît sûre car sa femme vient le rejoindre et emporte de grosses breuses caisses vides. Le pillage a d'ailleurs été général, et les hommes rapatriés, aussi bien d'ailleurs que les Français réfugiés à la légation de Pékin, sont revenus les mains pleines, et les qui n'avait pas de chemise de rechange avait ses caisses pleines de butin. Tout cela est fort malpropre.

A Nagasaki, le *Guichen*, la *Nive* et un autre bateau français

étaient sur rade; on nous a embarqués sur les deux premiers bateaux; j'ai décliné l'invitation de naviguer sur le *Guichen* avec les grands chefs, 1° parce que l'invitation m'a paru faite du bout des dents et avec le désir de ne pas la voir accepter; 2° pour éviter les raseurs, dont un fameux (Lasserre); 3° espérant avoir meilleure installation sur la *Nive*. Sous ce rapport, je suis plutôt déçu, ou du moins je me demande comment j'aurais pu faire pour être plus mal. Les transports de l'Etat ont remplacé les anciennes galères, mais le régime n'a pas dû changer beaucoup. Comme manque de confort et absence de propreté, on ne peut rien rêver de pire. Seuls, les hommes et les animaux sont bien; les officiers sont logés en dépit des convenances.

Il paraît résulter de tout ce qui s'est dit depuis l'arrivée à Nagasaki, que les opérations militaires sont terminées ou bien près de l'être. Tien-Tsin et Pékin sont détruits en grande partie et nous aurons du mal à nous y installer. On dit déjà que la campagne sera pour nous seuls et les médecins. Des Français qui retournent là-bas pour y faire des affaires assurent que la population, quand elle sera hors de l'atteinte des mandarins, ne nous créera pas de difficultés. On loue beaucoup la conduite du Consul français de Tien-Tsin, M. du Chaylard, dont la fermeté a été parfaite et qui a refusé d'abandonner son poste au moment du danger. On l'oppose avec avantage à celle de M. Pichon, qui ne revenait à la légation de France que pour y mettre en sûreté ses bibelots personnels ou les enlever. Sa crainte a été des plus vives, paraît-il, et lors de l'entrée des Français à Pékin, s'il a marché aux côtés du général Frey, il paraît que ce ne fut pas tout à fait de son plein gré.

Restés une journée et demie à Nagasaki. J'ai pu circuler un peu dans la ville et faire un tour à Mogi, joli village au bord de la mer à une heure environ de Nagasaki. Ce qui frappe l'esprit au Japon, c'est la parfaite ressemblance du pays avec les peintures ou dessins indigènes : montagnes escarpées, petits arbres, petites maisons, petites gens, toujours riant, de bonne humeur, volant l'étranger de leur mieux, mais si gentiment. Les mousmés font risette et donnent bien l'impression qu'il n'est pas besoin d'insister longtemps pour en obtenir davantage. Elles y ont d'autant plus de mérite (si toutefois mérite il y a) qu'il paraît que nous leur produisons un sentiment de répulsion et que nous sentons le cadavre. Je n'ai pu voir les geishas danser la joukira nationale, que d'ailleurs la police a depuis dix ans fortement épurée; il paraît que le spectacle n'est pas absolument drôle en soi, mais que les gentillesses des petites bonnes femmes sont très attrayantes.

23 SEPTEMBRE. — Dimanche. Arrivée à Tien-Tsin. C'est avec une vive satisfaction que je m'installe aujourd'hui dans une

maison, à la vérité assez démolie, mais dont quelques chambres cependant sont encore en état de recevoir un habitant.

Nous étions en rade de Takou le 21, à 4 h. 30 du soir, conformément au programme. Nous y apprenons que l'évacuation de Pékin par les troupes françaises est chose décidée, arrêtée, voire même déjà accomplie. On comprend de moins en moins les causes de cette mesure. Nous apprenons aussi que les forts de Pei-Tang, à 12 kilomètres environ de Takou, ont été enlevés la veille par les Russes que suivaient un détachement français, mais les troupes russes et autrichiennes ont perdu une quarantaine d'hommes par l'effet des fougasses ou torpilles terrestres que les Chinois avaient disposées. Étaient-elles automatiques ou avaient-elles été allumées par les Chinois avant l'évacuation, il est probable que personne n'en saura jamais rien.

Cette affaire de Pei-Tang a été machinée par les Russes pour mettre dedans les Anglais; il s'agit pour eux de saisir la ligne de chemin de fer reliant Tien-Tsin par Takou à la Mandchourie et que les Anglais ont construite. Ils ont donc eu soin de prévenir les Anglais et les autres alliés de leur mouvement, au moment où celui-ci était entrepris, de façon à être seuls à l'opérer. Nous autres, avons été informés verbalement, mais malgré la hâte avec laquelle nous avons lancé un bataillon, ce dernier est arrivé trois jours trop tard.

Les Russes poursuivent leur pointe dans la même direction en attaquant Loukaï qu'ils ont enlevé le 22, tandis que j'étais à Tang-Kou. Ce matin, des fenêtres du wagon, on apercevait le village en flammes et l'explosion des torpilles noyées que les Russes faisaient partir.

Cette politique des Russes est fort dangereuse pour nous; ils ont pris entièrement la ligne de Takou à Pékin qu'ils vont, dit-on, passer aux Allemands; ils vont saisir de même la ligne de Han-Chéou-Wang qui est également aux Anglais; c'est la négation même des concessions antérieurement acquises sur les Chinois, et les Anglais, pour se récupérer, vont à leur tour peut-être réclamer ou s'emparer violemment de la ligne Pékin-Hang-Kéou qui est une concession française. On le craint beaucoup en ce moment, si nous n'obtenons pas de notre gouvernement l'autorisation de protéger ladite ligne par nos troupes.

Tang-Kou est un village systématiquement détruit et brûlé par les Russes; il reste à peine, de ci de là, quelques constructions debout; la partie attribuée aux Français n'est pas la meilleure, il s'en faut de beaucoup, et il faut encore en défendre les débris contre les maraudeurs russes ou autres qui, pour enlever quelques brins de bois, démolissent toute une habitation. Nous avons couché dans les bâtiments d'une pagode où

nous avons pu tout à notre aise invoquer les dieux de la Chine qui m'ont d'ailleurs envoyé un sommeil réparateur.

Notre débarquement du *Bengali* qui nous a amenés de la Nive à Tang-Kou, s'est effectué avec une certaine précipitation et sans beaucoup d'ordre; tout a fini cependant par se caser. Les gens pressés ont aussitôt pris le train pour Tien-Tsin; j'ai préféré coucher à Tang-Kou pour me rendre compte de ce qui s'y était fait. Je n'ai d'ailleurs qu'à me louer de l'activité déployée par le service du génie, et le commandant d'armes me fait l'éloge du capitaine Mathy qui y dirige le service.

Prenant le train pour Tien-Tsin ce matin, j'ai rencontré en wagon un lieutenant russe, grand hâbleur qui se dit être le fils de Don Carlos et de qui je tiens les détails sur l'attaque de Pei-Tang et de Loukaï. Je ne sais si ce qu'il me dit de son origine est exact et, au fond, cela m'est bien égal, mais en le laissant parler, j'ai pu discerner très nettement le plan russe de mainmise sur les chemins de fer anglais que j'ai exposé plus haut.

Les rapports entre troupes internationales sont corrects et même cordiaux. Les Allemands sont polis, les Russes de vrais sauvages; les uns et les autres font la nuit des feux ininterrompus sur les chiens errants et on entend siffler les balles à tout moment. A Tien-Tsin, on accuse les Anglais et les Américains de piller sans scrupule et de vendre les produits de leur pillage; il y a des raisons de croire que nos troupes et leurs chefs ne sont pas exempts de ce reproche. Quant aux Japonais, les rapports sur eux sont contradictoires; tandis que les uns disent qu'ils font preuve d'une parfaite discipline et que les villages traversés par eux n'ont souffert aucunement, les autres les accusent de férocité envers les Chinois et surtout de diriger le pillage d'une manière systématique éminemment profitable à leurs intérêts.

A propos des Japonais, il n'est pas sans intérêt de noter ici le contrat passé avec une de leurs Sociétés commerciales pour fournir des coolies au corps expéditionnaire. Chaque homme est payé 1 yen et demi, soit 3 fr. 75 (alors qu'en Chine on les paye 30 cen, soit 0 fr. 75); en cas de maladie, il doit être soigné aux frais du Gouvernement Français jusqu'à son entier rétablissement; sa paye est doublée s'il est exposé au feu; en cas de mort, ses héritiers reçoivent une indemnité de 500 à 700 yen (1.250 à 1.750 francs). Ils s'engagent à être soumis à une discipline raisonnable, mais en cas d'infraction, on ne peut que les renvoyer aux frais du Gouvernement Français, et s'ils commettent un délit de droit commun, ils sont justiciables des seuls tribunaux japonais. Enfin, pour veiller à l'exécution de ce contrat, on doit entretenir et solder à des taux variables de 300 à 1.000 francs par mois, des commissaires japonais. Il est impossible de montrer plus d'arrogance que ne le fait ce petit peuple,

si aimable en apparence, et l'impression générale est qu'ils auraient besoin d'une bonne leçon.

2.000 coolies avaient été engagés à ce taux, sur lesquels 600 environ étaient déjà partis et rendent les plus mauvais services. Le général Voyron, sans même avoir eu connaissance des clauses du traité, a donné l'ordre de surseoir à l'envoi des clauses autres; il y aura, dit-on, plus de 80.000 yen de dédit à payer, mais c'est encore meilleur marché que d'entretenir de pareils satellites.

A Tien-Tsin, j'ai trouvé la concession française en piteux état; les trois quarts des maisons ont été détruites par l'incendie ou le bombardement dans le quartier européen; dans le quartier chinois, il ne reste plus rien, et les pillards civils et militaires s'en vont faire la chasse aux lingots d'argent restés sous les décombres. On cite un certain français, Philippot, qui, soit en achetant à vil prix les lingots pris par les soldats, soit en allant les chercher lui-même, a réalisé 150.000 francs en quelques jours.

24 SEPTEMBRE. — Au rapport du Général en Chef, on me demande du baraquement pour 3.000 hommes et des aménagements pour 15.000. J'ai pris l'engagement de les faire en deux mois; cela me terrifie un peu. Visité dans la journée des emplacements pour baraquements, au milieu de ruines des constructions indigènes et de cercueils ouverts contenant des corps en décomposition; spectacle peu attrayant et qui soulève le cœur.

On dit que les Russes et les Allemands ont commencé à fraterniser avec nous, et on cite des ripailles en train de s'exécuter. C'est aller vite en besogne. Je me borne à échanger des saluts et n'ai nulle envie de pousser aussi loin l'amour du tsar blanc et l'oubli des rancunes.

25 SEPTEMBRE. — Résolu la question du télégraphe Tien-Tsin-Takou qu'on avait emmanché sans moi et qui ne marchait pas.

Vu le consul général, M. du Chaylard, homme énergique et fort bien sous tous les rapports, qui nous a prêté entièrement son concours.

Obtenu que les demandes d'affectation de terrains passent par mon intermédiaire; chacun prenait ce qui lui convenait, c'était une vraie foire d'empoigne. Le Général Voyron me promet d'appuyer toutes mes demandes.

Visité la cité chinoise, les pagodes ou yamens affectés au cantonnement des troupes; on y voit des mannequins représentant des saints ou des personnages; ils ont été renversés les uns sur les autres et font l'effet d'un jeu de massacre. La population commence à revenir; on aperçoit des femmes; elle est très déférente pour les officiers et cela paraît d'autant plus drôle.



lorsqu'on songe que parmi tous ces gens il doit se trouver bon nombre de boxers.

26 SEPTEMBRE. — Arrivée du maréchal de Waldersee; on a envoyé une compagnie d'honneur à la gare, mais pas de députation d'officiers.

Négocié avec un danois, Poulsen, l'utilisation de sa ligne par nos services. Drôle de bonhomme au nez dont la base est formée d'un énorme bourrelet; il bave en parlant.

Température assez fraîche. Grand vent qui soulève des nuages de poussière.

27 SEPTEMBRE. — Erreur, hier; c'est ce matin seulement que Waldersee est arrivé, les deux généraux et leurs officiers d'ordonnance à cheval; une seule compagnie d'honneur chez nous. Les autres avaient envoyé des députations d'officiers. Nous avons joué l'hymne national allemand, mais nous avons été les seuls à le faire. Les autres ont donné leur hymne particulier.

Le consul du Chaylard me raconte des histoires extraordinaires sur l'âpreté de certains officiers à obtenir des parts de prise. On a saisi des tas de sel qui valent trois millions de francs environ, et le procès-verbal de saisie a été retardé de six jours pour que l'opération ait été censée faite pendant la présence du général Frey. Le Consul est assailli de demandes d'officiers relatives à la quote-part qui peut leur revenir de ce chef. Il paraît que certain officier supérieur récemment débarqué a déjà été faire ses provisions de fourrures dans la cité chinoise. J'ignore son nom.

Vu le Père Desrumeaux, supérieur des Lazaristes, qui va faire pour nous un hôpital, homme aimable et pas du tout confit en dévotion; on sent que ces missionnaires sont avant tout, ou du moins en même temps que tout, des gens d'affaires.

Vu le colonel Keller, chef des pionniers et télégraphistes russes, pour obtenir l'autorisation de poser nos fils sur ses poteaux. Il la donne à moitié et je crains bien que nous n'ayons pas grand parti à tirer de sa bonne volonté apparente. Il a une installation plutôt confortable, trois sentinelles à son logis et un capitaine de planton. Il faut qu'ils aient beaucoup de monde pour l'employer ainsi.

On me demande de réparer la route de Tien-Tsin à Yan-Tsoug, dont cinq ponts sont en mauvais état et, naturellement, c'est tout de suite, tout de suite. Le reste aussi. Comment se décupler pour suffire à tant de besogne; je voudrais être plus vieux de deux mois pour savoir ce que nous aurons pu faire et de combien nous serons en retard sur les promesses que j'ai dû faire.

28 SEPTEMBRE. — Réglé la question de l'utilisation du télégraphe privé Poulsen.

Le *Notre-Dame du Salut* doit arriver demain, après cinquante jours de traversée ! Enfin, nous allons avoir les premiers sapeurs. Un médecin fait remarquer (avec raison selon moi) que l'on eût mieux fait d'embarquer quelques-uns de nous en plus, au lieu des nombreux officiers des divers services qui se tournent les pouces ou flânent de par la ville.

Journée d'énervement. On ne peut avancer plus vite tant qu'on n'aura personne, et cependant il y a des gens qui se plaignent que nous ne faisons pas assez.

J'apprends par hasard que les Russes, poursuivant leur mouvement vers Chan-Hai-Kouan, ont mis la main sur... (1), grand centre minier et fabrique de matériel de voie ferrée. L'Amiral Pottier a essayé de nous accrocher à cette expédition, mais sans grand succès.

Vidal, attaché militaire à Pékin, a fait la campagne autour de Tien-Tsin, moins qu'il le dit peut-être, mais en tout cas assez pour avoir vu. Il fait le plus grand éloge des Japonais, dont le sang-froid et l'énergie sous le feu ont été admirables.

29 SEPTEMBRE. — Ordre d'envoyer un officier (Calmel) pour réparer la route et les ponts de Tien-Tsin à Yan-Tsoun avec une compagnie d'infanterie.

Les Russes nous font évacuer deux immeubles situés sur notre concession, appartenant à un sujet russe et loués par le Consul russe au génie russe. Si on n'avait pas besoin de ces cosaques pour la ligne du chemin de fer, ce serait une jolie occasion de les envoyer promener; leur sans-gêne est excessif.

Eté avec le consul du Chaylard pour louer un immeuble destiné à l'installation d'un hôpital; grâce à sa complaisante intervention, la chose se passe en douceur.

Visite à un village chinois situé du côté du chemin de fer, à la recherche de locaux disponibles; nous arrivons, avec le capitaine Bourguignon, qui parle couramment le chinois, au milieu d'une population qui nous entoure sans la moindre hostilité; nous entrons dans une case fumer le calumet de la paix et même boire le thé indigène; le thé est très chaud, pas sucré, la propreté des ustensiles douteuse; je trempe mes lèvres et laisse là le breuvage. Les femmes, habituées aux procédés des cosaques, fuient devant nous et pleurent; les enfants sont plus familiers.

Vu un beau cheval qui fera bien mon affaire, si toutefois il ne m'est pas subtilisé.

1<sup>er</sup> OCTOBRE. — Hier, 30 septembre, sont arrivés les officiers de l'Etat-major du Génie embarqués sur le *Notre-Dame du Salut*; leur traversée a duré cinquante jours; et dire qu'on les

(1) Mot illisible sur le manuscrit.

avait embarqués sur ce bateau pour qu'ils fussent là les premiers.

Ce matin, la compagnie 19/1 venue par le même bateau est arrivée à son tour, en bon état; les hommes sont bien portants. Un seul officier, le lieutenant Lamarche, qui a fait des imprudences à bord en couchant sur le pont, se trouve atteint de dysenterie; il doit entrer à l'hôpital.

Dîner, hier soir, chez le Consul. J'avais vu à six heures un bataillon allemand s'embarquer dans la direction de Pékin. Vont-ils renforcer la garnison de la place ou, au contraire, marcher sur Pao-Ting-Fou. Le bruit court qu'ils y sont déjà, mais on est si peu et si mal renseigné ici que tous les canards prennent leur essor et trouvent chasseur.

Les Russes font l'opération sur Chan-Hai-Kouan; on dit que c'est pour demain; il y a tout lieu de supposer qu'elle est déjà faite. L'amiral Pottier a obtenu qu'un bataillon de zouaves fût de la partie; ils peuvent se rassurer, ils arriveront trop tard.

On dit qu'en rade de Takou, les rapports entre amiraux français et russe sont plutôt tendus. Au contraire, l'amiral anglais s'entendrait fort bien avec nous. Mystère sur tout cela.

On vit dans l'attente de quelque chose qui va se faire car jamais saison ne fut plus propice aux opérations : temps sec, terre durcie, température supportable quoique un peu inégale entre jour et nuit. Malgré cette guerre très compréhensible, ce désir de chacun de nous de prendre part à une action de vigueur, on a l'impression que nous n'aboutirons à rien. Il y a trop de fils à la patte du commandant des forces de terre et trop d'intérêts en jeu et opposés entre les nations confédérées.

Les Américains vont, dit-on, se retirer en partie pour aller à Manille où leurs affaires sont en mauvaise passe. Les Russes seuls ont, jusqu'à présent, tiré un avantage certain de leurs efforts. Ils se sont ouvert la route de Pékin et ne la lâcheront pas. Les Allemands feront quelque chose, on ne sait pas quoi encore, et nous aurons eu la satisfaction de faire un long voyage terminé par le dépit de n'en tirer aucun parti.

Encore un tour des Russes, qui s'opposent à la construction d'un hangar à la station du chemin de fer. Le travail allait commencer, on m'a fait savoir qu'il fallait demander une autorisation préalable. Et pourtant on assurait que le terrain est bien à nous.

Li-Hung-Chang est toujours dans son yamen sous la garde des Russes. On est persuadé qu'il est de mêche avec eux.

2 OCTOBRE. — Fait visite au Général Fukersheina, au sujet d'un travail de réparation à faire sur les ponts de la route de Yang-Tsoun, gardés par les Japonais. Homme très aimable, parlant anglais; son aide de camp parle allemand. Le planton

comprend tout juste le nom de son général prononcé par moi; la sentinelle n'avait rien compris.

Le Général fait compliment de la bravoure des troupes françaises.

J'apprends à 6 heures du soir qu'on envoie demain une colonne d'un bataillon et une section d'artillerie sur la route de Pao-Ting-Fou, avec ordre de ne pas dépasser Pé-Taléo. Nous avons neuf chances sur dix de trouver les Allemands déjà installés.

3 OCTOBRE. — Au rapport de ce matin, forte chamaillerie entre le médecin-chef et moi à propos de l'installation de l'hôpital pour lequel il réclame des choses tout à fait ridicules. On lui donnerait le Val de Grâce qu'il ne serait pas satisfait.

On a vu Li-Hung-Chang se promenant en ville aujourd'hui, sous l'escorte des Russes; il serait bien désigné pour traiter de la paix avec le prince Tching et un général chinois, Ma, je crois.

D'après des dires de missionnaires, Shan-Hai-Kouan aurait été pris, non par les Russes, mais par les Anglais, Dix-sept de ceux-ci seraient allés trouver le commandant des forts chinois et l'auraient déterminé à se rendre de bonne grâce, sous la menace d'un bombardement par l'escadre. Si la nouvelle est vraie, que devient la situation des Russes ?

Ce soir. arrivée de la compagnie 9/4, du détachement d'aérostiers, avec leurs mulets. Ils arrivent à la nuit tombante, sans que leur arrivée ait été annoncée. Je trouve à les installer dans le bâtiment qui doit servir d'hôpital.

J'ai rarement éprouvé de plus vive satisfaction que celle de ce soir, en me sentant enfin pourvu de mes moyens d'action.

4 OCTOBRE. — Cette satisfaction a été fortement tempérée ce matin, les sapeurs ayant été faire du pillage dans un local voisin de leur cantonnement.

Visite de locaux en compagnie du général en chef; je suis fort aise de le voir mettre lui-même l'œil partout car, grâce à son intervention, il sera possible de réprimer quelques abus.

Le ministre Pichon va, paraît-il, venir s'installer à Tien-Tsin; serait-ce un acheminement vers l'abandon de Pékin ?

Rencontré le maréchal Waldersee, tandis que j'étais avec le général en chef. Echange de paroles très courtoises entre les deux officiers généraux.

Ce matin, à la gare, assistant au départ du détachement de la 9/4, qui est envoyé à Yang-Tsoun, vu une sotnia de cosaques qui débarquait. Sonnerie au drapeau assez lugubre. Train innombrable de voitures de toute espèce qui ont la qualité d'être rustiques et de passer partout. Peu confortables à l'œil,

mais pratiques. On sent que tous ces gens ont l'habitude de faire campagne et sont équipés en conséquence.

5 OCTOBRE. — Il y a eu dans la prise des forts de Shan-Hai-Kouan une regrettable méprise due au défaut d'entente entre les grands chefs des puissances étrangères. Les Russes sont allés de l'avant sans se concerter, ou plutôt sans vouloir se concerter avec les autres et ont occupé les forts. Une compagnie française a marché sur l'un d'eux, le croyant occupé par les Chinois, et a reçu des coups de fusil auxquels elle a répondu. Résultat : un Russe tué et trois ou quatre blessés; un Français tué et sept ou huit blessés, dont deux officiers en faisant leurs efforts pour mettre fin à la lutte. L'alliance est cimentée dans le sang; je doute que cela la rende plus solide.

Visite des logements occupés par divers services ce matin, et je puis constater que certains d'entre ces derniers sont notablement plus favorisés que les officiers du Génie.

Accompagné le général en chef dans sa visite des magasins administratifs; il grogne et termine par un coup de boutoir dans lequel il dit que toujours l'artillerie et le génie sont les mieux installés. Je proteste vivement contre cette assertion et l'invite à venir voir l'installation du génie, à quoi il se refuse. Somme toute, mauvaise journée.

Aperçu ce matin dans les couloirs de la 1<sup>re</sup> Brigade de nombreuses et énormes caisses; ce sont les dépouilles optimes du chef de cette unité. On prétend que le Louvre va s'enrichir de merveilles. Attendons la fin.

6 OCTOBRE. — Au rapport de ce matin, le général trouve moyen de lancer une allusion désagréable à l'installation des sapeurs qu'il trouve parfaite; il n'a pas voulu voir l'état de délabrement du local où ils sont cantonnés. La mauvaise humeur de Tananarive est revenue. Cela présage des jours heureux.

J'obtiens l'autorisation d'aller à Pékin. mais on me demande auparavant si mon absence ne va pas nuire à la marche des travaux. Il semble qu'on se figure que c'est moi qui plante les clous et donne les coups de pioche. Décidément, faire campagne avec la Marine ou avec ses troupes n'est pas chose agréable.

13 OCTOBRE. — J'écris ceci en jonque, descendant le Peï-Ho, au retour de la reconnaissance que je viens de faire sur Pékin avec le colonel Lasserre et son adjoint, le capitaine Bourguignon. Ce dernier, qui a habité le Yunnan, parle le Chinois et le lit; il nous a été du plus utile secours.

La jonque qui me porte est menée par trois coolies qui, nuit et jour, pagayent, tout en se faisant tirer l'oreille pour travailler la nuit. Ils poussent des hurlements chaque fois qu'ils croisent une embarcation et trouvent d'ailleurs le moyen de

ne pas la rencontrer et d'éviter le fâcheux échouage. L'installation manque de confort, mais après plusieurs journées de route pendant lesquelles j'en ai trouvé moins encore, elle est somme toute fort acceptable. Son pire défaut est de nous obliger à nous laver avec l'eau du Peï-Ho qui constitue un magma bourbeux, plutôt désagréable. La nuit on est assez bien logé dans la paillote et, à condition de posséder de bonnes couvertures, on n'a pas à se plaindre.

Je suis parti de Tien-Tsin le dimanche 7 octobre par le train qui mène à Yang-Tsoun; nous avons pris avec nous des mulets de bât que nous avons bientôt abandonnés pour les remplacer par une voiture chinoise attelée d'un cheval indigène que renforçait parfois la monture d'une de nos ordonnances. Ces petites charrettes à deux roues sont très stables et conviennent fort bien au genre de routes qu'on trouve ici. Celles-ci ne sont, en somme, que des pistes qui, le plus souvent, suivent le sommet du remblai de la digue du Peï-Ho; elles font de nombreux méandres, mais comme le terrain qu'elles traversent est absolument plat, elles ne présentent pas de difficultés de parcours. Couvertes d'une poussière très épaisse en certains endroits, lorsque la pluie tombe, elles se changent en borbier glissant. L'absence de toute dénivellation du sol rend très difficile l'orientation et, au milieu des diverses pistes qui recroisent la route principale, on n'a d'autre guide que le fil télégraphique. Heureusement que toutes les puissances (sauf nous cependant) ont établi le leur, de sorte que les indications sont nombreuses.

Sur la route, on croise de fréquents détachements, surtout des Japonais qui renvoient une partie de leurs forces de Pékin; ils ont de petites charrettes à deux roues très basses, à brancards articulés, qui se démontent très vite et paraissent fort pratiques. Les Américains ont de grands chariots à quatre chevaux et les mènent en guides. Les Allemands ont surtout des voitures chinoises et les Anglais des mulets de bât extrêmement nombreux. Il est probable que toutes leurs voitures sont en ce moment sur la route de Pao-Ting-Fou; ils ont d'ailleurs abondance de matériel de transport (une voiture par homme au total), et aucun de leurs soldats, même les Sikhs, ne porte sur soi autre chose que ses armes. Il faut avouer que nous sommes très inférieurs aux autres dans l'organisation des transports; on a d'ailleurs raconté, sur la route à suivre, des histoires à dormir debout, la présentant comme impraticable, et tout cela n'a pas peu contribué à donner une fausse idée des difficultés à vaincre.

A Yang-Tsoun, nous trouvons les Allemands occupés à débarquer de petites locomotives pour voie étroite; ils vont réfectionner la ligne de Pékin et paraissent fort bien outillés. Quand je pense qu'il m'a fallu batailler pour obtenir une demi-compa-

gnie de sapeurs de chemins de fer et qu'elle n'a aucun matériel avec elle !

Retrouvé à Yang-Tsoun Noguette et le lieutenant Le Blevenec, commandant du gîte d'étapes; ils sont en train de s'installer. Déjeuné avec eux. Transformation des mulets de bât en voiture chinoise; départ 1 h. 20; marche jusqu'à 6 h. 30 du soir, soit 5 h. 10. La nuit tombe, le convoi est loin; il y a une bifurcation où celui-ci pourra s'égarer. Un village près de la route. Nous nous décidons à faire halte et à chercher un gîte au village en attendant le convoi qui, d'ailleurs, nous rejoint bientôt. Grâce à Bourguignon, nous logeons chez les indigènes de Siao-Ouang-Tchouang, lesquels se mettent en quatre pour nous abriter, nous, nos hommes et nos bêtes. L'intérieur de la ferme est propre et on trouverait difficilement mieux dans un village de France, surtout pendant une guerre qui vient de ravager le pays. Ces gens sont très doux, ont une peur terrible des Cosaques et des Japonais. qui les rançonnent, pillent, volent et violent. Ce dernier point semble les toucher particulièrement car, à une question sur le nombre de leurs enfants, ils répondent tout de suite qu'ils n'ont pas de filles. Il est vraisemblable que toute la population féminine est cachée dans la brousse; on n'a laissé dans les villages que les vieillards. La nuit se passe, très calme; je dors d'un profond sommeil, et Lasserre, que sa dyspepsie a tenu éveillé et rendu fiévreux, trouve que nous avons commis une grosse imprudence en ne poussant pas jusqu'au gîte d'étapes. Les renseignements recueillis plus tard nous prouvent qu'il n'en est pas ainsi, et la meilleure preuve est que nous recommençons le lendemain.

Le lendemain, 8 octobre, nous partons par une pluie battante qui ne cesse pas de la journée et rend la marche pénible pour tous; nous atteignons Ho-Si-Ou au bout de trois quarts d'heure; nous marchons cinq heures et demie au total et finissons par nous arrêter à 4 heures à Ngan-Ping dans un village abandonné, où un pauvre vieil aubergiste, resté seul de tout le village, nous accueille avec un bon feu. Des sikhs viennent s'installer non loin de nous, puis des sapeurs russes traînant une voiture rustique; ils font bon ménage avec nos hommes.

Pour la seconde fois de ma vie, je fais connaissance avec le can ou lit chinois, que Marcel Monnier dépeint comme un réceptacle de tous les parasites et sur lequel je dors très confortablement. Comme la veille, je constate que dans ces villages ruinés et qui n'ont jamais dû être très riches, on trouve au moins autant de propreté qu'en France et d'obligeance de la part des aubergistes.

La marche a été dure. Mon mulet n'avance que péniblement sur le sol glissant et boueux; on ne voit autour de soi que

des tiges de sorgho dans lesquelles on disparaît; aucun point de repère à l'horizon, que la ligne télégraphique.

Le 9, départ à 7 h. 30 du matin; les ordonnances deviennent un peu plus débrouillards; halte à Ma-Ka-Thouang vers 9 heures; j'y trouve le commandant Messier de Saint-James, ancien officier d'ordonnance de B\* et du général B\*, fort bien installé dans une maison de campagne de belle apparence, perdue au milieu des bois. Il nous dit que toutes les nuits il entend des appels et qu'il a la certitude d'être environné d'une nuée d'espions, d'ailleurs inoffensifs, qui surveillent tous ses mouvements.

A 10 h. 10, arrivée au poste de Matou, sur la rive du Peï-Ho, où chacune des nations alliées a un camp et un port de débarquement. En même temps que nous arrivait Li-Hung-Chang, sous une escorte de Russes et une suite nombreuse, qui occupent un grand nombre de jonques; une doctoresse russe, blonde et de mine appétissante, fait partie de sa suite. Elle est destinée à lui donner ses soins médicaux, paraît-il.

Le vieux forban sur lequel les Russes ont mis la main entièrement, va paraît-il pour négocier la paix. Il n'a rien perdu de sa morgue et comme au débarcadère les Russes, Allemands et autres étrangers avaient envoyé des officiers pour le recevoir, il fait prendre leur carte par un domestique quelconque et ne daigne pas se montrer. Il a sauvé la face et devant tous les Chinois est resté le maître.

Rencontré à Matou le capitaine Ollivier-Henry, qui me fait l'effet d'un garçon fort intelligent, actif et débrouillard.

En route, nous sommes dépassés par un colonel allemand et son officier d'ordonnance, se rendant à Pékin; ils font route avec nous un instant et se montrent très aimables. Le point qui paraît surtout les intéresser est de savoir si nous allons renforcer nos troupes à Pékin.

Nous atteignons Tong-Tchéou à 6 h. 30 le soir; la nuit est tombée. Les rues présentent l'aspect de la désolation la plus grande et de la ruine complète. Il y avait là des magasins très riches de porcelaine et de thé; tout a été brisé, brûlé ou volé; chacun a sa part dans l'action, mais les Russes et les Japonais doivent être, paraît-il, classés au premier rang sous ce rapport. En tout cas, nos popotes sont bien montées en objets de porcelaine fort jolie. La vérité m'oblige à reconnaître qu'il reste encore dans notre quartier une boutique bien approvisionnée; on y prend d'ailleurs ce qu'on veut, mais on ne brise plus. Au mont-de-piété chinois, on a tout emporté, éventré les tiroirs et fait un sac complet. Ailleurs, on me montre des balles de thé valant dit-on plus de 100.000 francs, qui ont été éventrées. C'est l'envers de la guerre, le côté par où les basses passions humaines se font jour.

(1) Mot illisible sur le manuscrit.



Reçus à la batterie d'artillerie Lapébie; couché dans une cave, bon gîte. Le capitaine Dubreuil, qui commande le gîte, est fort obligeant. C'est en sa compagnie que le lendemain matin je vais visiter les débris utilisables de ce qui fut, il y a trois mois à peine, une riche cité.

Rencontré quelques caisses, descendant de Pékin, de volumineuse apparence, portant le nom du Lieutenant-Colonel Bonfils (artillerie de marine).

Le 10, départ pour Pékin à 9 h. 30. Nous perdons une heure à attendre Bourguignon et les ordonnances qui ont pris un autre chemin, puis Lasserre prend les devants. Finalement, je vais seul jusqu'au pont de Palikao où je prends la route de Pékin qui longe au sud le Canal Impérial. Ce pont, tout en marbre, a une cinquantaine de mètres; son parapet est décoré de balustres terminés par des figures de dragon.

Sur la route, je croise ou double de nombreux détachements allemands, anglais et italiens; ce sont ceux qui, je l'apprends le lendemain, vont former le convoi de la colonne internationale dirigée sur Pao-Ting-Fou.

Vers midi, Lasserre me rejoint; il s'est trompé de route et a fait un long crochet à gauche au lieu de venir à droite; les ordonnances sont devant avec Bourguignon; le convoi suit loin derrière, et c'est seulement le soir vers 8 heures qu'il finira par nous retrouver.

A 2 heures, nous étions au pied de la muraille de Pékin, au port du canal impérial. Cet ouvrage, qui comporte cinq biefs successifs, sans écluse de communication, vient depuis quelques jours d'être rempli d'eau par nos soins et sert à notre ravitaillement de la façon la plus heureuse.

On traverse la première porte des remparts de la ville chinoise; on suit la face sud de la ville tartare pendant une demi-heure environ, après avoir traversé un faubourg entièrement ruiné; on arrive enfin à la porte du sud qui a été brisée à la mine par les Japonais.

Le commandant Harada me raconte le surlendemain que les officiers du génie japonais se sont, dans cette circonstance, conduits très brillamment et que le sous-lieutenant a mis lui-même le feu au pétard avec une allumette et a trouvé le moyen de n'être pas blessé.

Passé dans la rue des Légations où tout est en ruine, mais où déjà les Chinois commencent à reconstruire; longé le canal le long du mur de la Légation anglaise, puis le mur est de la ville impériale et pénétré dans celle-ci par la porte est; longé la montagne de charbon. Arrêt à l'Etat-major installé au temple des ancêtres; franchi le premier pont de marbre devant le Pe-ta, énorme monument en forme de bouteille (les troupiers l'appellent le Peppermint), puis les deux autres ponts de marbre sur

les étangs de la ville impériale et arrivé enfin au quartier du colonel Comte, commandant des troupes à Pékin, qui nous donne l'hospitalité. Il occupe une fort jolie maison, d'accès assez difficile, au travers un dédale de ruelles, qui était dit-on un lieu de plaisir complet. On y trouve une salle de théâtre et de nombreuses dépendances coquettement groupées autour d'un jardin avec pièce d'eau et rochers artificiels. On a l'impression que la vie, dans ce milieu, devait être douce et se prêter à toutes les fantaisies. Sur la porte se trouve une inscription : « Que le bonheur soit avec vous » et, dans l'intérieur, de nombreuses sentences morales ou tout au moins philosophiques.

J'y apprend la formation d'une colonne internationale sur Pao-Ting-Fou commandée par un général anglais, tandis qu'une autre colonne commandée par le général Bailloud part de Yang-Tsoun avec le même objectif. Le général en chef n'ayant pas jugé opportun d'envoyer des troupes du génie à Pékin, la section du génie de l'artillerie de marine est appelée à marcher avec cette colonne.

Le 11, visite des casernements de Pékin; il y aurait là des ressources immenses, si on pouvait arrêter le pillage que les Chinois exercent à leur tour, profitant du trouble causé par la présence de nos troupes. L'hôpital est installé au palais Ting, vieille construction couverte de poussière où je n'aurais jamais de ma vie eu la pensée d'installer des malades, mais le service de santé s'y trouve bien, paraît-il.

Visité une des pagodes du palais où se trouvent encore des bouddhas de bronze ou de terre cuite dorés, sans valeur; je m'en suis approprié un.

Déjeuner avec les officiers de l'Etat-major de la brigade Frey. Le capitaine Sicre, charmant garçon, fort obligeant, réduit les légendes qui courent sur son chef. Il paraît que les objets enlevés ont été catalogués, numérotés et sont destinés au gouvernement. Visité la pagode des ancêtres où jamais Européen n'avait pénétré avant cette expédition; c'est là qu'on portait les corps des empereurs défunts avant de les enterrer. On a enlevé la plupart des ornements; il reste encore un superbe portrait sur soie d'un empereur; de l'autre côté celui de l'impératrice; les ongles ont une longueur excessive. Quelques instruments de musique, formés, l'un d'une série de cloches donnant une gamme très juste, l'autre de pièces de métal donnant une gamme mineure moins agréable à nos oreilles. Vu des instruments de mesure; je réclame l'un d'eux pour la section du génie.

Fait visite au ministre Pichon dont la santé paraît très altérée; il ne dort plus et subit évidemment le contre-coup des fatigues du siège. Je lui fais part des nouvelles qu'il connaissait déjà, d'après lesquelles on représentait tout le personnel européen comme ayant été massacré. Il en donne l'explication

suiivante : la nuit du 29 au 30 juin fut particulièrement terrible; le feu des Chinois avait pris une grande intensité, l'orage grondait; la brèche fut ouverte dans le mur mais toutefois les Chinois n'osèrent pas pénétrer. Ils durent se figurer que tout était fini et le firent savoir à Shanghai, d'où la nouvelle parvint en Europe.

Les défenseurs, surtout les Italiens, n'avaient plus beaucoup de cartouches et la situation aurait été perdue si les Chinois avaient osé prendre l'offensive. Fort heureusement pour nous, ils ont manqué d'audace.

Visité la montagne de Charbon (où il n'y a pas un atome de combustible d'ailleurs), d'où on aperçoit toute la ville qui fait l'effet d'une grande forêt. Un plat d'épinards avec un jaune d'œuf (le palais impérial) a dit je ne sais quel diplomate. Sur chacun de ses trois sommets, la montagne porte une petite pagode. On a à peu près respecté ces petits édifices.

Monté ensuite au Pe-ta (le Peppermint), monument élevé on ne sait par qui ni pour quoi sur une colline artificielle comme la montagne de charbon, dans laquelle on a aménagé de petites grottes. Il s'y trouve à mi-côte une pagode fort dévastée. Au pied même du monument est un petit temple contenant un dieu de la guerre en bronze très remarquable. L'extérieur est garni de belles tuiles colorées représentant un bouddha; naturellement, on a cassé la tête à plusieurs d'entre eux; j'ai pu en ramasser une à peu près intacte. La légende veut qu'un trésor de guerre soit caché là-dessous. Il paraît que pendant les premiers jours de l'occupation, un officier de garde s'est figuré entendre des bruits; il a mis le feu à une grande porte de bois représentant la vierge bouddhique qu'il a détruite et derrière laquelle on n'a rien trouvé. Là-dessus, on a fait des fouilles à la mine qui n'ont rien donné.

Fait visite à Mgr Favier, superbe figure de missionnaire qui, lui, n'est nullement altéré par les dangers qu'il a courus et qui cependant ont été grands. Il nous fait le meilleur accueil. Pour nourrir ses chrétiens, il s'est mis marchand de bibelots et vend le plus cher possible une foule d'objets que ses chrétiens et nos soldats sont allés piller un peu partout. Nous lui faisons nos emplettes et il nous gratifie en supplément de quelques pièces de porcelaine fort intéressantes. Le lendemain, je suis retourné voir de près et au jour la cathédrale, sans valeur artistique d'ailleurs. que les Chinois ont bombardée et mise en piteux état. Aidé des marins, il s'est vaillamment défendu et a même pris un canon aux Chinois (le canon de l'Eglise, lui ai-je dit). Les Chinois ont fait des mines sur plus de 60 mètres de longueur; l'une aboutissait à un fourneau dont l'explosion a laissé un entonnoir de 40 mètres de diamètre sur 10 à 15 de profondeur. Cela doit faire une charge de 4.000 kilos de poudre.

12 SEPTEMBRE. — Grâce à l'obligeance des officiers de l'Etat-major de la première brigade, nous avons pu visiter le palais impérial que gardent d'un côté les Américains et de l'autre les Russes. Un colonel américain (Robe ou Rode) nous a obligeamment accompagnés; il nous fait donner une escorte de deux soldats américains. Nous sommes reçus par des eunuques (auxquels paraît-il on a enlevé la totalité de leurs attributs sexuels, ce qui les rend tout à fait sûrs dans leur service spécial) qui nous offrent le thé. Le palais impérial comporte une série de grands bâtiments séparés par de vastes cours; plusieurs d'entre eux sont fort délabrés; de superbes tapis les recouvrent, mais en piteux état. Dans les cours, des escaliers de marbre de toute beauté présentant tous cette particularité que le milieu est occupé par une énorme dalle d'une seule pièce couverte de sculptures en bas-relief; les marches elles-mêmes sont sculptées, mais tout cela sent la ruine, l'abandon, le défaut d'entretien. Seuls les bronzes résistent, quelques-uns fort beaux; ils représentent souvent les dragons impériaux à cinq griffes, mâle et femelle; le premier tient une boule, le second un petit dragon.

Nous traversons successivement la salle de la Grande Harmonie, celle du Tao-tien où sont admis à se prosterner les trois élus du concours triennal dont les noms sont pointés du pinceau vermillon de l'Empereur; celle des grandes audiences; la salle des mariages impériaux qui renferme deux horloges monumentales dont une à eau et une série de meubles droits que recouvrent des housses de soie qu'on ne veut même pas enlever devant nous. Toutes ces splendeurs, qu'aucun Européen n'avait pu contempler encore, ont grand air mais respirent l'abandon.

Nous visitons également les appartements privés de l'Empereur et ceux de l'Impératrice douairière; dans les premiers, on trouve une quantité innombrable d'horloges et de pendules les plus variées, depuis les magnifiques cadrans des rois jusqu'aux coucou et pendules de voyage modern style; l'une des premières est un vrai monument; un éléphant traînant un char portant une boule entourée de quatre guerriers; c'est du Louis XV très beau; il y a de grosses pierreries et diamants. Une des salles renferme la collection des édits impériaux; une autre, qu'enlaidit un affreux paysage américain de 1895, a un tableau synoptique de tous les vice-rois, fonctionnaires et taotai de l'empire (il n'est pas à jour comme de juste). On aboutit enfin à un délicieux buen-retiro minuscule, vrai tête-à-tête bijou qui paraît avoir été fait pour servir de berceau à la création des futurs empereurs de la Chine.

Chez l'Impératrice mère, encore des livres et des dessins, les uns faits par elle-même et d'un beau caractère; dans son oratoire se trouvent encore les petits morceaux de bois de senteur et les pastilles d'encens et, sur la vierge bouddhique du fond, un col-

lier de perles que, paraît-il, l'Impératrice a déposé là au moment de sa fuite comme pour attester les dieux qu'elle reviendrait le prendre.

Naturellement, nous ne voyons pas les appartements des femmes dont les habitantes sont encore là, dit-on.

Il paraît qu'au moment de la fuite, on a emporté les plus beaux objets; il en reste encore de fort désirables, et le Colonel Rode qui nous accompagne met une certaine coquetterie à faire observer que tout est resté en place. Il est tenté, comme nous-même, par un dessin de l'Impératrice et le dépose en disant : « I should like to have it but it is not mine ».

Enfin, la visite se termine par un jardin assez coquet, bien fait pour les promenades sentimentales où, après une dernière tasse de thé offerte par les eunuques auxquels un pourboire n'est pas indifférent, nous prenons congé de nos hôtes.

Il y aurait un monde d'idées à remuer à propos de cette visite, des souvenirs qu'elle évoque, de ceux qu'elle laissera dans l'esprit des Chinois; je suis un peu trop pressé par le temps pour m'y livrer.

A noter un souvenir amusant. Le matin du départ, allant revoir la cathédrale, nous croisons des groupes de femmes qui, à notre approche, se mettent à rire en nous regardant très fixement de haut en bas. Il paraît que cette attention se porte sur le milieu de notre personne qui passe pour posséder des dimensions inusitées chez leurs maris. La réputation des Européens est bien établie en Chine sous ce rapport et leur crée une réelle difficulté à trouver femme. Je n'ai pas essayé de vérifier l'exactitude de cette assertion, mais j'ai pu constater l'hilarité.

Partis à 1 h. 30 après un dernier déjeuner à l'Etat-major. Nous refaisons en cinq heures, dont une pour atteindre l'extrémité des remparts, la route de Tong-Tchéou.

Embarqués à 7 heures du matin, le vendredi 12, nous sommes arrivés à Yang-Tsoun le dimanche 14, de grand matin, juste à temps pour voir défiler le maréchal de Waldersee et son escorte. Les Russes l'ont reçu avec tous les honneurs et ont fortement arrosé son entourage; nous avons rencontré trois officiers russes et un allemand plus qu'éméchés, se tenant bras dessus, bras dessous. Il avait une escorte nombreuse et de splendides équipages qui faisaient contraste avec le train plus modeste du général Voyron qui est parti deux jours auparavant afin de ne pas voyager avec lui.

15 OCTOBRE. — Reprise du service; les travaux commencent à prendre tournure, mais on éprouve toujours de grandes difficultés pour loger tout le monde. Et il en vient encore: Marchand, qui se fait précéder par une réclame monstre. Il est dommage que ce garçon qui, incontestablement, a une grande valeur, soit ainsi desservi par des admirateurs maladroits. D'autres encore

avec lui, qui vont venir renforcer des services déjà pléthoriques, alors qu'on nous mesure parcimonieusement le personnel.

Sucillon, le chef d'Etat-major, qui était nerveux pendant les premiers jours, redevient le solide et agréable garçon qu'il était à Paris; il me dit que nous allons refaire la ligne de Pékin à Hang-Kéou; j'en suis ravi pour mes sapeurs et pour moi-même qui vais pouvoir cet hiver aller faire un tour dans cette région et me débarrasser des tracas de la paperasse.

16 OCTOBRE. — Continuation et reprise des ennuis et difficultés pour l'installation des troupes et services; il faudrait avoir deux paires de bras et dix doigts à chaque main pour donner satisfaction à toutes les demandes. J'use de diplomatie pour faire patienter les plus pressés.

Allant voir Sucillon, je le trouve recevant une dépêche de Shanghai, du consul de France, annonçant que le 13 la colonne Drude est entrée à Pao-Ting-Fou. Comment la nouvelle a-t-elle pu parvenir par cette voie, c'est là un mystère inexplicable, mais cependant l'événement n'a rien de surprenant, du moins pour mon interlocuteur. Je crois comprendre qu'on a dû donner des instructions spéciales pour hâter la marche de la colonne Drude (avant-garde du général Bailloud), de manière que la grande colonne internationale trouvera la besogne faite en arrivant sur son objectif. Aurions-nous, pour une fois, été aussi malins que nos rivaux et su prendre une revanche de tous les tours qu'ils nous ont joués. Les Russes marchent la main dans la main avec les Allemands; ils s'entendent comme larrons en foire et nous prennent comme victimes de leurs vilains tours. En soufflant aux Allemands la reprise d'une région qu'ils convoitent, mais dans laquelle nos intérêts sont supérieurs et antérieurs aux leurs, nous n'aurions fait que rendre la monnaie de la pièce.

En ce qui concerne les Russes, plus nous avançons dans cette campagne, et moins la sympathie entre eux et nous se développe. Leurs hommes sont des pillards, leurs officiers mal élevés et ceux d'entre eux à qui l'éducation permettrait de se montrer polis, semblent obéir à une consigne en ne l'étant pas. Le fameux colonel Keller à qui deux fois déjà j'ai écrit pour affaires de service, n'a pas daigné me répondre. Avec quelle joie je serai insolent avec lui.

Nos troupes se livrent ici même à de regrettables excès; des malandrins pillent les Chinois sans scrupule, et les rues de Tien-Tsin, à la nuit tombante ne sont rien moins que sûres pour les célestes. C'est écœurant, et j'ai pris le parti de faire escorter nos coolies pour éviter qu'ils ne soient volés. Cela peut devenir extrêmement dangereux; on prétend que la police municipale a reçu avis que des boxers sont revenus dans la ville et se proposent de mettre le feu à nos magasins et à nos établissements. Il va falloir faire bonne garde.

Les Chinois sont orgueilleux, et cela se comprend lorsqu'on songe à l'ancienneté de leur civilisation auprès de laquelle la nôtre est encore dans l'enfance; on sent qu'ils ont des raffinements de politesse et d'existence qui nous sont absolument étrangers. Les Japonais qui, eux, participent dans une large mesure à ce raffinement que procure une ancienne civilisation, et qui de plus ont su, en moins de trente ans, se rendre maîtres de tous les progrès accomplis dans les arts et les sciences par les Européens, peuvent à bon droit se dire supérieurs à tous les autres peuples et on comprend dans une certaine mesure leur orgueil. Il s'étale au grand soleil depuis leur guerre de 1895 et nous nous en apercevons tous les jours.

17 OCTOBRE. — Arrivée à Tien-Tsin des télégraphistes et des sapeurs de chemins de fer.

Je vais à Tong-Kou régler quelques questions de service. Vu le commandant Habert, capitaine de frégate chargé du service des débarquements; il paraît plutôt mou et peu intéressé par son service; de plus, indécision extrême; il faut le pousser à fond pour obtenir de lui une réponse catégorique. Il a voulu faire lui-même un appontement, ne s'est pas tiré d'affaire et nous passe maintenant la main. Procédé commode.

Secoué un peu le personnel de Tong-Kou, qui ne fait pas trop mal cependant mais qui a besoin de se sentir les coudes; un peu de houspillage leur fera du bien. Je mets en route sur Pékin la demi compagnie 9/4 demain matin, sous les ordres du commandant Guillot. Ce dernier me paraît peu débrouillard; je m'en doutais.

18 OCTOBRE. — Pao-Ting-Fou est occupé et sans résistance paraît-il. On veut déjà y envoyer des sapeurs de chemins de fer; c'est moi qui suis obligé de résister un peu afin de leur donner le temps de s'installer et de réunir leur matériel.

Départ de la 9/4 ce matin pour Yang-Tsoun. Pas d'incident.

Cet après-midi, les jonques américaines ont démoli notre pont de Tien-Tsin; fureur bien légitime de notre côté; il ne faudrait pas beaucoup d'incidents comme celui-là pour amener des échanges de coups de fusil entre les nations alliées.

Il se commet des vols à main armée dans la ville, et nos soldats deviennent pillards. On aurait bon besoin de rétablir la discipline par quelques exemples sévères. Le souvenir des prises et autres histoires du début a une fâcheuse influence. Les Chinois sont dépouillés sans façon et j'ai dû faire escorter par des sapeurs en armes nos détachements de coolies lorsqu'ils rentrent après leur paye. Ils ont été très sensibles à cette mesure qui nous garantira notre main-d'œuvre.

## CARNET V

19 octobre 1900 - 14 janvier 1901

Tien-Tsin. - A Paoting-Fou. - Réfection de la ligne du chemin de fer. -  
Retour à Tien-Tsin. - Départ pour Pékin avec un détachement des  
chemins de fer. - Pont de Lou-Kou-Kiao. - Chan-Sin-Tien. - Retour  
à Pékin, - A Tien-Tsin avec une section d'aérostiers. - Travaux à Tong-  
Kou. - Retour à Pékin.

19 OCTOBRE. — Ce matin, promenade à la cité chinoise et emplettes dans une sorte de bazar où l'on trouve fourrures, broderies, bibelots de toutes sortes. On discute par gestes ou en anglais; j'essaie de sortir quelques mots de chinois.

La malpropreté des rues et le sans-gêne avec lequel chacun dépose ses ordures sont incroyables; on ne peut faire dix pas sans rencontrer un céleste en train de se soulager. Cela se passe à côté des boutiques en plein vent où cuisent des productions comestibles étranges: sauterelles frites, sorte de puddings de pâte renfermant une mixture verdâtre, pâtes invraisemblables. Tout ce monde est d'ailleurs doux, paisible; dans les discussions de marchés, les choses se passent simplement, mais au bout de quelque temps, on est ahuri par tous ceux qui vous assaillent à la fois et on finit par se faire un peu voler. Au demeurant, promenade amusante et lucrative; j'entends par là qu'on obtient des choses à bon compte.

20 OCTOBRE. — Vent de Mongolie ce matin, couvrant tout d'une poussière intense, suivi de pluie mêlée de neige qui rafraîchit désagréablement la température.

Vilaine journée, remplie d'agacements; on nous demande mille choses que nous ne pouvons faire à la fois.

Nous essayons de démolir à la mélinite une construction en ruine qui devient un danger pour la circulation; on n'obtient aucun résultat que quelques carreaux cassés chez un voisin auquel un farceur raconte que les opérations doivent reprendre demain à 4 heures du matin. Et l'Etat-major de donner dans le panneau et de nous inviter à être moins matinaux! Ça été, avec l'arrivée du courrier, le seul bon moment de la journée.



21 OCTOBRE. — Première journée fraîche, quoiqu'un beau soleil l'éclaire. On est fort embarrassé, à l'Etat-major, des gros personnages (relatifs) qu'on nous envoie de France. On va en bourrer le service des étapes. A lui tout seul, il deviendra une armée. On prête au général Voyron l'intention de transférer le quartier général à Pékin; voilà qui serait coquet. Après avoir fortement travaillé depuis un mois pour s'installer ici, aller refaire la même installation à Pékin, à l'entrée de l'hiver, on obtiendrait de jolis résultats.

On m'a fait lire une dépêche du ministre de la Marine, arrivée par le dernier courrier, dans laquelle il vise un télégramme de l'amiral Courrejolles d'après lequel on trouve à Tien-Tsin des casernements plus que suffisants. Là-dessus, Lanessan en profite pour réduire de vingt à douze le nombre de baraques que les services administratifs ont demandées. Est-ce d'une conception assez grotesque, cette idée d'un monsieur assis sur son rond de cuir de la rue Royale, de juger une question concernant la Chine d'après le témoignage d'un autre monsieur qui passe sa vie en rade à quelques centaines de kilomètres. Il faudra pourtant qu'on s'explique un jour ou l'autre, et je me charge pour mon compte de renseigner les chefs militaires sur la situation qu'on nous a faite.

22 OCTOBRE. — Visite de nos travaux par le Général en Chef qui paraît satisfait; comme il a rarement l'habitude de donner des éloges, on se contente de peu.

Il y a eu rencontre entre les Boxers et les Russes autour de Shan-Hai-Kouan; la première manche paraît avoir été pour les Chinois, qui ont ensuite largement perdu la seconde.

La décision du Ministre de la Marine au sujet des baraques vaut son pesant d'or, aussi la voici textuellement :

30 août 1900.

« J'ai l'honneur de vous faire connaître que par modification à la décision du 9 août, j'ai décidé de réduire de 20 à 12 le nombre des baraquements dont vous aviez signalé le besoin pour abriter tout le matériel du corps expéditionnaire.

« Cette mesure a été prise à la suite des renseignements fournis par le câble par M. le Contre-Amiral Courrejolles, qui a fait connaître qu'il existait à Tien-Tsin des baraquements pour tout le corps expéditionnaire, y compris les magasins et ambulances, de sorte que les baraquements dont il s'agit ne seraient plus utilisés qu'à Takou. »

Ce n'était vraiment pas la peine de faire à Marseille de grands discours pour dire qu'on avait tout prévu pour assurer le bien-être du soldat. quand on vient affirmer ensuite de pareilles absurdités. Si vraiment l'amiral a télégraphié de pareils renseignements, c'est qu'il n'est jamais venu à Tien-Tsin ou qu'il avait vu double le jour où il l'a visitée.

23 OCTOBRE. — Rapport ce matin chez le Général en Chef. Pas d'avarice pour le génie, sans doute effet de la visite d'hier soir. Le payeur a écopé pour vouloir imposer les piastres d'Indochine au troupier; il avait pourtant raison en principe, mais il est maladroit dans ses explications.

Les officiers arrivés par le dernier bateau apportent des nouvelles alarmantes du sud de la Chine; Canton se soulèverait; à Shanghai, il y aurait eu échange de coups de feu entre Européens et Chinois, à la suite d'une prise d'armes ordonnée par le général anglais.

Les missionnaires annonceraient une reprise des hostilités pour le printemps. Bref, les choses prendraient une mauvaise tournure; je n'en crois pas un mot, mais le fait est que la situation des Européens en Chine est plutôt singulière et on n'a pas avancé d'un pas, semble-t-il, vers la solution. La cour reste inaccessible et tant qu'on n'aura pas mis la main sur elle, on ne pourra rien faire.

24 OCTOBRE. — Waldersee aurait dit au Général Voyron qu'il trouve que le mieux serait de s'en aller car on ne fait rien ici. Il lui a demandé aussi ironiquement s'il avait des nouvelles de Pao-Ting-Fou et, sur sa réponse négative, lui a dit que le bataillon Drude était entré dans la ville avant la colonne internationale.

Mgr Anzer, de passage ici, a dit à un de nos aumôniers que l'Empereur allemand lui avait affirmé n'avoir en Chine aucune visée d'extension territoriale. Comme ledit Anzer a vu l'empereur et le Pape, il se pourrait peut-être que le but des Allemands fût de nous supplanter dans notre rôle de protecteurs des chrétiens. Il est vrai que nous l'avons si souvent négligé qu'on n'aurait pas lieu de s'étonner beaucoup. Ledit Anzer est monté à Pékin à cheval, pour aller plus vite, tant il était pressé.

25 OCTOBRE. — A titre de renseignements, notons quelques procédés en usage dans la marine. On a loué un immeuble pour le général Frey et le contrat de location comprend le mobilier qui doit appartenir à l'Etat après trois mois de bail. Le commissariat qui a passé ce contrat et a procédé à l'inventaire en faisant représenter le général par un simple secrétaire d'Etat-major, trouve tout simple de nous passer l'affaire au moment où le général s'en va et où le colonel La Guillonnière le remplace. Il voit là sans doute un moyen commode de se décharger d'une responsabilité ennuyeuse; j'ai paré le coup et refusé l'honneur qu'on veut nous faire, jusqu'au moment où un ordre spécial sera intervenu.

L'inventaire est d'ailleurs singulier; le général Frey y a ajouté des annotations; il déclare que certaines choses n'appartenaient pas au propriétaire et il les biffe; il a prêté du mobilier

à un officier japonais; enfin, il déclare l'inventaire trop minutieux.

Pour comble, l'ordre du général Voyron affectant à nouveau cet immeuble à un nouveau titulaire ne nous est même pas notifié.

Il paraît que dans la marine, c'est le concierge de l'hôtel qui est responsable du mobilier et le prend en charge; s'il y a des objets disparus, on fait un procès-verbal de perte, et tout est dit.

Déjeuner chez le Général en Chef; le discours que lui a tenu Waldersee paraît être tout différent de ce que j'avais cru d'après le dire de l'abbé de Villeneuve. Waldersee lui a dit : « Je commande en chef les Allemands, Russes, etc., et vous commandez les Français. Il n'y a plus que nous deux. »

La *Caravane*, transport de l'Etat, s'est perdue au Japon : abordage avec un navire japonais, paraît-il; c'était un bon bateau, de construction récente. 83 hommes sont perdus.

On a gonflé le ballon aujourd'hui; les Chinois paraissent intéressés par l'opération.

26 OCTOBRE. — Intéressés, oui, mais pas moyen de savoir ce qu'ils en pensent; leur face ne traduit aucune impression et leur langue n'en laisse pas passer davantage.

Le Général en Chef n'a pas voulu monter; au fond, il a raison; les chances de rupture du câble ne seraient-elles que d'une fraction impossible à traduire. il ne doit pas s'exposer. Nous avons fait monter Marchand qui a été simple et gentil; un peu d'habitude de faire le grand homme. mais cela est excusable chez lui.

Je pars demain pour Pao-Ting-Fou en vedette avec Mordrelle et Brugère, l'un chef de bataillon, l'autre lieutenant, allant rejoindre Pékin par le chemin des écoliers. Je dois rentrer aussitôt après avoir reconnu ce que je dois faire ou ce que l'on peut faire pour la réparation de la ligne du chemin de fer. Il paraît que le général Bailloud est aux prises avec des difficultés que lui causent les Anglais; ceux-ci veulent, paraît-il, tout prendre pour eux. On leur a signifié que l'opération sur Pao-Ting-Fou étant terminée, chacun de nous reprenait sa liberté d'action. Ils vont sans doute la trouver mauvaise.

1<sup>er</sup> NOVEMBRE. — Pao-Ting-Fou. Ils l'ont en effet trouvée mauvaise, mais le général Bailloud a tenu bon et il a bien fait de reprendre sa liberté d'action. Il me paraît d'ailleurs s'entendre à merveille avec les Allemands et, selon toute probabilité, c'est de ce côté que les opérations actives vont se poursuivre. Il y a eu un ou deux petits combats où les troupes ont bien fait leur devoir, emportant d'assaut un village fortifié sans perdre autre chose qu'un tué et une demi-douzaine de blessés.

Les Allemands renforcent leur corps de Pao-Ting-Fou; on

pousse des reconnaissances vers le sud-ouest, région où des rassemblements de boxers et de réguliers sont signalés; il peut se faire que tout cela se termine par une affaire sérieuse et, s'il en est ainsi, on peut espérer nous voir sortir d'une situation dont, pour le moment, on n'aperçoit pas l'issue.

Je viens de faire la route de Tien-Tsin à Pao-Ting-Fou par eau en quatre jours pleins, en compagnie du commandant Mordrelle, du lieutenant Brugère, et d'un aspirant, Schacher, qui commandait le canot à vapeur, lequel devait nous mener à destination en 48 heures. Voici encore une des heureuses organisations de la Marine. On a fait reconnaître plus ou moins vaguement la route par le lieutenant de vaisseau Dyé, qui annonce qu'elle est praticable partout. Là-dessus, on engage un canot de la *Nive* calant 1 m. 40 en charge, avec quinze à seize heures de charbon. Nous partons samedi 27, à 9 heures du matin, empilés comme des harengs dans cette petite embarcation et ne sachant rien de la route à suivre.

D'abord, arrêt de trois heures devant le pont de Tien-Tsin qu'on a fermé pour le départ du général Voyron. On repart à midi 15 et on s'engage dans le bras navigable du Ta-tsin-ho; en route, le lieutenant Dovidio qu'on rencontre, nous apprend qu'il faut, à un certain point, tourner à droite pour s'engager dans l'étang. Le soir arrive, on croit apercevoir la passe et on se colle en plein. Nous courbons après nous être dégagés péniblement.

Le lendemain 28, nous apercevons l'issue indiquée, mais il y a un seuil sur lequel on échoue; on finit par trouver le passage grâce à un chaland indigène sur lequel on fait la reconnaissance. Dans l'étang, les herbes s'engagent dans l'hélice et nous sommes arrêtés sans plus pouvoir avancer ni reculer. Fort heureusement, un petit sampan passe à portée, vient de lui-même à notre secours et nous tire d'affaire en nous remorquant. Nous avons perdu sept heures pour gagner quelques kilomètres et entrer dans le bras navigable. Enfin, à 6 h. 30 du soir, nous arrivons à Sou-Kiao que nous espérions atteindre et même dépasser la veille au soir, ayant brûlé tout le combustible.

Là, nous trouvons un détachement du 40<sup>e</sup> (Commandant Lemoine) bien installé. au mieux avec les mandarins du crû; on nous héberge; les mandarins font apporter du charbon pour le canot, et le lendemain, 29, nous repartons à l'aube. Au bout d'un quart d'heure, la pression baisse de 7 kilos à 2 1/2. le charbon chinois refusant de brûler. Il faut retourner au point de départ. Nouveaux palabres, nouvelles aménités des mandarins qui ne nous laissent rien payer de ce que nous voulons acheter; ils nous procurent une jonque un peu plus confortable d'ailleurs que le canot et, à midi 15, nous repartons à la cordelle, à la gaffe ou à la voile s'il plaît au vent. Dans l'équipe de six coolies qu'on nous a donnée, il y a deux lascars qui ne font rien; ils sont

mieux habillés et paraissent plus intelligents que les autres; ils me font l'effet d'être là pour nous espionner, ce dont ils s'acquittent convenablement. Pour tout dire sur leur compte, nous avons fini par les obliger à se mettre à la corde, mais plus d'une fois à grand renforts d'arguments frappants.

Nous dépassons Paoting-Hien à 3 h. 45 et, à 8 heures, nous stoppons en rivière. A tour de rôle, l'un de nous veille sur le pont. C'est la première fois que je fais la sentinelle en campagne et, pour lutter contre le froid et le sommeil, j'ai besoin de me pénétrer de l'utilité de ma mission.

Le 30, départ à 4 heures du matin; le temps fraîchit. le vent donne fortement; la voile nous pousse très vite et nous atteignons Tcho-peï-ko à 11 heures, puis les étangs et Sin-an-Hien à 1 heure, où nous trouvons le capitaine Touboulik avec une section. Sin-an-Hien paraît moins accueillant que Sou-Kiao; tout est fermé. Une colonne allemande passe, dont le convoi est chargé de fourrures. Nous avons d'ailleurs déjeuné la veille à Sou-Kiao avec un jeune officier allemand qui nous avoue ingénument en avoir pas mal acheté à bon compte. Les prussiens pillent méthodiquement; nous avons au contraire imposé rigoureusement à nos hommes le respect des propriétés individuelles. Est-ce pour ce motif que sur la route nous avons reçu bon accueil et que, le long des villages, les mandarins sont venus nous apporter des cadeaux de poulets, fruits, œufs, etc.

A Sin an-Hien, on trouve une pagode fort curieuse; les deux bâtiments latéraux, en plus des saints qu'on y trouve généralement, contiennent des scènes de supplices où les personnages suppliciés sont tous des femmes, les bourreaux ayant des figures de monstres. On ouvre le ventre à l'une; on scie l'autre en deux par moitiés égales; on en assomme une troisième avec une sorte de marteau à bascule; c'est tout à fait réjouissant. Il y a lieu de supposer que ces figures sont destinées à inspirer la vertu des femmes chinoises.

Sin-an-Hien est un gros bourg de 3 à 4.000 âmes en apparence, entouré d'une haute muraille fortifiée doublée d'un fossé plein d'eau; on s'y défendrait à merveille. Nous l'avons occupé sans tirer un coup de fusil.

A 6 heures, nous atteignons An-Tchéou; on stoppe à 8 heures. Nouvelle garde.

Le 31, départ à 4 heures du matin. Mordrelle, qui prend le quart du matin, manque de recevoir un coup de feu d'une sentinelle allemande qui ne paraît pas disposée à laisser passer les jonques inconnues. On rencontre un convoi d'Italiens descendant de Pao-Ting-Fou; leurs jonques sont chargées de caisses de butin. Ils ont pillé à fond le quartier qu'on leur avait réservé à Pao-Ting. Ils ont même un peu pillé nos vivres et l'un d'eux a

été tué par une de nos sentinelles tandis qu'il puisait à même un de nos tonneaux de vin.

Nous rencontrons une série d'écluses; les trois dernières ont été réoccupées et gardées par nos troupes; elles fonctionnent régulièrement et permettent la navigation dans ce cours d'eau. Sur les rives, on aperçoit des monceaux de cartouches noyées ou qu'on a essayé de détruire; ce sont des munitions trouvées dans la région, qui en renferme des quantités considérables. Les Chinois ont été bien approvisionnés; il ne leur manquait que l'organisation militaire et le commandement. Le courage, ils le possèdent, car ils se font tuer bravement; ils sont intelligents, laborieux et honnêtes dans une certaine mesure qui, je me figure, vaut bien celle de la plupart de nos paysans. Pourquoi sont-ils réduits au point où nous les trouvons, c'est que le mandarinat les pressure et qu'on a réussi, par lui, à tuer l'esprit militaire dans la nation. En réfléchissant à l'état dans lequel on les trouve, on ne peut s'empêcher de les comparer à nous-mêmes. Ne sommes-nous pas, nous aussi, dévorés par le mandarinat, par la haine de l'esprit militaire et n'arriverons-nous pas un jour à leur ressembler ?

Enfin, le 31 octobre, à 2 h. 30, nous arrivions à Pao-Ting-Fou. grande ville de 3 kilomètres de côté, fortifiée, et qui elle aussi, aurait pu et dû se défendre vigoureusement si les Chinois avaient été autres. On l'a partagée en quatre quartiers affectés respectivement aux Français, Allemands, Anglais et Italiens; ces deux derniers viennent de quitter la place, laissant aux Allemands leur quartier. Est-ce effet du pillage ou de bruits alarmants qui circulent touchant les projets des Chinois, mais on trouve presque toutes les boutiques fermées. D'ailleurs, les quelques marchands qui continuent leurs affaires demandent des prix excessifs; ils doivent avoir besoin de se rattraper. Nous avons fait quelques emplettes, mais pour ne pas être volés indignement, il faut laisser sur le comptoir la valeur de ce qu'on veut acheter, emporter l'objet et ne plus s'occuper des réclamations des Chinois.

Les Allemands ont méthodiquement organisé leur quartier; chaque boutique porte à la craie l'indication en allemand du commerce qu'on y tient; les rues sont dénommées. Chez nous, rien de tout cela; on a eu pourtant une grosse avance sur tous les autres; on en a profité pour distribuer à tour de bras des drapeaux français que les Chinois ont arborés et puis c'est tout. Les Anglais, furieux d'avoir été devancés, ont fait jeter à terre tous nos drapeaux dans leur quartier, et les ont remplacés par le leur. On ne peut leur en vouloir, mais voilà qui doit donner aux Chinois une singulière idée de l'entente qui règne parmi leurs ennemis.

D'autre part, tandis que les Allemands ont méthodiquement

installé leurs services dans l'intérieur de leur quartier et tout se trouvant réuni dans l'enceinte de la ville, nous nous sommes éparpillés dans la campagne, tenant les forts par des détachements ridicules, espaçant tous les corps et services par des distances considérables. Si jamais une attaque se produisait sur nos cantonnements, il nous faudrait d'abord battre en retraite sur la ville; nous serions dans une fâcheuse situation militaire.

Je retrouve ici M. Bouillard, l'ingénieur en chef du chemin de fer Pékin-Hankow; il demande notre concours pour la réfection de sa ligne; nous sommes tout disposés à le lui accorder, mais je tiens à ne pas abdiquer mes droits de commandement et je ne veux pas laisser passer sous les ordres d'un ingénieur, même français, les troupes placées sous mes ordres. Nous finissons d'ailleurs par nous entendre.

2 NOVEMBRE. — Les rumeurs publiques annoncent un grand soulèvement pour aujourd'hui; il n'y a rien eu. On se demande cependant comment sera acceptée la condamnation suivie d'une exécution qui doit être prochaine, de trois gros bonnets de la localité connus pour avoir fait massacrer des chrétiens. On doit en outre faire sauter une pagode où a eu lieu le massacre. Il y a enfin une colonne dirigée par Lalubin, qui doit aller détruire les tombeaux de la dynastie régnante à Si-Ling. La population est certainement indifférente à toutes ces menaces qui ne la touchent pas, mais les mandarins penseront autrement. Vont-ils donner le signal de la révolte et aurons-nous à opérer sérieusement. Il est permis de se demander comment tout cela tournera.

Aujourd'hui, j'ai revu Bouillard et suis allé avec lui jusqu'au point que les trains peuvent atteindre dans la direction de Pékin. J'ai pu voir comment les Chinois s'entendent à détruire; c'est une œuvre de patience très remarquable. Tout a disparu, sauf les rails que leur poids rendait impossibles à transporter. Les bâtiments des gares, les murs de quais, les réservoirs d'eau et les conduites, ont été démolis, enlevés, dispersés; c'est la place nette. Les traverses et les éclisses sont restées cachées chez les habitants; ordre a été donné de les rapporter et elles reviennent comme elles avaient disparu. Il a suffi d'un ordre du mandarin pour détruire; un contre-ordre fait restituer... Comme organisation, c'est très remarquable.

Les travaux de réfection de la voie sont surveillés ou plutôt gardés par de petits détachements d'infanterie et de zouaves. Ils habitent les mêmes localités que les postes allemands de la ligne d'étapes et les officiers font très bon ménage. Ce sont, en général, de jeunes sous-lieutenants ou lieutenants; 1870 était passé depuis plusieurs années lorsqu'ils sont venus au monde; ils ne connaissent rien des sentiments qui nous animent et, tout naturellement, faisant la même besogne, vivant côte à côte, font bon ménage.

Cette guerre est fâcheuse pour l'alliance russe qui a reçu un coup dont elle se relèvera difficilement. Le Russe, vu de loin, est acceptable, mais il supporte mal l'examen rapproché et cette campagne ne nous l'a pas fait voir sous son beau côté.

7 NOVEMBRE. — Rentré cette nuit à Tien-Tsin, après un voyage plutôt accidenté. Une journée entière perdue par suite d'une tempête de vent jaune qui clouait à la rive toutes les embarcations, un échouage en canot à vapeur et deux quasi-explosions. Tout n'est pas rose dans le métier de navigateur fluvial.

Parti le 3 de Pao-Ting-Fou à 2 heures, après avoir vu le général Bailloud, rentré de Tchan-Ting, plein d'enthousiasme pour cette contrée, ne rêvant plus qu'occupation et conquête du Chan-Si, belliqueux à lui seul comme une armée. Son projet, inspiré par les renseignements des missionnaires et du capitaine Aubé, de colonne volante sur la capitale du Chan-Si, est très séduisant, mais je crains fort qu'il n'aboutisse pas car il nous engagerait fort avant en Chine et ne nous donnerait peut-être pas la solution désirée d'un traité avec la cour.

On a dû, d'autre part. prendre, hier 6, à Paoting-Fou, des mesures de rigueur, couper quelques têtes de mandarins, faire sauter ou incendier des pagodes, faire brèche à la muraille de Paoting à l'endroit où des femmes missionnaires ont été violées, brèche pour brèche sans doute veut-on faire, mais si les projets de colonne en avant de Paoting-Fou sont suivis d'effet, le premier soin de la garnison qu'on laissera en ville sera de fermer la brèche ouverte aux remparts. Tout cela paraît bien singulier. D'ailleurs, si l'entente règne entre les personnes représentant les armées alliées et si, notamment, Allemands et Français font le meilleur ménage du monde, il ne paraît pas que l'unité de vues règne absolument entre les hauts commandements. Chacun tiraille à droite et à gauche, sans trop se préoccuper du voisin, si ce n'est pour jouer une niche à la politique qu'il suit.

Route de Paoting aux écluses sans accroc; rencontré un convoi allemand barrant le canal, qui nous fait stopper à 6 heures du soir; le lendemain, bonne route jusqu'à Sing-ang-Hien et au-delà des étangs; mais le soir nous perdons notre jonque d'escorte qui nous dépasse pendant la nuit sans qu'on s'en soit aperçu.

Le 5, au petit jour, on démarre; le vent se lève et, à 6 heures il faut s'arrêter à Tche-ko-Tchang pour recevoir toute la journée un ouragan de vent froid et de poussière. Un convoi allemand fait comme nous et à peine est-il arrivé que nous voyons deux soldats précédant leur officier et portant, l'un deux belles potiches, l'autre une pendule. Les souvenirs de 1870 ne sont pas perdus. Nous allons visiter le village et les mandarins ou pseudo-mandarins, qui nous font le meilleur accueil, nous



offrent le thé et des gâteaux et nous disent que les ti-co (Allemands) leur prennent leurs biens à main armée. Fa-go-a (les Français) sont bons. Mais le soir, le brave mandarin ne sait plus trop à qui des deux il a affaire et veut à toute force que nous soyons ti-co. Au fond, il plaide le faux pour savoir le vrai.

Un autre Chinois nous montre avec désespoir l'emplacement d'un tas de sapèques qui lui a été pris par des coolies allemands.

Nous allons voir le mont-de-piété du lieu, qui est fortement organisé et où on aurait pu se défendre si on l'avait bien voulu. Les Chinois craignent pour leurs marchandises et nous conduisent sur le toit qui domine tous les autres et duquel on aperçoit les environs.

En somme ces gens, qu'ils soient sincères ou jouent la comédie, sont braves et honnêtes en apparence; leurs habitudes sont assez différentes des nôtres, mais ils ont tout ce qui répond, non seulement à leurs besoins, mais même aux nôtres et on s'accoutume très vite à leur existence. Leur saleté frappe le promeneur dans les rues parce qu'il trouve partout des immondices, mais par contre, l'intérieur des habitations est très propre. Les bateliers lavent et essuient sans cesse leur embarcation et trouvent qu'avec nos souliers, notre tabac et toutes nos histoires, nous les salissons énormément. De plus, ces bateliers sont de braves gens, fort habiles en leur métier, très complaisants pour nous et avec qui nous avons fait excellent ménage.

Pour en revenir aux Allemands, le soir, à Tche-ko-Tchang, leur lieutenant vient me rendre compte fort correctement qu'il a envoyé une patrouille et trouvé des rassemblements suspects et des tas de munitions. Il a fait serrer son convoi un peu en aval du village, le fait garder et m'offre de nous garder du même coup. J'accepte, mais pendant la nuit, ses sentinelles passent leur temps à tirer sur le moindre chien qui passe, sur l'ombre des roseaux agités par le vent. Au fond, ces gens qui se gardent avec tant de minutie sont des peureux; ils chantent pour se donner du courage à la traversée du bois; ils ont le coup de fusil aisé et même brutal, mais ils n'en usent autant que pour s'enhardir contre le danger.

Bref, nos bateliers, énervés par cette tirailerie et voulant rentrer à Sou-Kiao, filent vers 2 h. 30 du matin et nous amènent au village vers 7 heures. Agréable surprise; nous retrouvons le canot à vapeur avec de la houille; nous allons revoir Lemoine et les bons mandarins Tcheng et Li-Ao, qui nous gorgent de fruits, d'œufs et de poulets.

Le marché de Sou-Kiao, très fourni, très achalandé, fait contraste avec le désert de Tche-ko-Tchang et fait honneur au chef de poste français qui a su ramener la confiance autour de lui.

Nous repartons à 9 heures, Robillot et moi, dans la *Houille jaune*, le bon sampan qui nous a conduits jusque là, remorqué comme pilote le petit batelier, fils du patron qui nous a amenés jusque là. Tout va bien jusqu'au lac, que nous traversons sans encombre par le bon chenal, mais en arrivant au seuil, la pression tombe justement au moment où il aurait fallu disposer de tous ses moyens; on stoppe; on pousse les feux, on repart, crack le feu est à bord. Vite, on noie la caisse à munitions, on débarque les hamacs plus ou moins brûlés; le petit aspirant ne perd pas son sang-froid. On repart enfin pour se coller au plein où on reste trois heures durant et dont on ne se tire qu'en attelant une jonque et un sampan au canot qu'on soulève. Enfin, le seuil est franchi; il est 5 heures; on repart à belle allure quand tout à coup, stop, une cartouche de canon-revolver s'est glissée sous le cendrier et va faire explosion. On essaye de la retirer, on n'y réussit pas; il faut alors noyer le dessous du cendrier, jeter bas les feux: ci, encore une heure de perdue. On en profite pour dîner à la hâte.

On repart, c'est un convoi d'ambulance qui a stoppé et nous hèle pour nous demander un renseignement. Schacher fait demi-tour, ayant cru que ces gens appelaient à l'aide (on voyait une sorte d'incendie autour d'eux, causé uniquement par leurs feux de bivouac); en revenant en avant, on se colle encore en plein. Cette fois, on s'en tire assez vite et on repart.

Je me couche, mais le sommeil est interrompu par les cris du canot qui apostrophe les pêcheurs dont les filets obstruent le passage. Enfin, à 11 h. 55 du soir, nous accostions le petit appontement du bout de la rue Griffon. Je passe la nuit dans la jonque et, à 6 heures, je rentre dans ma chambre que je trouve toute embellie et dont le confort me cause une joie énorme. Le courrier est là et m'en donne une autre plus vive encore.

Je vais voir les travaux, qui ont marché admirablement; j'en fais compliment aux camarades qui le méritent bien. La journée se passe vite et la besogne ne manque pas.

8 NOVEMBRE. — Une histoire de troupiers. Un Français et un Allemand trinquaient ensemble dans un débit de Tien-Tsin; le premier boit à la France, le second à l'Allemagne et tous deux, après avoir vidé leur verre ajoutent: « et m... pour l'Angleterre ».

9 NOVEMBRE. — Elle m'est confirmée ce soir même par le Consul du Chaylard, qui en a été le témoin; les deux troupiers ont bu réciproquement à la patrie de l'autre et ont cassé la bouteille sur le trottoir en saluant l'Angleterre du mot de Cambridge.

Le même consul devient nerveux; il trouve que l'occupation

de sa concession par nos troupes dure trop longtemps et que nos hommes sont encombrants. Il prévoit cependant que nous en avons encore pour jusqu'au printemps prochain.

Les Russes s'en vont, à grand peine, leur ministre à Pékin a obtenu de garder 100 hommes pour son escorte. Ils remettent aux Chinois les établissements qu'ils avaient occupés, sans plus se préoccuper des autres puissances européennes. On prétend même qu'ils abandonneront le chemin de fer de Takou à Tien-Tsin; la nouvelle serait peu vraisemblable et ne concorderait pas avec les déclarations du ministre russe disant que la gare de Tien-Tsin, arrosée de sang russe, devenait terre russe.

13 NOVEMBRE. — La nouvelle est vraie cependant et les Allemands exploitent maintenant la ligne; on avait fait courir le bruit qu'on nous l'offrirait, ce qui m'aurait navré car j'eusse été hors d'état de la prendre. Les artilleurs de marine voulaient du coup s'en emparer; ils auraient, je crois, fait d'assez médiocre besogne, mais la chose n'aurait pas été moins regrettable pour cela.

L'amiral Pottier veut organiser près de Shan-haï-Kouan une base de débarquement et du coup on nous demande du personnel pour aller y travailler; nous nous trouvons de plus en plus désemparés à cause de l'insuffisance de nos effectifs. Le corps expéditionnaire s'est éparpillé sur un terrain immense; partout il faut l'installer et, peu à peu, les unités du génie se fondent. Si cela continue, on n'arrivera plus à achever les travaux entrepris.

Les Boxers font parler d'eux; ils ont, paraît-il, surpris et détruit un poste russe de 40 hommes; on les sent grouiller autour de nous. Je crois qu'il faudra, cet hiver, prendre de sérieuses précautions pour se garder des surprises. On vient de donner des instructions dans ce sens; elle me paraissent sages et il faudra les suivre scrupuleusement si l'on veut éviter des aventures désagréables.

Je pars demain pour Pékin avec un détachement des chemins de fer qui va travailler à Lou-kou-kiao; l'autre part le même jour pour Paoting-Fou avec une section de sapeurs de la 9/4.

20 NOVEMBRE. — Pékin. Je viens de faire la route de Tien-Tsin à Pékin pour la seconde fois et toujours avec la même sécurité. Toutes les histoires de Boxers qu'on raconte à Tien-Tsin ou ailleurs sont des inventions de peureux ou de gens cherchant des affaires. Les Allemands me paraissent réunir cette double qualité. Ils tirent sur les pauvres Chinois qui ramassent leur récolte avec la plus parfaite insouciance. Ils réussissent ainsi à faire le vide autour de la route et à mettre en fuite les quelques habitants qui nous voient.

C'est ce qui nous est arrivé aux environs de Tong-Tchéou,

dans un cantonnement isolé que j'avais choisi d'après mes souvenirs du premier voyage. On est venu me rendre compte de la présence de plusieurs centaines de gens rampant dans les chaumes et se sauvant après avoir été vus. Une patrouille que j'ai envoyée jusqu'au village voisin a découvert 50 enfants à l'école et des paysans en proportion. Le soir, ces boxers aidaient nos hommes à s'installer dans leur cantonnement.

Comme incident de route, noté le 14 au départ de Tien-Tsin 2 h. 30 de retard; la rencontre en wagon d'un aspirant russe: de Giers, fils du Ministre de Russie à Pékin, jeune homme parlant admirablement plusieurs langues, mais usant non moins bien de chacune d'elles pour poser des questions indiscrettes, tel l'enfant mal élevé. Au fond, il était peut-être de méchante humeur, ayant assisté la veille au soir à la mort d'un de ses hommes tué par une de nos sentinelles au pont de Tien-Tsin. Incident regrettable à coup sûr, mais nous sommes encore en arrière des Russes après Chan-Hai-Kouan.

Avec ce bel adolescent voyageait l'aide de camp du grand-duc Alexis, venu pour faire une enquête sur la campagne. « En ami », me dit-il, « je puis vous dire que je ne sais pas ce que nous sommes venus faire ici; nous n'avons plus qu'à nous en aller ». C'est la politique russe actuelle de se poser en amis de la Chine.

Par le même train que nous arrive la cavalerie d'une section de munitions allemandes dont les voitures étaient déjà à Yantsoun. Ils nous ont suivis chaque jour, nous dépassant tantôt à la halte du matin, tantôt au cantonnement, mais en fin de compte nous sommes arrivés avant eux à Pékin. Leurs chevaux australiens paraissent en mauvais état.

A l'arrivée, à Yantsoun, les bons Russes nous ont arrêtés hors du quai, nous obligeant à des manœuvres très dures pour débarquer nos voitures, si bien que nous avons pu tout juste, à la tombée de la nuit, arriver à Yantsoun, où les zouaves du commandant Dencausse nous ont fort bien reçus.

Le 15. — Couché à Ho-Si-Ou. Revu le capitaine Allez qui, avec beaucoup de tact et d'habilité, entretient des relations avec le voisinage et pourvoit tout son monde sans faire de grandes dépenses.

Le 16. — Ma-Ka-Tchouang. Saint James est parti; le capitaine qui le remplace est loin de le valoir; peu aimable.

17. — Cantonné localité voisine de Tong-Tchéou.

18. — Arrivée à Pékin. Croisé en route des convois de charmeaux, d'autres d'Allemands qui tirent sur les Chinois avec une désinvolture sans égale. Trouvé bon gîte à la Chefferie installée dans un des jolis palais du nord de la ville impériale, près des lacs. Naturellement le palais est pillé.

Les aéroliers se sont distingués, ils ont planté le drapeau français au sommet du Pe-ta, ont promené leur ballon, pris des vues et, somme toute, amusé le Général en Chef. Les Anglais, piqués au jeu, ont essayé de montrer aussi leur aérostat, ils l'ont gonflé mais n'ont pu faire davantage.

Reçu à déjeuner par le Général en Chef, qui me fait un accueil très cordial. Il se montre un peu effrayé des dépenses engagées et prêche maintenant la modération. Il calcule d'ailleurs les « recettes » qu'il a faites à Paoting-Fou, au tombeau des empereurs où on a trouvé 150 à 200.000 francs. Il espère qu'au printemps prochain on aura obtenu une décision et se propose de faire des opérations (sans doute vers le Chan-Si) pour y aider.

En ce qui concerne la voie ferrée de Tong-Kou, les Russes la cèdent bien aux Allemands qui la repasseront à une compagnie anglaise. Pas un instant, il n'a été question de nous la céder. Tout ce qu'on nous demande, c'est de coopérer à sa protection.

Il paraît assez peu satisfait de ses rapports avec les Russes et se plaint aussi des Allemands. Il les accuse de faire le vide dans nos cantonnements par les rigueurs excessives qu'ils exercent. A ce propos, il y a eu un incident grave : un officier Allemand a foulé aux pieds notre drapeau. Plainte a été portée devant le feld-maréchal qui a promis de prononcer une punition sévère.

21 NOVEMBRE. — Visité de nouveau le Palais Impérial; bande nombreuse de touristes civils et militaires de toutes nationalités. Il est visible que beaucoup de bibelots ont disparu depuis ma première visite, entre autres le collier de perles que l'impératrice avait, dit-on, posé elle-même sur la vierge de son oratoire. Dans sa bibliothèque, on prend sans se gêner des brochures d'ailleurs sans aucune valeur. J'ai fait comme les autres et emporté mon papier. Mea culpa.

22 NOVEMBRE. — Retour de Lou-kou-kiao et de Chang-Sin-Tien où je suis allé installer l'une des sections de sapeurs de chemins de fer. J'ai éprouvé une certaine déception en constatant que les ateliers de la Compagnie Pékin-Hankow, qu'on m'avait dit capables de fournir à nos hommes des ressources importantes en outillage, sont absolument en ruines et ne paraissent même pas avoir été jamais fort importants. On y voit de nombreuses maisons d'habitation, d'ailleurs toutes ruinées, mais pas trace d'ateliers. Y aurait-il là-dessous quelque bluff de la Compagnie, je commence à me le demander.

Quant au pont de Lou-kou-Kiao, il est superbe : 400 mètres de long. Les Chinois ont fort habilement déplacé les rouleaux de dilatation, ce qui a pour effet d'affaïsser à l'une de ses extré-

mités chacune des travées du pont. Il faudra relever tout cela, ce qui constitue un gros travail.

Sur la foi des indications de Bouillard, j'ai conduit la section jusqu'à Chang-Sin-Tien où on devait trouver des ressources; il n'y a rien en réalité. Les habitants ont fui. Nous avons logé chez un quincaillier qui a fait preuve de l'obligeance ordinaire des Chinois et nous a fort commodément installés. J'ai mieux dormi dans sa modeste maison que dans le palais de la chefferie de Pékin où le vent filtrant au travers des cloisons de papier mal jointes, était particulièrement désagréable.

A Lou-kou-Kiao, trouvé un capitaine d'infanterie de marine fort aimable, mais paraissant désireux de rester seul dans sa localité. Il nous avait décrit les charmes de Chang-Sin-Tien avec une exagération manifeste.

Lou-kou-Kiao, ville murée sur la rive gauche du Hun-ho, est d'ailleurs entièrement occupée par les Anglais; nous n'avons, nous autres Français, que la rue droite qui comprend un faubourg.

Retour à Pékin le lendemain. Voyage exquis, par un temps délicieux.

23 NOVEMBRE. — Vu le Général en Chef qui commence à s'effrayer des dépenses faites et prêche l'économie. Il me paraît se préoccuper outre mesure de l'opinion en France qui doit se régler avant tout sur les résultats obtenus et les pertes subies. Ces dernières sont nulles jusqu'à présent; et quant aux premiers, ils dépendent de MM. les diplomates. A ce propos, le bruit court que les négociations vont très vite et que bientôt on abandonnera Pékin ou, du moins, on n'y maintiendra qu'une faible garnison.

Le Médecin Principal Triffaut, qui dirige ici le Service de Santé, me dit que ses collègues de la marine ont fortement bluffé en annonçant, il y a un mois, l'apparition du typhus à Pékin. Il s'agissait uniquement de fièvre typhoïde ordinaire. Il a fait abandonner le palais Ting, choisi pour y installer l'ambulance, qui m'avait paru, à moi simple mortel, fort mal approprié à sa destination. Il faut avouer que l'ancien Pé-tang qui le remplace est infiniment plus convenable.

Vu l'Observatoire chinois installé le long du rempart est de la ville; il contient dix instruments en bronze fort remarquables. Les Allemands, qui l'ont occupé après les Russes (par la faute du général Frey qui, paraît-il, a oublié de le prendre lorsque ces derniers nous l'ont cédé) ont consenti à nous abandonner quatre de ces instruments. La Commission chargée de faire la répartition comprenait, pour nous, Marchand et le Chef du Génie Guillot, pour l'Allemagne, le général Schwarzhoff et un capitaine de corvette. On avait prescrit à Marchand de prendre les

instructions de M. Berteaux à la Légation, qui devait désigner les instruments à demander pour nous. Il omit de prendre cette précaution, comme aussi de s'entendre au préalable avec Guillot qui, lui, avait vu officieusement ledit Berteaux. Grâce à cet oubli, nous avons manqué d'obtenir un instrument donné par Louis XIV que, d'un commun accord, Marchand et Schwarhoff ont déclaré sans valeur. Guillot a essayé de réclamer, mais on a passé outre. La grandeur est parfois trop dédaigneuse et, en l'occurrence, Marchand aurait mieux fait de se conformer à l'ordre qu'il avait reçu et de ne pas considérer comme indigne de lui le personnage qu'on l'avait invité à voir.

Vu aussi le local servant aux examens triennaux des lettrés à Pékin. Il renferme dix-mille cases, chacune d'elles ayant les dimensions d'une guérite. Elles sont disposées par rangées parallèles et très rapprochées de part et d'autre d'une allée centrale au milieu de laquelle s'élève une tour qu'occupent sans doute les surveillants, et qui se termine par une grande salle. On frémit en pensant à l'existence des malheureux qui viennent s'enfermer dans ces niches et y passent plusieurs jours de suite sans en sortir. Les troupes alliées ont respecté ce monument. Sans doute leur affaire n'est pas de réformer les mœurs chinoises, mais on eut rendu service à la Chine en démolissant de fond en comble le local où viennent s'user en inutiles efforts les ambitions de ses enfants les plus distingués. On aurait dû faire passer la charrue sur cette Sorbonne. Sur 10.000 candidats, 30 seulement reçoivent des emplois; les trois premiers sont admis à se prosterner devant l'Empereur qui signe leur brevet de son pinceau vermillon. Résultat le plus net de ce régime : notre présence ici.

Oublié de noter à Lou-kou-Kiao le vieux pont de marbre que Marco Polo signale dans sa relation comme ayant déjà, de son temps, une antiquité respectable; les dalles en sont passablement usées.

25 NOVEMBRE. — Hier, excursion au Palais d'Eté (16 km. du cantonnement du génie); route plate, dallée en granit, fort bien entretenue. Sans doute, la seule de son espèce en Chine. 2 h. 15 de marche environ. Le palais est gardé, partie par des Anglais (Sikhs) qui ne voient personne, partie par des Italiens (capitaine Bolelli Bon) qui sont les plus obligeants du monde, vous font visiter tout et poussent l'obligeance jusqu'à vous donner à déjeuner, et à vous prêter leur table et leur salle à manger lorsqu'on a apporté ses vivres.

Le Palais est construit sur la face sud de la colline; l'ancien, que nous avons détruit en 1860, occupait la face nord. Les Chinois l'ont laissé en ruines. La nouvelle construction ou plutôt l'ensemble des constructions était fort remarquable, eu égard surtout au court laps de temps qui a suffi à son établissement.

C'est un fouillis de palais et de pagodes étagées où le goût chinois du bizarre s'est donné libre cours. C'est ainsi qu'on voit une pagode en bronze imitant le bois et un bateau en marbre.

A côté de cela, l'éclairage électrique et des bateaux à vapeur sur le lac creusé de main d'homme au pied de la colline.

L'ensemble est charmant, très supérieur comme coup d'œil, au Palais d'Hiver de Pékin. Les montagnes formant fond de tableau ne contribuent pas peu à agrémenter le site.

Tout a été pillé, saccagé, dévasté; on a brisé des choses superbes et détérioré certaines autres pour en extraire de menus ornements en jade ou en métal. Les Américains, les Russes, les Allemands et enfin les Italiens ont passé par là, et après eux, il n'y a plus rien à gratter. On a d'ailleurs empli pas mal de caisses à destination d'Europe. L'officier italien qui nous a conduit prétend que les Américains ont trouvé un trésor de 80 millions. Lui d'ailleurs raconte naïvement qu'il a quatre caisses pleines de fourrures de prix, produit de ses diverses expéditions, et pas mal d'autres choses encore, dit-il. Il a fait les campagnes d'Erythrée et raconte ses aventures à Adoua où il a dû la vie au dévouement de ses ascaris. Au demeurant, c'est l'homme le plus charmant du monde et qui nous reçoit avec une amabilité rare.

Aujourd'hui, messe à la cathédrale; les prêtres en Chine portent une sorte de bonnet carré dont les côtés sont mobiles; c'est un insigne qui leur a été donné par un empereur Ming; son effet est curieux, voire même un peu grotesque.

La foule chinoise est recueillie mais crache par terre; elle ne cesse pas d'être curieuse.

Au sortir de la messe, la musique de l'Infanterie de Marine joue les quadrilles de Barbe-Bleue. L'effet est plutôt singulier.

Bouillard déjeune avec nous. Il a des craintes pour son chemin de fer de pénétration dans Pékin. Les Anglais ont subrepticement ouvert une brèche dans la muraille ouest de la ville et veulent évidemment y faire passer leurs trains. La tension des rapports est extrême entre eux et les Russes et on craint des conflits.

Les ministres sont d'accord sur tous les points pour traiter avec la Chine; on n'attend plus que l'approbation des gouvernements et, naturellement aussi, celle de la Chine qui n'a pas encore été consultée. Bouillard estime que cela durera longtemps.

Courses au marché japonais; emplettes plus ou moins réussies. Je commence à avoir des cantines comme si j'avais pillé. J'ai pourtant bien payé, trop bien peut-être, tout ce que j'ai avec moi.

28 NOVEMBRE. — Ho-Si-Ou. Parti de Pékin lundi 26 au matin, avec la section d'aérostiers que je fais redescendre à Tien-Tsin



un peu contre son gré, mais afin de la ramener sous ma coupe et d'avoir en main une réserve.

Vu, avant de partir, d'Anthouard, qui nous donne de vagues aperçus sur les négociations en cours et des renseignements rétrospectifs sur l'entrée des troupes à Pékin.

Sur le premier point, il semble que l'accord intervenu entre les ministres à Pékin n'avance pas énormément les affaires. On est d'accord sur les principes, mais on se chamaillera quand il s'agira de les appliquer. On veut aussi faire à Pékin un quartier fortifié des légations; là encore, le même accord existe, mais il s'agira, dans ce quartier, de délimiter les parts de chacun.

Comme renseignements rétrospectifs, il paraît que le pillage du début et le saccage de toutes les richesses artistiques ou des documents précieux dépassèrent tout ce qu'on peut rêver; d'Anthouard, qui a été à Madagascar, fait une comparaison avec ce qui s'est passé lors de notre entrée à Tananarive.

Dans la surexcitation des appétits qui a été la conséquence de ce relâchement, on a perdu de vue les véritables intérêts de la France, si bien que l'Observatoire de Pékin, occupé d'abord par les Russes, nous fut cédé par eux, mais non occupé comme étant improductif pour les occupants. Par contre, le ministère des Finances, où les Japonais ont fort habilement saisi quelques millions de taëls, a été pendant plusieurs jours, ou tout au moins un jour, en notre possession. On a volé bêtement quelques écus et laissé échapper le trésor qu'il renfermait. On n'est pas plus stupide.

A propos du chemin de fer à créer entre Lou-Kou-Kiao et Pékin, d'Anthouard se montre très surpris des hésitations de la Compagnie franco-belge; les Anglais, qui ont le même objectif, ont été plus malins; ils ont tranquillement, sans rien dire à personne, fait leur brèche dans la muraille et je crois qu'ils ont pris juste le point que Bouillard voulait choisir.

A Tong-Tchéou, le soir, trouvé Saint James, fort aimable, qui me reçoit; j'y dîne avec Vidal et sa femme. et le jeune Davoust. Les Vidal voyagent sans se préoccuper de leurs bagages et ces derniers restent naturellement en panne sur la route. Saint James et Davoust reviennent de la colonne de Tou-ling où on a fusillé une centaine de boxers et de réguliers plus ou moins leurs complices. Ils étaient embusqués dans une sorte de yamen, ont laissé passer la cavalerie sans tirer, puis, subitement, un coup de feu est parti, qui les a fait découvrir. Ils se sont laissés prendre sans résistance et n'ont témoigné de surprise que lorsqu'on les a fusillés. On a d'ailleurs laissé échapper la majeure partie de leur convoi chargé de butin. Ils en ont laissé cependant entre nos mains et la colonne s'est enrichie d'un nombre de fourrures respectable.

Saint James dit que les zouaves ont été d'affreux pillards et

il est de l'infanterie de marine! La même note m'est donnée le lendemain à Ma-ka-Tchouang par l'intendant Adam, qui monte de Yantsoun, où MM. les zouaves en font parfois de belles.

A Tong-Tchéou aussi, vu le capitaine Béranger, commandant d'étapes, et Astoul, tous deux anciens malgaches. J'aurais voulu pouvoir accepter leur invitation, mais j'ai dû aller chez Saint James.

Il est triste, à ce propos, de noter que si les relations entre officiers des deux armées sont excellentes, le plus souvent il existe dans l'air une animosité réelle entre troupes de la guerre et celles de la marine. L'esprit des deux est différent et se traduit journellement par de petites piques, des appréciations souvent injustes et exagérées, mais ayant un fond de vérité. Nous les traitons de pillards, et c'est exact qu'ils le sont; ils prétendent que nous ne savons pas faire la guerre et, en cela, ils ont tort (je ne puis pas dire le contraire) car, dans les questions d'organisation, ils se montrent très inférieurs. Tout est à la diable, on se débrouille et on marche comme on peut. Nous avons incontestablement plus de méthode et d'ordre. Par contre, ils ont souvent plus d'initiative et ont, mieux que nous, l'habitude de vivre sur le pays et de s'y installer; tel, par exemple, le capitaine Allez à Ho-Si-Ou, qui s'organise fort bien. Cet esprit dégénère, à la vérité, trop souvent en accaparement des ressources, sans se préoccuper des voisins ni de ceux qui suivront. Ils pillent partout où ils passent, s'emparent des meubles, les emportent avec eux quand ils s'en vont, ou les brûlent. Lorsqu'on arrive derrière eux, il n'y a plus rien. Ils ont des trains entiers de voitures chinoises attelées et nous n'en pouvons obtenir une seule; ils les considèrent comme leur propriété personnelle.

2 DÉCEMBRE. — Après avoir écrit ce qui précède, j'ai dîné le soir avec les officiers du poste d'Ho-Si-Ou, et c'était merveille de les entendre blâmer les pillards de zouaves et la colonne de Tou-ling. Le moraliste le plus austère n'aurait rien trouvé à reprendre. Par contre, il était fâché de constater les attaques auxquelles ils se livrent les uns contre les autres, et les appréciations plus que sévères qu'ils portent contre certains de leurs chefs. Pour trouver une excuse à cette manière de faire, il faut songer à l'existence toute spéciale que mènent les officiers d'infanterie de marine et aux hommes qu'ils ont sous leurs ordres, vrais condottieri, soldats mercenaires qui souvent servent tantôt en France, tantôt en Allemagne ou ailleurs et réussissent parfois à cumuler des retraites dans les deux pays. Pour mener de pareilles gens, qui sont d'ailleurs au feu d'une bravoure incontestable, il faut des procédés autres que ceux dont nous nous servons; l'esprit des officiers en contact

avec une pareille troupe se déforme nécessairement et, dans ces conditions, il n'est pas surprenant que certains d'entre eux perdent l'équilibre ou, pour parler le langage des ingénieurs, dépassent la limite d'élasticité.

Le 29, parti à 7 heures d'Ho-Si-Ou; j'étais à midi à Yantsoun, où je trouve Véraux et Dencausse avec le médecin Kauffmann qui, à Majunga, a laissé une fâcheuse réputation et que je suis surpris de revoir ici. On le dit cependant bon médecin.

Véraux me paraît être en bisbille avec Laurent-Chirlouchon, son commandant d'armes; il y a évidemment conflit d'attributions entre lui et le commandant du gîte d'étapes.

Vu aussi Curtet qui achève son pont de Yantsoun que j'espérais trouver terminé depuis longtemps. Curtet fait bien, mais progresse lentement.

Retrouvé à la gare La Guillonnière et ses deux officiers retour de Pékin. Il a vu le Général en Chef, se félicite personnellement de l'accueil qui lui a été fait, mais trouve, et je partage son sentiment, qu'il laisse flotter les rênes un peu mollement. Rien ne se fait que par son chef d'Etat-major, qui est, à la vérité, un homme de grande valeur. Mais il est toujours fâcheux de sentir que celui qui commande n'exerce pas lui-même son autorité. J'apprends la nomination de Lasserre au grade de général; c'est un bel avancement; l'homme est fort intelligent, très excellent et on s'arrange avec lui, mais c'est bien l'esprit le plus paradoxal que je connaisse, et celui qui aime le plus la contreverse. On aurait pu donner le commandement de l'artillerie à La Guillonnière. Sucillon me dit l'avoir proposé, mais l'artillerie de marine a l'esprit de bouton si développé qu'il n'a pu être question de cela. Ce sera donc Régis qui l'aura. On a proposé à La Guillonnière de prendre la direction des étapes; il a décliné l'honneur et c'est Ducassé qui succèdera à Régis. Ducassé est plutôt cassant; j'imagine que tout, avec lui, n'ira pas sans que la machine grince.

Rentré à Tien-Tsin le soir; j'y retrouve le bon accueil accoutumé de mes sapeurs; entre eux et moi, les liens d'affection s'établissent.

Carmel rentre de Shan-Hai-Kouan, où il est allé en compagnie de Trafford, reconnaître la ligne d'étapes sur cette direction. Il a vu les zouaves à Shan-hai-Kouan et me raconte qu'ils pillent eux aussi à qui mieux mieux. Il est d'usage courant, parmi eux, de prendre tout simplement ce dont on a besoin. Cela s'appelle acheter au prix coûtant.

A ce propos, les zouaves de la colonne Chirlouchon se sont bien servis à Tou-ling; ils ont, en outre, en revenant de leur expédition glorieuse, malmené le mandarin de Pao-tin-hsien (grosse localité à l'ouest d'Ho-si-Ou), lequel était depuis quelque temps entré en relations avec le capitaine Allez. Ce dernier s'est

plaint vivement de la maladresse commise par Chirlouchon et je trouve qu'il a raison. Chirlouchon s'est laissé mener par le missionnaire qui accompagnait sa colonne; on lui a dit que le mandarin persécutait les chrétiens; du coup, il lui a mis la corde au cou et l'a obligé à se prosterner, puis, le lendemain, l'a invité à dîner. Il m'a conté lui-même la chose hier et s'en vante comme d'un acte d'énergie destiné à prouver aux mandarins qu'il sait user de force ou de clémence suivant qu'on est contre nous ou pour nous. Il n'oublie qu'une chose. c'est qu'il a déshonoré le mandarin aux yeux de ses administrés et que, par suite, il a diminué l'action que le mandarin pourrait avoir. Il a en outre méconnu la valeur du papier signé d'un chef de poste français que lui exhibait l'indigène.

Dans toute cette affaire de Tou-Ling, comme dans bien d'autres, nous nous faisons les exécuteurs des rancunes des missionnaires. Nous avons tort, non seulement pour nous, mais pour eux, et tout le monde a le sentiment qu'après notre départ leur situation en Chine sera intenable, tant ils auront amassé de rancunes contre eux. Ils ont eu le tort de trop se montrer dans les représailles exercées contre leurs anciens persécuteurs. On le leur fera voir un jour ou l'autre.

Ce sentiment qui s'établit dans mon esprit depuis quelque temps est aussi celui de bien des gens et notamment du consul du Chaylard dont j'ai reçu la visite hier. Cet excellent homme, charmant dans les relations privées, est parfois, dans le service, d'une raideur désagréable. Il bouscule les militaires et fait la grosse voix pour montrer qu'il n'a pas peur d'eux. Il m'amuse avec ses airs féroces que je n'arrive pas à prendre au sérieux, tout en déplorant les incidents qu'il occasionne. Au fond, le consul ne peut se consoler, d'une part de la ruine de sa concession, d'autre part de l'ombre jetée sur sa situation personnelle par la présence des troupes françaises. Ajoutons à cela que les dites troupes sont malpropres comme toujours, et que nos travaux indispensables à leur installation ne cadrent pas avec les plans d'embellissement et d'extension qu'avait rêvés le consul. De plus, nous sommes, en Chine, dans une situation assez fautive; l'état de guerre n'existe pas en droit, puisque les ministres sont toujours là, mais nous autres, les militaires, nous nous considérons comme en campagne et nous n'avons pas absolument tort. Le Consul est amené ainsi à vouloir exercer ses droits dans toute leur plénitude tandis que, par une disposition inverse, nous sommes tout disposés à n'en tenir aucun compte. Dans nos rapports de service, il fait le furibond et montre les dents; je me borne à sourire.

On raconte un peu partout, et la nouvelle doit être vraie, que les Allemands ont subi un échec en marchant vers le Chan-Si. Voilà qui est fâcheux pour le prestige des armées européennes.

nes. Il eût mieux valu s'entendre et faire une colonne combinée, mais le malheur veut que chacun tire ou pousse de son côté, s'efforçant de devancer son voisin et de lui jouer des tours. A cette course au clocher, on risque parfois de buter et de donner du nez par terre.

4 DÉCEMBRE. — Vie dans l'inconnu à Tien-Tsin. On parle vaguement d'un échec subi par les Allemands à la porte du Chan-Si, vers la muraille de Chine; les indigènes colportent la nouvelle; beaucoup d'entre nous y croient mais on n'a jusqu'ici aucune certitude.

Hier matin, explosion d'un dépôt de poudre à l'arsenal de l'est; quelques Chinois tués.

Aujourd'hui, conversation avec Sucillon, de laquelle il résulte que l'on va se débarrasser d'une partie des troupes de la guerre dès le printemps prochain. Soit que les négociations aient pris fin, soit que les Chinois résistent, on se privera de nos services. Dans le premier cas, ce sera chose toute naturelle; dans le second, on mettra en avant la nécessité de substituer des troupes indigènes aux Européens pour une campagne d'été. Il leur faudra cependant des sapeurs et ils vont garder une partie d'entre nous. Que deviendrai-je là dedans ? Au fond, je serai heureux de rentrer et cependant je voudrais tirer profit de cette campagne, ce qui me paraît difficile si elle est de trop courte durée. Cruelle énigme, que d'autres que moi sauront résoudre sans aucun doute et sans me demander mon avis.

5 DÉCEMBRE. — Le ministre s'inquiète des histoires qui doivent sans doute courir la presse en France au sujet des pillages de la brigade Frey. Il demande des explications et annonce son intention de faire rendre gorge aux gens qui ont touché des parts de prises. On ne peut que se réjouir de cette décision, tout en regrettant les faits qui la motivent. Il y a eu querelle entre Frey et Pélacot, les deux forts pillards, au sujet du fameux tas de sel de Tien-Tsin. Le Général Voyron s'est lavé les mains de l'aventure et a laissé les deux intéressés se débrouiller avec le ministre.

Ce dernier fait également connaître son étonnement d'apprendre que de glorieux combats où 200 à 300 boxers ont succombé, quand ce n'est pas 1.000, n'ont coûté que peu ou pas de pertes de notre côté. Il devine que les victimes ont perdu la vie au pied d'un mur et recommande aux troupes françaises de ne pas oublier la modération et les sentiments d'humanité. Bonne leçon donnée à certains militaires trop glorieux.

6 DÉCEMBRE. — Apparition de la neige qui est tout aussi désagréable en Chine qu'en France, particulièrement quand il s'agit de suivre un enterrement dans des chemins défoncés. On portait

en terre aujourd'hui un pauvre capitaine de zouaves: Mérot, qui s'est, avant-hier, suicidé à Yan-Tsoun. Nombre d'officiers étrangers étaient venus assister à la cérémonie; on a trouvé moyen de se tromper de chemin pour aller au cimetière et de nous faire patauger dans un mélange de neige et d'argile pendant une bonne demi-heure. Comme oraison funèbre, le brave Dencausse a insisté surtout sur le suicide du malheureux défunt. On a été unanime à trouver que l'organisation de la cérémonie et le discours final étaient aussi mauvais l'un que l'autre.

Autre suicide, celui d'un capitaine d'infanterie de marine: Salvat, qui était aux environs de Paoting-Fou.

Les Russes et les Chinois m'ont tout l'air de s'entendre comme larrons en foire; on est en train de construire une ligne télégraphique Takou-Pékin pour le compte de la Great Northern Company, laquelle est, dit-on, entre les mains des Russes. Il paraîtrait même que le tsar en est gros actionnaire. Or, la ligne est construite par Cheng, l'ancien directeur des télégraphes chinois; il y a donc lieu de supposer qu'elle servira également aux Chinois et aux Russes. Les Anglais protestent et ils ont tout à fait raison. J'ai rendu compte et j'attends.

Ducassé, le nouveau directeur des étapes, me raconte que sur la ligne de Paoting-Fou qu'il est en train d'organiser, il a trouvé dans un village deux gentlemen américains accompagnés de quelques sikhs et d'interprètes chinois, occupés à piller et à rançonner pour leur propre compte les populations qui se laissaient faire d'ailleurs. Ayant fait rendre à ces aventuriers les 300 taels qu'ils avaient extorqués, il a eu la surprise d'apprendre que le mandarin pillé n'avait eu rien de plus pressé que de rendre l'argent. Les Chinois sont décidément trop bêtes.

9 DÉCEMBRE. — On a exécuté avant-hier un gros mandarin de Tien-Tsin (Taotai, je crois); sa tête est exposée dans un panier à la porte nord de la ville. Pourquoi le panier? Est-ce pour sauver la face ou pour aggraver le châtement. Les Chinois sont muets sur cette affaire et mon interprète refuse obstinément d'en parler. En passant tantôt devant la lugubre exhibition, comme je lui demandais ce que c'était, il a répondu qu'il n'en savait rien.

Autre trait des mœurs chinoises, pris tantôt sur le vif, ou plutôt sur le mort. Le long du mur sud de la ville, à côté de la rue, un cadavre de mendiant et, à deux pas de lui, un homme pissait.

Les Chinois exhibent publiquement des horreurs à faire rougir les cuirasses; on donne deux sapèques pour regarder par la lucarne et, pour attirer le public, on exhibe de temps à autre, les toiles les plus attrayantes. Elles sont dégoûtantes, cela va de soi, mais aussi peu artistiques que possible. De même les

albums et les porcelaines qu'on peut se procurer à bon compte dans la ville. Puisque ce peuple a le sens de l'art et que, de plus, la grivoiserie la plus obscène l'attire, pourquoi diable n'associe-t-il pas les deux choses? L'une serait-elle par hasard incompatible avec l'autre?

12 DÉCEMBRE. — Vu avant-hier un Français de la concession, Bertram, qui dit pis que pendre du Consul du Chaylard et prétend que les Chinois ne viendront jamais à composition, à moins que les troubles du sud ne les y obligent.

Vu hier Arlabosse, qui représente la France dans le Gouvernement provisoire de Tien-Tsin (1.500 livres sterling par an). Le mandarin exécuté récemment est un ancien taotai que l'Empereur a lui-même condamné à mort pour participation aux affaires contre les Européens. Sa condamnation a été saisie dans le courrier de Li-Hung-Chang; lui-même a été pris aux environs de Paoting-Fou.

— Le pasteur Boriset, pauvre homme, pauvrement logé, qui ne dit rien.

— L'abbé de Villeneuve qui partage ma manière de voir sur les inconvénients que présente l'allure de certains missionnaires dans la répression des troubles.

Aujourd'hui, visite à Tong-Kou dont les travaux sont fortement avancés. Rencontré en allant un officier anglais aimable, le major Radcliff, qui croit que nous sommes ici pour longtemps; il admire la courtoisie des rapports internationaux et voudrait la commémorer par une décoration à huit branches (chacune d'elles représentant une des armées) réunies par un dragon chinois. Comme de plus chaque puissance aura sa médaille spéciale, « cela, dit-il, nous ferait deux décorations ». Il n'y a pas que les Français pour aimer les rubans.

A Tong-Kou, que j'ai vu longuement, j'ai été frappé comme partout ailleurs de la pénurie des ressources qui nous sont attribuées; là où les Allemands, Anglais, Américains et Russes s'établent sur des appontements énormes, nous autres n'avons rien. La marine, qui aurait dû se faire une part, n'a rien pris et nous demande naturellement de lui construire ce qui lui manque. Les Allemands continuent à recevoir des chargements énormes; le *Kalgan*, bateau de 1.800 tonnes, se déchargeait paisiblement, alors que depuis un mois la marine pousse des cris de terreur à l'idée d'être bloquée par la glace. On leur expédie d'Allemagne des poêles de caserne, des lames de parquet et, tout récemment, des arbres de Noël! Il est probable qu'ils ont un ministre de la Marine qui n'a rien de commun avec M. de Lanessan, lequel ne croyait pas que l'expédition aurait lieu.

Voyagé au retour avec le P. Ducret et un autre missionnaire, le P. Japiot; leur conversation est très intéressante. Ils croient

que jamais la cour ne remettra les pieds à Pékin, souillé par notre présence; elle s'installe d'ailleurs à Si-ngan-fou; on prétend même qu'elle viendra au Se-tchuen, mais cela est peu probable. Les Anglais voudraient la voir à Nanking où elle serait dans leur main, mais les Russes tiennent bon pour Pékin. L'arrangement anglo-allemand leur paraît être un coup de maître de l'Allemagne qui s'assure ainsi contre une main-mise de l'Angleterre dans le Yang-tsé-Kiang; si personne ne prend rien, tout sera bien; si les Russes veulent garder la Mandchourie et que les Anglais exhibent le prétendu traité secret avec la Chine qui leur assure le Yang-tsé, alors les Allemands diraient : part à deux. C'est bien beau pour être vrai.

L'affaire de Kalgan, où les Allemands auraient été battus, serait exacte, au dire des missionnaires. Une colonne de 1.100 hommes allemands et italiens aurait été repoussée par 10.000 Chinois que l'Impératrice aurait postés pour défendre les défilés de Kalgan. 50 à 60 Allemands auraient été tués, 200 blessés; des 300 Italiens, il n'en serait presque pas revenu. Le colonel allemand dont on raconte la mort par asphyxie sur un « can » chinois, se serait suicidé après cet échec. Bien étrange, cette défaite qui n'aurait pas été vengée.

Vu aussi, à l'aller, le propriétaire d'Astor House, le grand hôtel de Tien-Tsin; c'est un Allemand du sud qui parle assez couramment le français et l'anglais. Il revient de l'Afrique du Sud, où il était je ne sais de quel côté. Il ne paraît pas aimer énormément les Anglais, ou du moins il raconte qu'en Allemagne, le sentiment général est aussi anti-anglais que possible. Il conte l'histoire suivante : dimanche dernier, il y eut chez lui grand dîner russe en l'honneur des chevaliers de Saint Georges; la musique des zouaves y a joué (à ce propos, il faut noter que les Russes ont trouvé bon de nous demander la musique mais non de nous convier à leur fête). Elle a fait entendre successivement l'hymne russe, la marseillaise, l'hymne allemand et d'autres encore, mais pas le God Save the Queen. Sur ce, un sous-officier anglais est entré dans la salle et a dit : « Puisque vous ne faites pas jouer notre air national, je vais vous le faire entendre » et il s'est mis à le siffler. Comme crânerie, c'est vraiment très chic.

14 DÉCEMBRE. — Les Russes sont furieux de ce que les Allemands, auxquels ils ont passé la ligne du chemin de fer de Pékin, ont annoncé qu'ils la céderaient aux Anglais. Du coup, les bons Russes qui exploitent encore la ligne ne s'en occupent plus du tout; ils ne donnent aux Allemands que deux locomotives, ce qui est absolument insuffisant pour un trafic aussi important. A la gare, on ne peut obtenir aucun renseignement.

Autre tour des mêmes cosaques. Ils ont délivré une chrétienté



aux environs de Moukden et ont écrit au commandant des troupes « républicaines françaises » une lettre pour lui demander de faire occuper ce point situé à quelques centaines de kilomètres de Shan-hai-Kouan. Refus du général en chef de consentir à cette nouvelle dissémination de nos forces. Là dessus, lettre plutôt impertinente d'un lieutenant de vaisseau russe au commandant français pour lui dire qu'il croyait que la mission séculaire de la France est de protéger les chrétiens d'Orient et qu'il s'étonne de ce qu'elle renonce à ce droit. Il ajoute que si on réserve des forces pour garder les lignes de communication, cela est parfaitement inutile, attendu que les Russes s'en chargent et que, par suite, on pourrait envoyer vers la chrétienté en question les troupes qu'on tient en réserve pour cette mission.

Incident franco-italien. Un soldat italien, dans un bouge de Tien-Tsin réservé aux soldats français, a eu une bagarre avec ceux-ci et a été blessé. Les Italiens se prétendent offensés. Ils ont vraiment l'épiderme chatouilleux.

Hier soir, dîner chez les artilleurs du grand parc. Excellente popote, non moins excellent accueil. Poésies plutôt poivrées du lieutenant Vallat.

15 DÉCEMBRE. — Vu aujourd'hui des Chinois ramassant de la glace dans un fossé; ils étaient plongés jusqu'à mi-corps dans l'eau. Faut-il que ces gens aient les entrailles solides et le rhumatisme réfractaire.

Le consul bavarde un long bout de la soirée avec moi; l'accord des puissances est rompu, le Japon se séparant des autres sur la question de l'importation des armes. De plus en plus, c'est le pot au noir.

Le télégraphe que construit la Great Northern depuis Takou est bien entre les mains des Chinois. L'état-major, à qui je signale cette situation, ne bouge pas; c'est son affaire.

Le gouvernement vient de décorer tous les Français qui étaient au siège de Pékin; j'imagine qu'il sera moins généreux pour les militaires. A ce propos, Arlabosse me contait ce matin que Chanut, le propriétaire de l'Hôtel de Pékin, a reçu de divers gouvernements une pluie de décorations et de dons en argent; il aurait au moins trois millions à l'heure actuelle; les Japonais lui ont donné 1.700.000 francs pour le renseignement fructueux sur la réserve métallique qu'ils ont trouvée.

Par contre, il paraîtrait que notre gouvernement, pris d'un accès de vertu, fait non seulement restituer les parts de prise, ce qui est bien, mais se prépare à restituer les tas de sel qui appartiennent au gouvernement Chinois. Pour une bêtise, c'en est une et une forte. Rien d'étonnant à cela d'ailleurs.

20 DÉCEMBRE. — Le Reuter d'aujourd'hui annonce que le gouvernement a fait saisir à Marseille les caisses du Général Frey.

Si la nouvelle est exacte, ce dont il faut douter encore vu son origine, c'est une gaffe ou une méchanceté, ou peut-être les deux à la fois. Une gaffe, parce que c'est laver son linge sale en public, une méchanceté dirigée contre l'armée. Il y avait tout simplement à inviter M. Frey à prendre sa retraite sans plus tarder et à donner ses caisses à un musée quelconque. On aurait ainsi sauvé la face. Il n'est pas besoin de tant de façons pour faire rendre gorge à un larron, mais il est inutile et mauvais de faire sur tous les toits qu'on en a dans sa famille.

Il y a quatre jours, la nouvelle est venue par l'Havas que l'Empereur de Chine avait publié un édit nommant Ching et Li-Hung-Chang plénipotentiaires pour traiter la paix. Puissent-ils y réussir.

Reçu le colonel Grégorenko, de l'armée russe, qui nous propose de céder aux Français des casernements à eux, à Tien-Tsin, moyennant le remboursement de 7.500 dollars. Il doit y avoir une filouterie là-dessous. Grégorenko affecte de ne pas parler un mot de français, mais il doit le comprendre. Il était accompagné d'un jeune officier servant d'interprète. Ils ont été polis, moi aussi, mais nous n'avons échangé aucun sentiment d'amis et d'alliés. Pour peu qu'ils en eussent autant que moi, nous n'aurions pas été loin dans cette voie.

24 DÉCEMBRE. — Hier, longue promenade autour de la cité chinoise, au cours de laquelle j'ai été bousculé et jeté bas fort rudement par un marin hollandais à cheval qui parcourait les rues à plein galop. Je m'en tire sans dommage, mais il aurait pu en être autrement et il faut avouer que c'eût été une malchance que de venir en Chine chercher l'abordage avec le *flying dutchman*. Que diable viennent faire ici les marins hollandais et quel démon les pousse à faire de l'équitation?

Avant dîner, conférence du P. Japiot sur la Chine et les doctrines de Confucius. Le bon jésuite se scandalise qu'on ait pu comparer le philosophe chinois à Jésus-Christ; il reconnaît pourtant que sa morale est la plus pure des morales naturelles; il croit qu'elle a pu être inspirée par celle des philosophes grecs et romains, ce qui paraît au moins douteux pour ne pas dire davantage. La doctrine de Confucius, qui est la religion des lettrés en Chine, ne comporte aucun appel à la divinité dont elle ne paraît pas se préoccuper et pourtant elle a servi de guide à un peuple puissant, dont la civilisation a été, pendant de longues années, très supérieure à celle des autres peuples de l'univers.

Aujourd'hui, journée d'enterrements; le matin, un sapeur, le premier qui soit mort de maladie depuis notre arrivée en Chine; le soir, un sous-lieutenant d'infanterie de marine tué raide d'une balle à la tête dans une reconnaissance de village sur la route de Paoting-fou. Ce triste événement montre qu'il

faut être sur ses gardes et ne pas se laisser endormir par les allures des Chinois. Beaucoup d'officiers Allemands au service ; quelques Japonais et Anglais, pas un Russe, pas un Italien. Trois discours sur la tombe, dont un pas mal du colonel Souhard; le lieutenant-colonel Dumont, du 16<sup>e</sup> de marine. a lu d'une voix traînarde les états de service du défunt et un jeune lieutenant a déclamé d'un ton plutôt emphatique quelques banalités. Les militaires ont le plus grand tort de vouloir faire des discours ; rien ne les y prépare; c'est surtout de la langue qu'on peut dire que son plus beau mouvement est l'immobilité.

28 DÉCEMBRE. — Vu hier Pourrat, qui fut commandant d'étapes à Tong-kou et sut rester en bons termes avec les Allemands, Russes et autres alliés. Il me confie que dans ses demandes de matériel aux Russes, il se heurtait à une hostilité sourde qu'il attribue aux pots de vin que les autres distribuaient généreusement au chef de gare russe. Le Consul, à qui je conte l'histoire, me dit ne pas s'en étonner car dans toute affaire où les Russes sont intéressés, il y a toujours des pots de vin. Il vend en ce moment le sel du fameux tas; le Chinois qui les lui achète a voulu traiter aussi avec les Russes et a dû y renoncer devant les commissions à payer à tous les intermédiaires. Comme amabilité et politesse, les Russes sont avec lui ce qu'ils sont toujours, cajoleurs lorsqu'il s'agit d'obtenir quelque chose, insolents lorsqu'ils l'ont eue ou, qu'au contraire, on leur demande un service.

A propos des relations entre Français et Allemands, il me conte qu'à Shanghai, il y eut réceptions réciproques des officiers des deux nationalités et qu'à la fin de la seconde on a échangé les coiffures. Cela fait monter le rouge au front des gens qui ont vu 1870, mais qui sait si dans l'avenir ce ne sera pas la politique du pays.

A Paoting-fou, le général Bailloud continue à avoir des engagements avec les Chinois; il me semble qu'on en exagère l'importance, surtout lorsqu'on voit que pour un millier de Chinois tués, nous n'avons perdu personne.

Il court des bruits sur des mouvements de boxers entre Tien-Tsin et Paoting-fou; on formera peut-être des colonnes cet hiver pour calmer le pays; pour le moment, il n'est encore question de rien. Cependant on ouvre l'œil.

29 DÉCEMBRE. — Une dépêche Havas annonce que le gouvernement a déclaré à la Chambre qu'une enquête est ouverte sur les pillages et les cruautés reprochés à nos soldats, et a ordonné de renvoyer au Gouvernement Chinois les caisses du Général Frey. On a décidé ici de ne pas publier ce télégramme et le fait est qu'il produit une impression stupéfiante. Nous voilà bien et dûment convaincus d'être des voleurs et des barbares; on nous

fait perdre la face aux yeux des Chinois qui vont se moquer de nous et auront bien raison.

31 DÉCEMBRE. — L'année se termine sur la nouvelle que les Chinois paraissent disposés à traiter; on prétend que les ministres à Pékin s'apprêtent déjà à boucler leurs malles, ce qui me semble à première vue un peu hâtif. Quoi qu'il en soit, il y a dans l'air un sentiment général que nous touchons à la fin. Est-ce peut-être parce que chacun le désire ?

Les Allemands ont, dit-on, surpris un gros approvisionnement d'armes, cent canons et des fusils pour une division, des munitions, des draps de troupe; ils ont fait, eux, une belle et bonne prise qu'ils ne rendront pas et ils ont bien raison.

Il y a un an, j'étais à la joie d'être nouvellement promu, à l'incertitude du sort qui m'était réservé; jamais je n'aurais pu croire que la fin du siècle serait marquée pour moi par tant d'événements. Si je fais mon bilan personnel, il me semble qu'en cette année j'ai fait, et pas trop mal à mon gré, mon apprentissage de chef; du sous-verge très galonné et très décoré que j'étais il y a un an, n'ayant à faire preuve que de tact, de tenue et trop rarement l'occasion de montrer ma pensée pour en inspirer une autre, me voici devenu, et pour jusqu'à la fin de ma carrière, je l'espère bien, un chef ayant à montrer de l'initiative, de la prévoyance, de la décision et le sentiment de la responsabilité. Il me semble que je n'y ai pas manqué jusqu'à présent, du moins pas trop sensiblement et dans les limites admises; mais de là à être un chef militaire, un chef complet, il y a encore une marge que cette guerre ne m'aura pas donné l'occasion de franchir. Toutes ces qualités que j'ai pu montrer plus ou moins, du fond du Cabinet, c'est sur le champ de bataille, sous la menace du feu et avec la mort autour de soi qu'il faut en témoigner pour se dire à soi-même, en toute conscience, qu'on est digne d'arriver au rang supérieur. Les destins ou la volonté divine en auront décidé autrement; il n'y a qu'à s'incliner et à accepter le sort qui vous est fait, mais se rappeler que si grands que puissent être la fortune, la chance ou le succès, tant qu'ils n'ont pas passé par la sainte étamine du feu, il leur manque toujours la suprême consécration et la justification devant laquelle tous doivent s'incliner.

3 JANVIER. — L'année s'est terminée d'une manière fort bruyante et désagréable, grâce à quelques ivrognes russes, allemands ou autres qui ont jugé bon de tirer des coups de feu. Ce fut le signal d'une fusillade nourrie qui, commencée vers 10 heures, ne prit fin qu'à une heure du matin. Par instants, on croyait entendre des feux de salve, puis, au milieu de tout sonnait une cloche ou un gong qu'on prenait pour le gong de guerre chinois, si bien que beaucoup d'entre nous ont cru à une attaque au

milieu de la nuit. J'ai fait lever tout mon monde et nous avons attendu, l'arme au pied, les événements. Chose qui paraîtra incroyable, au milieu de cette alerte, pas un ordre n'est venu du commandement et pas une disposition n'était prise à Tien-Tsin pour le cas d'une alerte. J'ai cru devoir appeler l'attention du colonel Souhard, commandant d'armes, sur les inconvénients de ce manque de précautions et je me figurais que, le lendemain même, on aurait paré au danger possible; à l'heure actuelle, rien n'est encore venu. Nous avons vraiment une chance exceptionnelle que les Chinois n'aient pas envie de bouger; il pourrait nous en coûter cher.

Dans toute cette histoire, où les balles pleuvaient, il n'y eut personne d'atteint et ce fut miracle.

Les Allemands à Peïtang ont été moins heureux; ils se sont avisés d'ailleurs de tirer le canon; ils se sont servis de pièces chinoises qu'ils ont mal manœuvrées, ont eu deux servants blessés et les projectiles sont allés faire sauter un magasin à munitions dont l'explosion a tué ou blessé quinze hommes. Hier soir, j'ai croisé sur le quai le lugubre convoi des cadavres; il y en avait six, si ma mémoire ne me trompe pas. L'officier qui commandait à Péïtang doit, paraît-il, être réformé; ce sera justice.

Sauf cette alerte manquée, sur laquelle on ne saura jamais le fin mot, l'année s'est ouverte gaiement; mon personnel m'a montré des attentions qui m'ont vivement touché et l'excellent Descourtis, le chef du génie des étapes, m'a adressé des éloges qui m'ont rendu confus. Au déjeuner, je les ai tous réunis et le repas fut gai; on avait brillamment décoré la salle du banquet; j'avais même, pour la première fois, l'honneur de voir mes initiales figurer dans le décor. J'avais fait venir un jongleur chinois pour couronner la fête; il nous a tous émerveillés par ses tours; ces gens-là sont des escamoteurs d'une force extraordinaire; ils laissent loin derrière eux ce qu'on peut voir chez nous.

Le soir, dîner chez le Consul avec les officiers chefs de service; dîner très soigné, mais de gaieté modérée. Régis, le commandant de l'artillerie, est un brave garçon, mais d'une éducation imparfaite et, je le crains, imperfectible.

Les négociations vont commencer, paraît-il. Les Chinois acceptent les demandes des puissances comme base des négociations; ils s'efforceront de les réduire; ils y réussiront certainement et trouveront moyen de diviser leurs adversaires. On câble déjà de New-York aujourd'hui qu'ils demandent de remplacer la destruction des ouvrages par leur désarmement, ce qui n'est pas du tout la même chose, et comme les Américains ont autrefois opéré dans ce sens, la nouvelle me fait l'effet d'avoir des allures tendancieuses.

5 JANVIER. — Assisté à un dîner chinois offert par le négociant qui sert d'intermédiaire pour la vente des tas de sel. Ses

confrères lui font des misères et cherchent à empêcher la transaction; ils répandent le bruit que Li-Hung-Chang a promis de faire restituer les tas de sel à la Chine. On a donc voulu ouvrir en grand apparat la première boutique de sel et un grand dîner a suivi cette inauguration. Invités: le consul de France, qui a fait inscrire un certain nombre d'officiers de la garnison, le consul de Russie, deux officiers russes, Volkonsky et Grossmann avec leurs femmes, les filles du général Liniewitch, et quelques chinois, en tout une trentaine. Musique militaire à la clé, ce qui a rehaussé la face du marchand; musique, chanteuses et comiques chinois agrémentant le tout.

Menu exclusivement chinois, service idem, mais chaque convive recevant sa part de chaque mets dans un bol spécial au lieu de puiser à même le plat. Pour les Européens, pain, fourchettes et couteaux, le tout généreusement arrosé de bourgogne, champagne, vin du Rhin.

Impressions sur le menu :

Œufs conservés, exquis; vague ressemblance avec l'aspic de foie gras. Nids d'hirondelles et ailerons de requins, fadasse et gélatineux. Poisson d'argent, délicieux. Canard idem. Graines de nénuphar, fadasse.

Musique chinoise, assez mélodieuse mais bizarre pour nos oreilles; je regrette de ne pas savoir noter un air; il aurait eu matière à noter. Orchestre chinois, assourdissant et sans intérêt. Comiques chinois désopilants, l'un faisant les gestes, l'autre parlant derrière lui; l'accord était si complet entre les deux acolytes et la mimique du premier si expressive, que tout le monde se tordait.

Ce qui est à noter surtout, c'est la parfaite courtoisie du gentleman qui nous recevait; elle laisse loin derrière elle celle de bien des Européens; attentions, prévenances, excuses sur l'infériorité du dîner et du service pour l'importance de ses hôtes, tout y a passé et dit comme il convient. On lui a demandé ce qu'il pensait de notre musique, il l'a déclarée *very nice*, et comme on le pressait de dire tout son sentiment, il a ajouté qu'elle était telle pour lui qui la comprend, mais que pour les gens du commun qui ne l'entendent guère, ils admireraient surtout l'habileté de nos musiciens à exécuter des choses si difficiles. On ne saurait se tirer plus galamment d'affaire.

Comme il voudrait vendre aussi les tas de sel russes, il a prodigué ses amabilités aux hôtes russes, lançant avec habileté sa pointe et ses offes.

Au moment de se quitter après force toasts congratulatoires, il a exprimé l'espoir que bientôt les Européens sauraient mieux connaître les Chinois commerçants qui aspirent aux réformes européennes et ont, comme nous, pour ennemis les boxers. Il a tout naturellement bu à la paix prochaine, mais il a ajouté

que si les missionnaires continuent, avant six mois tout serait à recommencer. Cette opinion n'a rien qui m'étonne; elle concorde parfaitement avec mes propres sentiments, et je déplore de voir le général Bailloud faire des colonnes avec un missionnaire en tête. Nous ne sommes pas soldats du pape, on l'oublie trop ici. Je suis revenu de Madagascar rempli d'admiration pour les Jésuites là-bas; je quitterai la Chine très convaincu que, eux et surtout les lazaristes y font souvent de mauvaise besogne, au point de vue français.

Pour terminer, l'amphitryon se nomme Soun et son dîner lui coûte 1.500 francs. Il les aura vite regagnés sur son sel. Il est d'ailleurs parfaitement honnête, dit le Consul, et roué comme potence; le gouvernement provisoire ayant fait des réserves sur la légitimité de la vente, on a conseillé à l'acheteur de ne pas payer les droits qu'on lui réclame. Mais il avait commencé déjà à les verser. Il s'est tiré d'affaire en disant que les reçus qu'il possède portant en blanc le nom du vendeur, seraient appliqués à d'autres transactions.

Le Consul est enchanté. Il voit l'argent affluer dans ses coffres, espère indemniser les habitants de la concession des pertes qu'ils ont subies et quitter son poste sur un triomphe. Ce petit bonhomme, parfois un peu rageur, a de la poigne et de l'allure; nous sommes de plus en plus de bons amis.

7 JANVIER. — Mon interprète m'amène ce matin un marchand de bibelots qui avait dans son sac un album d'aquarelles plus que graveleuses; pour m'encourager à l'acheter, il me dit que tout Chinois à son aise en possède au moins un et, comme je lui en demande l'usage, il me répond qu'il s'en sert pour « éteindre le feu »??

Enterrement, ou plutôt cérémonie funèbre d'un officier supérieur japonais. Le service religieux ressemble fort à une cérémonie catholique; les vêtements du prêtre ne diffèrent pas énormément de ceux des nôtres. Un autel tout blanc reçoit, avec des vases de fleurs, des fruits, des gâteaux, un vase où brûle l'encens; derrière un grand rideau tout blanc, un chœur qui psalmodie des versets que, de loin, on pourrait prendre pour un « Dies irae » quelconque. Un discours en japonais, une longue homélie d'un officier, qui fait l'effet d'une pièce de vers chantée en l'honneur du défunt, un discours en français du colonel japonais, puis chacun défile devant l'autel et dépose un peu d'encens sur un brûle-parfum, s'incline et se retire après avoir salué l'assistance. Dans un salon d'attente, des cigarettes et du feu. Que devient le corps?

L'histoire de Peïtang des Allemands s'est passée au Peïtang du Peïtang-Ho, près de Tong-Kou... On en donne diverses versions : les uns prétendent que ce sont deux patrouilles qui ont

fait feu l'une sur l'autre; les autres assurent que c'est bien dans un tir au canon qu'une gargousse s'est échappée par la culasse (peut-être après un long feu) et a mis le feu à un tas de munitions. Ce qui est sûr, c'est que les victimes étaient fort abîmées et que parmi elles il se trouvait quatre artilleurs et deux sapeurs. Mais on les a enterrées à Tong-kou, et les civières que j'ai vues passer ne portaient que des blessés (il y en eu 15 ou 18). Il paraît d'ailleurs qu'à ce même Peïtang, point de passage de la route d'étapes de Shan-hai-Kouan, les Russes nous créent des ennuis de toute sorte. Ils prétendent être chez eux et faire la police jusque dans le quartier que nous occupons; de là des histoires sans fin, car ils veulent maintenant protéger les Chinois contre nous. Ils ont mis la main sur toutes les embarcations et ne nous en laissent prendre aucune. Sans doute, ils se considèrent comme les maîtres du pays, veulent se concilier les Chinois et n'entendent laisser personne, pas même leurs amis, faire acte d'autorité. Bons amis, chers alliés !

11 JANVIER. — Parti de Tien-Tsin pour Pékin le 9 en chemin de fer. Le train a 1 h. 30 de retard déjà au départ; nous arrivons à 9 heures du soir au lieu de 6 h. 30. Guillot vient à ma rencontre.

Incident à la gare. L'officier anglais commissaire de gare frappe mon... (1); mon ordonnance vient à la rescousse et on le fait arrêter par les sikhs; il me faut parlementer pour le faire relâcher. Nous ne sommes à la chefferie qu'à 11 heures. Je trouve là des gens qui ont eu la bonne pensée de m'attendre, mais dont je ne suis qu'à moitié satisfait à cause de leur mollesse. Ce ne sont pas mes bons sapeurs de Tien-Tsin.

Le lendemain matin, incendie du poste télégraphique dû à la négligence du personnel. Je fais des observations plutôt vives au lieutenant Froustey.

Visite au général; lui et son officier d'ordonnance, Auzeau, semblent un peu déprimés; la vie claustrée qu'ils ont l'air de mener ne leur vaut rien. Il me semble qu'il y a un peu de babillo entre le général et le ministre de France; il est question d'étudier la mise en état de défense des légations, et le ministre a chargé de ce soin l'attaché militaire Vidal, sans consulter le général. On voudrait bien que le génie donne son avis et au fond, fasse le travail de Vidal. Cette perspective ne me sourit nullement et je suis fort heureux de l'ordre qui m'est donné de ne pas m'en occuper officiellement.

Ce matin, avec Bouillard, le directeur de la Compagnie Pékin-Hankow, nous allons voir le train de la ligne de pénétration dans Pékin que nous exécutons pour lui; nous allons, comme les Anglais, ouvrir une brèche dans la muraille de la ville chinoise. On

(1) Mot illisible sur le manuscrit.



paraît tenir, d'un certain côté, à ce que cette brèche soit ouverte à la mine; nous avons d'abord écarté ce moyen comme devant être moins rapide que la main-d'œuvre indigène, mais sur place, je reconnais qu'il y a intérêt à l'employer. Le Général, à qui j'ai soumis la question d'opportunité du procédé à suivre, m'a déclaré qu'il s'en désintéresse complètement.

Il m'est impossible de ne pas noter, à la suite de cette promenade de plusieurs heures par un froid très vif et le sol couvert de neige, l'impression de bien-être qu'on éprouve à chevaucher ici et quel coup de fouet salutaire pour la santé donne cet air vif et sec.

De mes conversations avec Bouillard, je retiens cet avis que des difficultés énormes attendent les Européens après le départ des troupes. Nous n'avons pas frappé l'imagination des Chinois; ils ont cédé, mais se rendent compte que nous ne pouvons plus avancer et qu'une longue campagne chez eux est impossible aux nations européennes.

Il faut s'attendre à ce que de nouveaux troubles éclatent après notre départ qui rendront intenable la situation des Européens aventurés en Chine. Les missionnaires seront les premiers frappés et ce sera justice car ils ont méconnu leur rôle, surtout les lazaristes, en se mêlant aux mesures de répression. En outre, certains d'entre eux se livrent à de véritables exactions contre les populations et nous rendent leurs complices, souvent à notre insu. Bouillard me cite le cas suivant : un missionnaire réclame une forte somme d'un mandarin et le menace de faire venir nos troupes pour brûler son village s'il refuse. Le lendemain, il amène avec lui un jeune sous-lieutenant qu'il a alléché par la promesse de recevoir une belle fourrure du mandarin. Le mandarin donne la fourrure à l'officier et, convaincu de la réalité de la menace du missionnaire, lui paie aussi ce qu'il réclame. Cela est tout à fait abusif.

Certains de nos chefs, animés d'un esprit religieux très sincère mais peu éclairé, prennent pour parole d'évangile tout ce qui sort de la bouche des missionnaires et se laissent compromettre. On m'a dit déjà que le Général Bailloud s'était aperçu du jeu qu'on lui faisait jouer et s'en défie. Il paraît que le colonel Comte, du 18<sup>e</sup> de marine, homme d'une piété plutôt exaltée, continue à se laisser mener par les missionnaires. C'est la fameuse alliance du sabre et du goupillon; j'avoue que sous cette forme, elle m'est tout à fait déplaisante. Revenu de Madagascar plein d'enthousiasme pour les missions, je quitterai la Chine avec de tout autres sentiments.

12 JANVIER. — Journée d'incidents. Bouillard, avec qui je devais aller à Lou-kou-Kiao aujourd'hui, m'informe qu'il ne peut s'y rendre, étant obligé de voir le colonel anglais Mac-

Donald qui, servant de plastron à la Compagnie anglaise, met des bâtons dans les roues à la marche des travaux de la ligne Pékin-Lou-kou-Kiao. Je lui propose alors, et il accepte ma proposition, de servir à mon tour de plastron à la ligne française qui, devenant ainsi ligne militaire, n'a plus rien à faire avec Messieurs les Anglais.

Sur ce, je vais voir le Général en Chef et lui expose l'affaire; il la comprend péniblement, selon l'habitude, et paraît cependant abonder dans mon sens. Il finit par me donner carte blanche après une discussion mouvementée où son officier d'ordonnance intervient d'une manière fâcheuse.

Rencontré aujourd'hui Marchand, remis de ses indispositions, qui me fait voir ses acquisitions, vraiment splendides et faites à bon compte. Nous allons ensemble en tournée de brocantage. Il me raconte que Waldersee lui a fait des mamours extraordinaires et l'a prévenu que son couvert était mis en permanence à sa table, en le priant de venir s'y asseoir. Il est, comme moi, frappé de l'attitude des Allemands envers nous et partage mon sentiment sur les conséquences de la campagne actuelle au point de vue des relations extérieures de l'avenir.

En somme, Marchand s'est montré, durant toute cette promenade d'après-midi, un très charmant camarade. Toutefois, il est peut-être un peu enclin au snobisme dans son goût des bibelots, que cependant il choisit bien. Il affecte en parlant, l'intonation chantante, d'importation russe, qui semble prévaloir maintenant dans le monde et en particulier dans la diplomatie. Le plus amusant de la chose, c'est que de temps à autre il s'oublie et reprend tout uniment son accent de la Bresse qui, à mon avis, lui va beaucoup mieux et possède sur l'autre l'avantage d'être bien français.

13 JANVIER. — Déjeuner à l'Etat-major de la 1<sup>re</sup> brigade, commandant Raymond, avec Marchand, Harada, Fancin, Guillot, etc. Harada, mon ancien élève de Saint-Cyr, est très gentil mais ne se déboutonne pas volontiers. A retenir de sa conversation cet aveu que la langue française lui paraît si supérieure à la sienne par la clarté que lorsqu'il a un travail important, il le rédige tout d'abord en français et le traduit ensuite en japonais.

Marchand aborde avec une certaine ampleur les questions les plus variées et semble se complaire à les traiter. Il y apporte, à mon avis, un esprit synthétique un peu exagéré que l'analyse n'a pas rendu assez sûr et je ne partage pas toujours son avis. Très courtois d'ailleurs dans la discussion. Nous refaisons encore ensemble une tournée chez les bibelotiers où je me laisse entraîner plus que je ne le devrais. Au cours de cette promenade, nous avons occasion d'échanger quelques idées générales sur lesquelles nous sympathisons tout à fait. C'est en somme un très char-

mant camarade, très charmeur aussi, un esprit pas ordinaire chez lequel on trouve des idées qui ne courent pas les rues. Il paraît avoir un sentiment du devoir très élevé, et si la fortune continue à lui sourire, ce que je souhaite, elle placera bien ses dons. Il aurait assez la tendance à fraterniser avec les officiers étrangers, même avec les Allemands; je crois qu'il risque de s'y compromettre et je ne lui ai pas caché mon sentiment.

14 JANVIER. — Vu aujourd'hui Clément de Grandprey, qui utilise ses nombreux loisirs à rechercher des bibelots; il en a beaucoup et de fort jolis. Menier de Saint James très malade à l'hôpital suite d'un refroidissement. Général en chef, qui confirme sa décision pour la ligne de Paoting et me conseille d'être très prudent.

Nous faisons brèche à la mine dans la muraille de Pékin pour donner passage à la ligne de chemin de fer; l'heure fixée était 2 h. 30 mais le Ministre de France et Mme Pichon ayant annoncé leur arrivée, on a dû attendre trois quarts d'heure en plus. L'opération réussit à souhait, ce qui est surprenant car, en pareille occurrence, on a le plus souvent un raté.

Bouillard et son personnel étaient là. Je commence à craindre que la Compagnie Franco-Belge ne soit un peu de la fumisterie; elle fait feu des quatre pieds en apparence et, dans la réalité, ne nous fournit aucun moyen d'action. En outre, son directeur, Bouillard, homme fort gentil assurément, est constamment à intriguer auprès des généraux et leur arrache des décisions dont l'exécution m'incombe ensuite, et sans que j'aie été consulté.

## CARNET VI

15 janvier 1901 - 11 avril 1901

Départ de Pékin pour Chan-Sin-Tien. - Contacts avec la Compagnie de chemin de fer de Pékin. - Hankow - Paoting-Fou. - Recherche d'une installation à Pékin. - Service funèbre à la mémoire de la Reine Victoria d'Angleterre. - Séjour à Pékin. - Jour de l'an chinois. - Inauguration de la ligne Chan-Sin-Tien. - A Pékin. - Retour à Tien-Tsin. - Départ pour Chefoo. - Shanghai. - Nankin. - Ningpo. - Ching-Hai. - Ning-Po.

15 JANVIER. — Départ de Pékin ce matin vers huit heures par un beau froid sec et ensoleillé pour Chan-Sin-Tien où la Compagnie Pékin-Hankow a son installation et où je trouve un excellent accueil et un non moins bon gîte.

Bouillard, le directeur de la Compagnie, est venu avec moi. Il me demande de ne pas brusquer les choses avec les Anglais pour son raccordement. Calmel et Guyot, que je trouve sur la route, m'entretiennent de leurs craintes de voir l'œuvre entreprise entre Lou-kou-Kiao et Pékin arrêtée faute de moyens d'action suffisants. Il est incontestable que la Compagnie exagère ceux dont elle dispose et, de ce chef, elle a leurré le Général. Je me propose, après mûr examen, de renseigner ce dernier sur la situation vraie. Il me paraît d'ailleurs que l'accord parfait ne règne pas entre les divers représentants de la Compagnie; Bouillard n'est pas le grand chef, mais simplement le directeur de l'exploitation et il se pourrait qu'il soit allé trop loin dans ses projets. Tout cela mérite sérieuses réflexions.

A table, je trouve la plupart des agents de la Compagnie qui ont assisté aux sièges de Tien-Tsin ou de Pékin. Il paraît qu'à Tien-Tsin, le pillage n'a pas été commencé par nos troupes, mais bien par les Russes et que MM. les volontaires anglais s'y sont aussi mêlés. En revanche, les nôtres, une fois déchaînés, n'y sont pas allés de main morte. On vante beaucoup la bravoure des Japonais qui, de leur propre aveu, ont voulu se surpasser devant les armées européennes.

Souvenirs de la marche sur Paoting-fou en partant de Pékin. La colonne était commandée par le général Gaseler, qui aurait

bien voulu avoir une bataille, mais nous avons fait partir en avant et sans rien en dire à personne, une compagnie qui successivement avait enlevé tous les villages, de sorte qu'en arrivant devant chacun d'eux, on y trouvait des drapeaux français et, parfois même, un poste français rendant les honneurs. Gasseler fut de très méchante humeur et déclara que c'était une plaisanterie ridicule.

17 JANVIER. — Parti de Chan-sin-Tien hier, à 10 heures, station au poste où le lieutenant de Jonquières nous offre un déjeuner cordial et excellent; j'arrive en compagnie d'un médecin de marine et de Guyot près de Liang-sang-Hien, où s'arrête actuellement le chemin de fer. Mon convoi, parti deux heures d'avance, trouve moyen de me manquer et j'arrive le soir à 8 h. 30 à Paoting-Fou sans bagage. Excellent accueil de Noguette et de ses officiers, qui sont de charmants compagnons; lui, s'est distingué dans les affaires récentes et a obtenu des éloges mérités du général Bailloud. Ce dernier m'a reçu aujourd'hui avec son amabilité coutumière; il persiste à ne rêver que plaies et bosses, malgré l'annonce de la signature des préliminaires de paix par le gouvernement chinois. Il me raconte les affaires au sujet desquelles on l'a un peu plaisanté et qui cependant ont été très sérieuses; si personne n'a été tué ni blessé, ce fut vraiment miracle. Son entourage a souffert: Espinasse ne dort plus et a besoin sérieusement de repos, Verchère est atteint d'hémiplégie, suite de syphilis. Degoutte est malade. Le Général me fait part de son désir de me prendre comme chef d'Etat-major à la prochaine occasion. Cela m'irait parfaitement. Les combats qu'ils ont livrés aux Chinois ont été sérieux; ils ont rencontré non seulement de la résistance, mais se sont même heurtés à l'offensive ennemie. Qu'il n'y ait pas eu de pertes, cela dépasse toutes les prévisions humaines.

Vu aussi Hazelaire, chef de la voie de la Compagnie Pékin-Hankow, qui est absolument brouillé avec Bouillard dont il dit pis que pendre et, sans entrer dans leur querelle, il me semble que ce n'est pas lui qui a tort. Il me donne des renseignements précis et mets sur les ressources en matériel de la Compagnie; sont suffisantes pour l'œuvre que nous avons entreprise, mais je crains qu'il ne faille se méfier sérieusement des renseignements de Bouillard.

20 JANVIER. — Le 18, j'ai revu le général Bailloud, qui me parle de nouveau de ses projets sur ma personne; il voudrait bien m'avoir et tout n'est pas dit encore à ce propos. Mon retour a été assez mouvementé, grâce au désordre qui règne dans la Compagnie P.H. Je suis resté 24 heures en chemin de fer, en compagnie d'ailleurs de quelques bons camarades. Le personnel de la Compagnie ne brille pas par le dévouement. Les agents

européens qui se trouvaient dans le train nous ont tous lâchés lorsqu'ils ont vu que le retard se prolongeait et ont filé sur une machine pour rentrer à Paoting. Heureusement que les agents chinois ont été parfaits de zèle et d'adresse, mais nous l'avons tout de même échappé belle et, dans les conditions où nous marchions, un accident était à prévoir. Pour se venger, le docteur Servel, médecin de la Compagnie, laissé en panne avec nous, s'est amusé à apprendre au boy chinois d'un de ceux qui nous avaient lâchés, à dire : « Qu'est-ce que c'est, pour une fois, sais-tu, Léopold ». Rien n'était amusant comme de voir ce gamin répéter sa phrase à qui voulait l'entendre. Pendant les cinq à six heures de station forcée à Kao-po-Tien, nous avions pour toute distraction de nous promener dans la campagne couverte de neige, et cette promenade au milieu des ruines-était délicieuse. On rencontre dans cette région de très anciens ouvrages d'art qui furent superbes; des ponts de marbre, qui tiennent encore, tout disloqués et disjoints, avec des lions ou des éléphants s'appuyant sur les culées; des monuments funéraires admirablement conservés et cependant très vieux. Le pont de Lou-kou-Kiao est magnifique; chacun de ses nombreux balustres est surmonté de tigres grimaçants dont aucun d'entre eux ne ressemble aux autres. C'est le fameux pont de Marco Polo. La ligne du Hun-ho a dû être jadis une voie superbe mais que les Chinois ont laissé tomber en ruines comme tout le reste.

Vu la section Génin, celle de Guyot, qui sont en parfait état, et que la venue des dons de la Croix-Rouge a mises en joie. M. de Valencé, le délégué de la Société, a fait une bonne action et son nom ne doit pas être oublié.

Rentré à Pékin, j'y retrouve l'accueil correct, mais peu chaleureux, de Guillot et de son entourage.

A signaler, comme incident de voyage, les têtes coupées de la porte Lang-Siang-Hien, encore toutes roses et fraîches malgré leurs huit jours d'exposition.

21 JANVIER. — Vu le Général en Chef, à qui je fais part de mes impressions sur la Compagnie Pékin-Hankow et de mes projets. Il les approuve, mais ce diable d'homme paraît si peu comprendre ce qu'on lui dit qu'on n'est jamais sûr d'être arrivé à ses fins. En tout cas, il ne veut plus me voir loin de Pékin; il trouve que le génie fait trop de plans et ne sait pas bâcler les choses; il voudrait nous voir faire un chemin de fer de carton. A quoi je lui réponds qu'il serait fait pour des locomotives de même substance qui n'existent pas encore. Nous allons décidément faire la ligne avec nos seules et uniques ressources. Réussirons-nous? Je l'espère, mais je n'en suis pas absolument certain.

Été à la recherche d'une installation pour moi : le Palais Ting est un foyer d'infection qui ne me dit rien; déjà je l'avais trouvé tel au moment où l'hôpital s'y est installé; que doit-il être aujourd'hui, avec ses tas énormes de détritux infects. Vu le Palais de l'Île des Jades où les aérostiers se sont installés autrefois; confié à la garde de l'infanterie de Marine, il a été ravagé de fond en comble. On en a extrait jusqu'aux planches que nous y avons laissées et défoncé les fourneaux de cuisine. Peut-être pour y chercher des trésors comme sous les cans chinois.

22 JANVIER. — Vu aujourd'hui Bouillard et réglé avec lui les questions relatives au chemin de fer; tout paraît bien marcher. Il nous conte, à déjeuner, que les Chinois ont accepté les propositions des puissances et demandent que l'on fixe le plus tôt possible l'effectif des troupes à maintenir en Chine, ainsi que les points à occuper. Cela fait, qu'on évacue Paoting-Fou et Pékin sans retard. Comme on leur objectait qu'il était difficile de faire déménager aussi rapidement le Maréchal Waldersee, ils ont répondu que celui-ci étant leur hôte, il pourrait rester le temps qu'il lui plairait. Ils ont retrouvé la face.

Été à la Kommandantur allemande pour obtenir l'autorisation d'occuper un poste dans leur quartier. Accueil très courtois; question vite réglée avec un ingénieur de l'Etat-Major qui, voulant être aimable, me dit qu'il fait partie du bataillon de Strasbourg. Ces gens sont nés gaffeurs.

23 JANVIER. — Recherche d'une installation à Pékin; trouvé une belle maison en fort mauvais état par suite des pillages, mais qu'on peut rabibocher. Obtenu l'autorisation de m'y mettre, enchanté de quitter cette chefferie morose, confite dans le vinaigre, où la bise souffle au travers des cloisons de papier de manière à nous donner le rhume de cerveau sous des couvertures. J'étais bien tenté par le Palais de l'Île des Jades mais, tout compte fait, j'y ai renoncé; ce serait une seconde édition de la chefferie (avec le vinaigre en moins) et, si la paix se conclut, j'aurais dû déguerpir.

24 JANVIER. — Visites aux pagodes voisines de la chefferie; elles sont actuellement vides de tout ce qui peut s'emporter. On a fait du feu avec les bois sculptés qui servaient de planches d'imprimerie et qui remplissent l'une d'elles. Quelle histoire est écrite sur ces planches? Annales ou recueils de lois? Pensées de philosophes? Tout cela a servi à chauffer le troupier ou à faire bouillir sa soupe. Nous n'avons plus grand chose à dire à ceux qui ont brûlé la bibliothèque de Strasbourg ou celle d'Alexandrie. Un interprète qui m'accompagnait me disait que les livres imprimés avec ces planches étaient donnés en récom-

pense à certaines personnes. Aurions-nous détruit la planche aux volumes de distribution de prix ? Ce serait peut-être une bonne affaire pour la Chine.

Déjeuner chez le Général Voyron avec Espinasse qui va bien mieux et le commandant Hubert qui me fait l'effet d'un écrivain, très personnel, très bluffeur, peu sympathique au total. L'extérieur plaide pourtant en sa faveur, mais chez lui il ne faut pas gratter la surface.

Le Général est très aimable pour le Génie; il l'est un peu moins pour les opérations de la colonne Bailloud. Au fond, ce qui l'ennuie, c'est qu'on lui reproche en France d'avoir fait des opérations sans importance. Et comme il est très mobile dans ses sentiments, comme tous les gens indécis, il en vient à défendre les opérations Bailloud et à fulminer d'avance contre les appréciations dont elles seront l'objet en France.

Sur les affaires de Chine, pas moyen de tirer de sa conversation une conclusion bien nette; tout en se disant en parfaite communion d'idées avec M. Pichon, il fulmine contre les diplomates en général et prétend qu'en laissant agir les militaires on en finirait beaucoup plus tôt. Malgré son désir de voir les affaires se terminer promptement, il n'exclut pas l'idée d'opérations possibles au printemps ou, plus exactement, à la fin de février. Il est furieux aussi de ce que les marins persistent à lui transmettre les ordres du Ministre; il est certain que le trop fameux Bienaimé joue des tours de sa façon et cherche à annihiler la commission de commandant en chef donnée au Général.

Au déjeuner, le Général paraît très disposé à signer l'ordre relatif à la constitution d'une commission de réseau pour la ligne Pékin-Hankow; il me fait revenir à 5 heures afin de me donner une lettre à ce sujet, destinée au colonel Sucillon puis, au dernier moment, il me déclare qu'il a peur de s'engager ou plutôt d'engager l'Etat français dans une affaire franco-belge ???

25 JANVIER. — Au dîner hier soir, se trouvait d'Esperrey, major de la garnison de Pékin; il est au courant de tous les potins; entre autres choses, il annonce que l'Empereur a donné ordre d'arrêter les travaux de Sin-nan-Fou, ce qui implique l'idée de son retour prochain à Pékin.

Le Docteur Morrisson, correspondant du *Times*, aurait réussi à dérober le traité particulier sino-russe qui donnerait à la Russie le protectorat sur la province de Moukden. La chose est parfaitement possible. Il est d'ailleurs certain maintenant que les Russes ont abandonné toute la ligne de chemin de fer jusqu'à Shan-hai-Kouan aux Allemands. Le service des trains y gagne d'une manière sensible. J'ai pu aujourd'hui revenir de Pékin à



Tien-Tsin en sept heures et demie, avec deux heures d'arrêt à Yantsoun. C'est déjà un progrès. Voyage avec des officiers anglais et sikhs. Curieux de remarquer l'attitude à la fois protectrice, affectueuse et un peu railleuse des Anglais à l'égard de leurs camarades « natives ». Ceux-ci l'acceptent de bonne grâce.

Au retour, dans le monceau de papiers qui m'attend, je trouve une lettre du Ministre de la Guerre répondant à ma demande de personnel par un refus tout net et déclarant que nous sommes trop nombreux.

Les marins, marsouins et (1) de Shanghai, ont mené d'une manière piteuse la question d'installation des troupes là-bas. Ils se sont laissé bernier à fond par la municipalité qui, après avoir promis monts et merveilles, réclame aujourd'hui des sommes énormes. On ne nous a même pas consultés en temps utile et encore moins appelés à donner notre avis. On est maintenant en présence d'une affaire embrouillée et délicate, qu'on cherche à nous passer subrepticement. Il faudrait envoyer là-bas quelqu'un et, pour bien faire, ce devrait être un officier supérieur. Je suis seul remplissant les conditions voulues, et ma présence ici est beaucoup plus nécessaire que là-bas. Je vais les laisser barboter dans la nasse.

26 JANVIER. — Visite à Sucillon. L'éventualité du départ au printemps, d'une forte partie du corps expéditionnaire, est sérieusement envisagée; on va en étudier bientôt l'exécution.

Visite au Consul. Bouillard est présent. Histoires rétrospectives sur le siège de Pékin; les pillages de Mgr Favier; les manœuvres financières du Général Frey qui, de sa propre autorité, a supprimé les volontaires du nombre de ceux qui devaient toucher la fameuse part de prise. On suppose que Frey « mangera le morceau » et dénoncera quelques-uns des personnages qui ont partagé avec lui les distributions.

Mgr Favier rentre de Rome où son séjour n'aura pas été long; il a, paraît-il, au lendemain des événements, lancé un mandement autorisant chaque chrétien chinois à piller jusqu'à concurrence de 200 taels, à condition d'apporter le surplus à l'évêché. Il avoue avoir reçu 475.000 francs par ce moyen, mais on suppose que sa part réelle est beaucoup plus forte.

Les Anglais témoignent peu d'empressement à faire part de la mort de la Reine; l'agent consulaire n'a rien dit encore à ce sujet. L'autorité militaire a été plus correcte et nous avons supprimé ma musique et mis le pavillon en berne. Les Allemands, eux, n'ont pas décommandé la revue qu'ils doivent passer demain.

(1) Mot illisible sur le manuscrit.

Au Conseil du Gouvernement provisoire de la cité chinoise de Tien-Tsin, il y a trois Américains qui pratiquent le *squeeze* de manière à faire regretter les mandarins.

28 JANVIER. — Vu colonel Souhart et capitaine Giraud qui me content des histoires édifiantes sur un officier franc-maçon et gros bonnet de l'ordre paraît-il, le commandant Pasquier, du 58<sup>e</sup>, celui-là même grâce à qui ce régiment a dû de ne point partir pour la Corse, il y un an. Il est d'une nullité remarquable et s'est fait berner par les Chinois au point d'avoir rendu compte un jour d'une attaque par les Sikhs et les Allemands d'un certain village boxer qu'il protégeait. Or, ladite attaque était faite par nous; c'est celle où fut tué le lieutenant Ponital. Edifié sur sa valeur comme chef de gîte d'étapes, on l'a remercié et on profite de sa nomination de chef de bataillon pour le renvoyer en France. Ses frères en trois points, Ducassé et consorts, le défendent; il est monté à Pékin et a annoncé qu'il ne partirait pas de Chine. Il va chercher appui auprès de Pichon et il y a gros à parier qu'il le trouvera.

La franc-maçonnerie me paraissait jadis une blague, bonne pour les mastroquets; il paraît qu'elle devient sérieuse et que, pour réussir, il faut en faire partie. Je ne mangerai jamais de ce pain-là.

A noter qu'en Chine, la régularité des saisons est parfaite et que l'hiver est une série ininterrompue de jours froids sans les à-coups que nous connaissons dans les climats tempérés. La sécheresse aussi est longue et vient à date fixe, la pluie de même. Quoi d'étonnant qu'un peuple habitué à voir les éléments obéir à une loi invariable, soit doux, résigné, facile à conduire et surtout respectueux de la tradition. Ce qu'il voit cette année, il l'a vu toutes les années précédentes et le reverra les années d'après. La routine de l'air ambiant doit influencer sur son esprit et le façonner de même. Il ne peut, comme nous autres, accepter les progrès, les révolutions, qui doivent lui paraître un sacrilège et une violation des lois qu'il subit depuis si longtemps. Les gens des pays dits tempérés comme nous, ou les Japonais chez qui le sol tremble sans cesse et qui sont perpétuellement sous la menace d'un volcan, doivent nécessairement se prêter d'une toute autre manière que les Chinois à l'évolution permanente, et parfois vertigineuse, qu'amènent les progrès de la science et de l'industrie.

30 JANVIER. — Sucillon me raconte qu'il a terminé son rapport sur les prises et pillages du mois d'août. L'affaire a commencé le lendemain de l'entrée des troupes à Pékin. Mgr Favier est parti avec des voitures chinoises et un bon nombre de ses catéchumènes ont pillé le palais Li où il a pris environ 450.000 francs. Pour garder la place, il a demandé des soldats qui ont

pillé un peu pour leur compte et auxquels il a remis des chèques représentant leur part. Lui et Charcot, l'hôtelier qu'on a décoré, achetaient d'autre part aux soldats, et à bon compte, les lingots que ceux-ci avaient pris. Le Général Frey apprenant la chose, a réclamé le versement des chèques entre ses mains; les naïfs les lui ont remis; il y en avait à peu près pour 150.000 francs; certains ont refusé, parmi lesquels les marins, et ont gardé à peu près autant, si toutefois il est possible d'évaluer ces sommes. Quant au général Frey, il était si pressé de réaliser ses lingots qu'il a vendus au-dessous du cours et a perdu de ce chef environ 50.000 francs.

L'authenticité du pillage par l'évêque est attestée par Bouillard qui, ayant couché au Peï-tang le soir de l'entrée des troupes, a été invité par Mgr Favier à l'accompagner le lendemain matin dans son entreprise sur le Palais Li.

3 FÉVRIER. — Hier service funèbre à la mémoire de la reine Victoria, au Recreation Ground.

Dans l'immense rectangle, les troupes anglaises sont venues, au pas d'enterrement, se placer sur trois côtés, tandis qu'une musique militaire indienne entonnait indéfiniment la marche funèbre de Chopin, baptisée pour la circonstance d'hymne à Saül. Il est vrai qu'elle l'écorchait tellement qu'il vaut mieux pour Chopin que son nom n'ait pas été prononcé.

Un pasteur, vêtu comme un prêtre catholique, a officié tandis qu'une autre musique appuyait les psaumes chantés par je ne sais qui. Il y en avait un dans le nombre dont la musique est du feu prince Consort qui n'a pas dû lui donner de méningite. Salut Royal, qui dure bien cinq minutes et chacun s'en fut chez soi. Il gelait ferme.

Le colonel Moucrieff, des Royal Engineers, avec qui je n'étais nullement en relation et dont j'ignorais totalement l'existence, me bombarde d'une invitation à déjeuner et à visiter ses baraquements. Je lui ai fait une visite et j'ai trouvé en lui un « confrère » charmant. Les Anglais ont ici un colonel et deux lieutenants-colonels du génie; nous sommes loin de compte avec eux. Il m'exprime sa satisfaction d'entrer en relation avec un sapeur français car, dit-il, « dans votre armée et dans la nôtre, les officiers du génie sont une élite, ce n'est pas comme chez les Allemands et les Russes ».

Les Anglais ont déjà étudié la question de la fortification de Yang-Tsoun; il est donc fort probable qu'ils ne nous laisseront pas y mettre le nez, d'autant mieux que l'ouvrage doit avoir pour but de protéger le pont du chemin de fer de Yang-Tsoun qui appartient à une compagnie anglaise.

Aucune nouvelle relative aux négociations; on a fait courir le bruit de la mort de Li-Hung-Chang, qui a été démenti.

Par les journaux français du mois de décembre qui nous arrivent à présent, j'apprends que notre enlèvement des appareils astronomiques de l'Observatoire a soulevé les protestations du ministre d'Amérique. C'est sans doute pour ce motif qu'il y eut un stop à un moment donné dans le travail et que, depuis lors, on ne parle plus de rien. Les nôtres sont pourtant démontés et emballés, déposés à la Légation de France. Ce serait drôle d'avoir à les remonter !

6 FÉVRIER. — Quitté Tien-Tsin hier soir pour venir m'installer à Pékin, dans la maison que j'ai découverte et qu'ont fort bien aménagée les officiers du commandement. Le milieu que je retrouve est aussi sympathique que celui de Tien-Tsin et tout différent de celui du Palais de la Belle Vue du Lac.

Voyagé avec le major allemand, von Bauer, des pionniers, avec lequel je n'échange pas un mot, et un général russe, Voguek qui doit appartenir ou tenir au monde de la Légation et que j'ai rencontré à Tien-Tsin, au service funèbre de la Reine Victoria.

Vu Bouillard aujourd'hui qui m'annonce que Pichon fait ses efforts pour retarder le départ du corps expéditionnaire et pour obtenir que son rapatriement soit très progressif. Selon lui, les premiers départs ne commenceraient pas avant la fin mars et s'échelonnent sur plusieurs mois. Au contraire, Chadourne, de l'Agence Havas, affirme que les premiers affrétés qui doivent nous ramener sont déjà en route.

7 FÉVRIER. — Bouillard, non moins habile qu'intrigant, joue avec un doigté remarquable du Général en Chef, de son entourage immédiat, du Ministre de France et des autres, pour obtenir ce qu'il veut pour sa compagnie et se créer une situation parfaitement indépendante. Il vient de faire signer par le Général en Chef un ordre relatif à la mise en service de sa ligne Pékin-Hankow, dans lequel le pauvre Général s'est laissé mettre dedans de la manière la plus complète. La Compagnie fait ce qu'elle veut, sans donner aucune garantie, et le Général la couvre vis-à-vis des corps étrangers.

J'ai été voir Sucillon pour lui faire part de mon sentiment et j'ai trouvé un homme non moins vexé que moi de se voir mis dedans. Il m'a invité à faire une note très sèche sur cette affaire et je l'ai écrite incontinent dans un ton plutôt acerbe. Je suis curieux de savoir l'effet qu'elle va produire et je me propose d'aller m'en rendre compte demain. La situation dans laquelle le Général s'est mis en s'isolant de son quartier général pour ne garder que l'entourage immédiat, est fâcheuse; il est mené par ses petits jeunes gens qui flattent ses manies et lui font commettre des fautes.

8 FÉVRIER. — Ma note était assez raide et Sucillon ne l'a lue au Général qu'en adoucissant certains passages, mais ce dernier a fini par la lire lui-même; il était vexé et m'a bien accusé de tirer la couverture à moi mais Sucillon m'a défendu et finalement le Général a dit : « Eh bien, quoi, vous prétendez que j'ai fait une bêtise; c'est vrai, je l'avoue. » Il était désarmé. Avec Sucillon, nous avons arrangé l'affaire et j'ai préparé une lettre à la Compagnie dans laquelle, tout en maintenant les termes de l'ordre, sur lequel il n'est plus possible de revenir, on rétablit telle qu'elle doit être la situation de l'autorité militaire à l'égard de la Compagnie.

On a désigné pour Commissaire Militaire Veraux, un brave garçon fortement grincheux à ses heures, et la Compagnie regrettera peut-être d'avoir mis obstacle à mes premières propositions.

Bouillard, ce matin, est venu me voir. Il sortait de chez le Général où Sucillon l'avait houspillé, aussi paraissait-il un peu penaud. En ce pays, où la perte de la face possède une aussi grande importance, je crois la lui avoir fait perdre.

Bibeloté deux jours de suite au marché anglais; c'est le coin à la ferraille. Il est plutôt fréquenté par de petites gens mais on y trouve, çà et là, quelques machines amusantes. On circule dans une foule grouillante et malpropre, mais c'est drôle.

11 FÉVRIER. — Rentré aujourd'hui de Paoting-fou, où je suis allé accompagner le Général en chef, allant inaugurer la ligne du chemin de fer. Cette fois, un train spécial nous a menés et bien menés. Il est vrai que nous avons avec nous les ministres de France et de Belgique, Chadourne, représentant l'Agence Havas, et même quelques personnes du sexe, Mmes Pichon et Vidal.

Très bougonneur au départ, le Général était de meilleure humeur au retour. On lui a fait sur la route et à Paoting, une belle réception avec mandarins, revue des troupes, etc., etc.

Après ces deux journées passées en compagnie des diplomates les plus intéressés à savoir ce qu'il y a lieu de faire, je ne suis pas plus avancé qu'au départ sur notre situation; sommes-nous ici pour trois mois ou pour un an? Je le dirai l'an prochain.

A Paoting, on rêve d'opérations du côté de Hwailu, où Germain et Aubé étant partis en reconnaissance, se sont fait ramasser et ont failli être pris par les réguliers qui ont tué deux chinois les accompagnant et blessé trois hommes. Ils ont dû leur salut à la vitesse de leurs jambes et ne sont pas autrement fiers de leur expédition.

12 FÉVRIER. — Sucillon, que je vois ce matin, me paraît fort peu désireux de voir s'engager de nouvelles affaires au sud de Paoting-fou; il a insinué à Pichon de proposer aux Chinois l'abandon de Hweilu à condition que ceux-ci se retirent également, et le Ministre a paru accepter l'idée avec enthousiasme.

Déjeuner ce matin à la Légation. Pichon rentre d'une réunion du corps diplomatique dans laquelle les Russes et les Anglais se sont entendus pour mettre des bâtons dans les roues de tout le monde. Ils s'opposent à l'expropriation de ceux de leurs nationaux dont les propriétés se trouvent situées sur les terrains que les diverses légations se proposent d'occuper ou qu'elles veulent faire déblayer pour créer le glacis autour de la ligne de défense des Légations. Ces bons Russes qui montrent tant de souci des intérêts de leurs nationaux ont, avec la plus parfaite désinvolture, occupé un terrain appartenant aux missions françaises. On se propose donc de leur rendre la pareille. La conséquence de ces difficultés est que la question d'organisation de la défense des Légations pourrait bien accrocher sérieusement en route et n'est pas près d'être résolue. En tout cas, les diplomates nous donnent carte blanche. Pichon nous a d'ailleurs confié que s'il n'avait pas tout d'abord demandé notre concours, c'était parce que le ministre allemand, désireux d'empêcher Waldersee de prendre trop de place ici, avait donné le signal de la mise à l'index des corps expéditionnaires.

Vidal, mon camarade de promotion, qui s'entend à merveille à faire du volume avec peu de chose, a préparé un avant-projet qui n'est d'ailleurs qu'un ramassis de renseignements insignifiants. Le Ministre nous a donné carte blanche et nous en userons.

Réception cordiale à la Légation. Mme Pichon gagne beaucoup à être vue dans l'intimité; elle paraît plus faite pour ce rôle que pour les grandes réceptions. Ils ont perdu, dans le désastre de la Légation, tous leurs bibelots dont ils ont dressé la liste. Il est probable que ce n'est pas exclusivement pour les cataloguer.

Il paraît que les Américains qui gardent le Palais Impérial avec un soin si jaloux, dressent après chaque visite un procès-verbal des objets disparus... dans leurs propres poches, et qu'ils passent naturellement au compte des visiteurs.

13 FÉVRIER. — Le bruit court que Li-Hung-Chang aurait été blâmé pour s'être montré trop facile dans les négociations avec les Européens. D'aucuns même prétendent que l'Impératrice aurait désavoué l'acceptation faite par l'Empereur, des conditions posées par les puissances, et que les négociateurs chinois auraient leur tête mise à prix. D'autres, au contraire, assurent

que l'Impératrice serait partie pour le Honan et, de là, par Shanghai, reviendrait à Pékin.

Ce petit ramassis de renseignements contradictoires suffit à montrer combien peu on sait ce qui se passe en Chine, même en Chine.

14 FÉVRIER. — Trait de mœurs chinoises. Il est de bon ton d'annoncer une triste nouvelle avec un visage souriant, de manière à ne pas causer de peine à celui qui la reçoit. C'est ainsi que mon interprète m'annonce d'un air joyeux qu'il va enterrer sa belle-mère et me demande une permission pour assister à la cérémonie. Il eût agi de même s'il avait perdu sa femme ou son père; il n'y a donc pas lieu de faire ici la plaisanterie facile sur les larmes de crocodile d'un gendre.

16 FÉVRIER. — Visite aux chantiers de Lou-Kou-Kiao qui sont en bonne voie. Si aucun acroc ne se produit, nous marcherons dans un mois.

En passant, visité la pagode des Nuages Blancs que les Allemands ont prise sous leur protection et qui n'est pas dévastée. Les bonzes ont des figures intelligentes et sont très avenants; ils ont ouvert eux-mêmes le temple. D'autres nous ont offert le thé et des cigarettes, et ont essayé de faire la causette qui s'est bornée à essayer de leur apprendre à compter en français. Ils n'arrivent pas à faire la différence entre six et dix et disent hâter pour quatre. Sauf le costume, il n'y a pas grande différence entre eux et des moines.

17 FÉVRIER. — Déjeuner ce matin chez le Général en chef, qui me communique le rapport qu'il adresse au ministre sur mon compte personnel, et dans lequel il demande ma nomination de colonel. Il fait un résumé de nos travaux et en dit tout le bien possible.

Convives : Pichon, Général Bouguié, commandant Lalubin, Leduc et le personnel de la Compagnie Pékin-Hankow.

Pichon raconte l'entrevue de Li-Hung-Chang avec le Comte d'Ursel, venu de la part du Roi des Belges pour demander à engager des Chinois pour le Congo.

- Qui est le Roi du Congo ? demande Li-Hung-Chang.
- Le Roi Léopold.
- Mais non, il est Roi des Belges; je le connais, c'est mon ami.
- Mais il est en même temps souverain du Congo.
- Ah ! et le Congo, c'est un pays d'anthropophages.
- Oui, autrefois, plus maintenant.
- Le Roi y est-il allé ?
- Non, pas encore.
- Vous voyez bien que les habitants du Congo sont toujours

anthropophages, puisque leur souverain n'est pas encore allé les voir; il craint de se faire manger. Etes-vous bien payé ?

— Oui, passablement.

— Eh bien ! comme le Roi Léopold est mon ami, je lui écrirai pour vous recommander à lui afin qu'il vous conserve votre traitement, car c'est chez vous comme ici, probablement, où les ambassadeurs qui échouent dans leur mission sont privés de leur traitement. Etes-vous riche ?

— Oui, je suis seigneur dans mon pays.

— Tant mieux, car si ma démarche échoue, vous aurez de quoi vivre. Et combien de temps comptez-vous rester ici ?

— Quelques semaines, jusqu'à la conclusion de ma mission.

— Dans ce cas, nous nous reverrons encore dans deux ans, car votre mission sera longue.

Et ainsi de suite pendant tout l'entretien. Leduc, qui servait d'interprète au Comte d'Ursel, était positivement gêné de voir l'insolence de Li-Hung-Chang. Il paraît que le bonhomme est toujours ainsi.

Au Ministre d'Italie, il demande s'il est bien payé, et l'autre lui disant à peu près le chiffre de son traitement, Li-Hung-Chang répond : « Vous avez beaucoup plus que moi, mais je suis sûr que je gagne davantage en fin de compte. »

Les nouvelles aujourd'hui sont à la reprise des opérations. Waldersee a donné l'ordre de les reprendre. On estime cependant que c'est seulement pour agir par intimidation.

18 FÉVRIER. — Ce matin, le Général en Chef me fait appeler pour m'entretenir : 1° — de la question du logement de son Etat-major à Pékin, qui ne me paraît pas encore résolue car l'entourage immédiat cherche à s'y opposer; 2° — des mesures à prendre en vue d'opérations nouvelles à entreprendre bientôt.

Le Maréchal de Waldersee a fait un ordre d'armée annonçant pour le 22 la reprise des hostilités. Le Général Bailloud pousse de son côté à la roue pour marcher de l'avant. Je me demande si le Général en Chef ne va pas se laisser entraîner malgré son désir très réel d'en finir au plus tôt et de rentrer chez lui.

Vidal, chez qui je déjeune ce matin, cherche à démontrer que l'entreprise consistant à marcher sur Si-Gnan-Fou, dans le Chan-Si, est irréalisable avec le peu de monde dont nous disposons. Il paraît que la route à suivre est un défilé perpétuel entre des montagnes escarpées et que le pays qu'elle traverse est ruiné par la guerre. D'autre part, les Russes et les Américains se déclarent foncièrement opposés à toute reprise des hostilités et ne marcheront pas. Nous resterons alors à quatre : Français, Allemands, Japonais et Anglais, car Italiens et Autrichiens ne comptent pas. On redoute également que la Cour ne



se réfugie dans le Sze-Tchner dont le Vice-Roi, très fanatique, serait paraît-il capable de soulever les populations du Yang-Tsé. Enfin, il paraît que le Ministre de France a reçu, il y a quinze jours, ordre formel de Paris de suivre les Russes. La situation semble extrêmement compliquée et bien fin qui pourra dire comment elle va se résoudre. Au fond, personne ne croit sérieusement que l'on va recommencer à se battre pour de bon.

19 FÉVRIER. — Jour de l'An chinois. Boutiques fermées. Pétards, cerfs-volants, gens endimanchés. D'Esperey déjeune avec nous; en qualité de major de la garnison, il connaît tout le monde et, par goût, recherche les indigènes. De gros Chinois lui assurent que la Cour reviendra à Pékin et fait ses préparatifs.

Les Chinois se préparent à faire leurs excuses et d'une façon originale; trois frères de l'Empereur iront faire une tournée en Europe, afin de rendre aux souverains la visite que ceux-ci ont faite à l'Empereur dans la personne de leurs armées. On commencera par Tokio et on passera par Berlin. Et ainsi la face sera sauvée.

D'Anthouard, qui vient me voir, est plutôt pessimiste et, sans déclarer formellement que la guerre va recommencer, ne le nie pas formellement. Il paraîtrait cependant que les Chinois ont accordé la tête du Vice-Roi du Kansî qui s'est signalé par l'atrocité des massacres des Européens. Ce serait un commencement de satisfaction.

Les Allemands ici font leurs exercices, tirs, écoles à feu, comme chez eux. Pas un instant n'est perdu pour l'instruction; ils font des marches sur la glace, en pays couvert, pour s'habituer à conserver une direction; ils ne veulent pas laisser rouiller la mécanique. Le contraste entre eux et nous est trop frappant sous ce rapport pour notre amour-propre.

20 FÉVRIER. — Le bruit court aujourd'hui que les Chinois ont cédé et que les négociations marchent. Allons, tant mieux.

21 FÉVRIER. — Le bruit se confirme.

22 FÉVRIER. — Le *Péking-Times* publie une information d'après laquelle l'Empereur de Chine aurait prononcé contre les instigateurs des troubles des boxers, une série de condamnations qui seront exécutées le 24. Si le fait est exact et se vérifie, ce sera un signe certain que la Chine est résolue à céder, mais je doute encore qu'il en soit ainsi.

Le Général Bailloud qui, jusqu'à présent, me marquait une bienveillance parfaite, semble irrité à mon égard et vient de m'adresser, à propos de deux faits sans importance, des communications dont le ton contraste avec ses allures antérieures. Connaissant la versatilité du bonhomme, je ne m'émeus pas, ou-

tre mesure et je réponds comme il convient, mais je serais curieux de pouvoir pousser jusqu'à Paoting-fou pour me rendre compte de ce qui s'y passe. Il a été pris à parti à la Chambre d'une manière aussi injuste qu'outrageante par un certain Doumergue. En est-il de méchante humeur ? Est-il vraiment Douver que ses projets de marcher en avant sur Hweilon et au delà ne sont pas agréés, mais alors, quel motif de m'en vouloir ? Singulier bonhomme, en vérité, mélange de qualités et de défauts de premier ordre. Au fond, je ne regrette pas de n'avoir pas été son chef d'Etat-major dans cette campagne.

23 FÉVRIER. — Visite au Temple du Ciel, enceinte immense qui occupe toute la partie sud-est de la ville chinoise; c'est là que l'Empereur vient chaque année, à l'entrée de l'hiver, faire ses offrandes aux mânes de ses ancêtres.

Une grande rotonde en forme la partie principale, c'est le temple du Soleil; au sud, une autre plus petite est le temple de la Lune. La première se distingue par la recherche du décor et par l'absurdité des procédés de construction; les Chinois sont décidément de très médiocres architectes. Malgré cela, on éprouve le sentiment de la grandeur de la destination du monument; cette immensité servant à recevoir un ou deux bâtiments réservés à un seul homme pour un seul jour par an, a quelque chose d'impressionnant. Le malheur est que, comme tout le reste des constructions chinoises, celles-ci offrent des parties horriblement délabrées.

Les Sikhs campent autour et dans quelques pagodes voisines; eux ou d'autres ont consciencieusement pillé tout ce qui était à prendre. Ce qui n'empêche pas que tout visiteur est suivi par un Sikh qui ne le perd pas de vue et surveille tous ses gestes. Pour des gens qui ont fait les dégoûtés à propos du pillage des autres, MM. les Anglais me font l'effet de s'en tirer assez proprement.

Au retour, traversé le marché chinois et assisté à un crépage de queue de première classe; un pousseur de Rickshaw a fortement blessé au front un enfant; on me le montre et il porte un trou sérieux (il ne paraît pas d'ailleurs autrement ému de l'aventure). Le père de l'enfant, ou du moins celui qui s'en occupe, me montre l'auteur du méfait avec des yeux furieux, puis quelques instants après tous deux se piquent de belle façon.

Vu M. Gueylard, ingénieur de la Compagnie Fives-Lille, venu à Pékin pour voir M. Pichon et savoir quel sort est réservé aux projets de la Compagnie qui devait, comme Société de construction, établir le chemin de fer de Langson à Long-Chéou, dans le Yunnan. 57 kilomètres, 15 millions, nombreux tunnels. Il était à Long-Tchéou l'an dernier pendant les troubles; les

soldats chinois les ont gardés et ils n'ont rien eu à subir, mais l'affaire qui les avait amenés ne se conclut pas; la Chine aura sans doute d'autres chats à fouetter que de donner de l'argent pour établir chez elle des lignes de pénétration.

24 FÉVRIER. — Déjeuner chez le général Bouguié avec Regis, Pourrat, commandant Tellier, Vely, Raymond et l'officier d'ordonnance. Regis tient toujours beaucoup de place et met sa personnalité si fortement en avant qu'il ne reste plus qu'à effacer la sienne.

Dans ce milieu, on croit fortement à la rentrée prochaine; on la désire surtout.

Les progrès de la franc-maçonnerie dans l'armée occupent les esprits; les marsouins s'en croient indemnes; je le souhaite pour eux mais j'en doute. Je n'ai pas voulu prononcer le nom de Freystaetter mais j'en avais bien envie. On plaisante agréablement les colonnes de la 2<sup>e</sup> brigade. On aura beau faire, on n'arrivera jamais à effacer les rivalités d'armes; si, seulement, suivant le mot d'un vieux sapeur du XVIII<sup>e</sup> siècle, elles se bornaient à être émulation et non jalousie !

Les Chinois ont célébré le début de la journée par des explosions de pétards qui, entendus de loin, donnaient parfaitement l'impression d'un combat. Ces gens ont une manière bien à eux de vous donner d'agréables réveils.

Il paraît que le Général en Chef a été invité à ne plus faire de propositions par télégrammes; pour le compte qu'on en a tenu d'ailleurs, ce n'est vraiment pas la peine. Mais ceci nous donne la mesure des récompenses qu'on nous ménage. M. André et ses acolytes comptent d'ailleurs un si grand nombre de campagnes qu'on s'explique leur dédain pour la nôtre.

25 FÉVRIER. — Visite au cimetière de Cha-la-eul, situé à proximité de la Porte Ouest de Pékin; il a été profané et bouleversé de fond en comble, ainsi que les écoles et établissements charitables qui l'entouraient. La rage des Chinois s'est acharnée sur les constructions dont ils n'ont laissé que des débris informes, sur les pierres tombales renversées et brisées, sur les fosses dont ils ont enlevé jusqu'à la maçonnerie en dispersant les ossements. Un pauvre jésuite inhumé en 1610 n'a pas été plus respecté que les autres. Dans les puits voisins de la propriété, ils ont précipité, morts ou vifs, des chrétiens indigènes dont les corps sont encore apparents. On ne peut rêver spectacle plus lamentable et mieux fait pour vous inspirer l'horreur des Chinois.

Le hasard fait que, dans cette visite, nous sommes accompagnés de M. Berteaux, interprète de la légation, qui avait un jeune fils, inhumé dans ce cimetière, dont les restes ont été

jetés au vent comme les autres. Le pauvre garçon, depuis lors, cherche à retrouver parmi les ossements ceux de son fils.

On n'a même pas brûlé ni détruit le village de Cha-la-eul, cependant ses habitants, sous la menace des soldats tartares, dont le camp était voisin du cimetière, ont pris part à ces scènes de sauvagerie. Et M. Pelletan fait des articles lyriques pour protester contre les représailles des armées alliées; il ferait bon pour lui de venir voir ces débris, il serait moins sinophile.

26 FÉVRIER. — On a dû exécuter aujourd'hui, à Pékin, deux mandarins compromis dans les troubles de l'année dernière. L'un est l'ancien gouverneur de la ville.

Les Allemands ont eu, dans la région de Paoting-fou, un engagement dans lequel ils ont perdu 4 tués et quelques blessés, et les réguliers chinois 200 ou 300 blessés. D'autre part, le Général Bailloud pousse une nouvelle colonne. On peut se demander si ces manifestations sont bien opportunes en ce moment. Espérons-le.

Bouillard me raconte ce matin que les Russes sont furieux de la construction de la ligne de Lou-Kou-Kiao, Sien-Nien; tout ce qui peut contribuer à éloigner l'Empereur de l'idée du retour dans sa capitale est de nature à leur déplaire; nos intérêts français leur sont d'ailleurs parfaitement indifférents. Bouillard a fait demander à Li-Hung-Chang si l'Empereur consentirait à rentrer à Pékin par voie ferrée et l'autre s'est borné à répondre en demandant si la Compagnie possédait un matériel convenable pour recevoir Sa Majesté. A quoi il a été répondu qu'on préparerait ce matériel le cas échéant. Du coup, Li-Hung-Chang a fait savoir que dans quinze jours il donnerait une réponse définitive. Il paraît qu'il presse la Cour de conclure en faisant valoir que les retards sont onéreux pour la Chine.

A propos des Russes et de leur hostilité contre notre chemin de fer, il paraît que l'an dernier la Compagnie était sur le point d'obtenir son prolongement jusqu'à l'entrée de la ville. Les Russes, pour favoriser les mandarins hostiles à cette construction, ont mis en mouvement des amis chinois qui, agissant sur leurs compatriotes de la Compagnie anglaise, ont déterminé celle-ci à s'opposer à l'exécution du projet.

27 FÉVRIER. — Les mandarins ont été exécutés dans le quartier allemand de la ville chinoise; ils ont fait bonne contenance. Les Japonais qui les gardaient depuis leur arrestation, ont dû prévenir plusieurs tentatives de suicide de leur part. Le Colonel Shiba, qui s'est distingué dans la défense des légations, leur a fait visite le matin, bu le champagne avec eux et s'est acquitté de ses adieux en très galant homme. Il en rapporte l'impression que c'étaient de braves gens, très patriotes, mais mal informés

sur la marche à suivre pour servir leur pays. La foule des Chinois qui assistait à l'exécution était frappée de stupeur; pour la première fois, des mandarins de haut rang recevaient la peine capitale par ordre de l'Empereur et devant des Européens. On espère que cet acte pourra accroître notre prestige sur les Chinois.

Le bruit court qu'un des condamnés, le duc Lan, s'est suicidé et que trois autres suicides par ordre auraient été commis. C'est le commencement des satisfactions. La diplomatie est dans la joie que comporte son état.

A noter un article de la *Novoie Vremia*, au sujet du ministre de la Guerre actuel, qui est un avertissement très net à l'adresse des mesures prises par lui. On en peut conclure que la Russie se séparera ouvertement de nous si cela continue. Pour le bénéfice qu'on en tire ici, le mal n'est pas très grand; l'effet moral sera cependant fâcheux pour nous. Si cela pouvait avoir comme conséquence de nous débarrasser d'un ministère répugnant, le mal ne serait pas grand, au contraire.

28 FÉVRIER. — Le *China Times* racontant l'exécution d'avant-hier, dit qu'aucun Russe n'y assistait. Ceci a été fait évidemment pour montrer aux Chinois qu'on est de leurs amis; c'est une manière comme une autre de marquer sa fidélité aux alliances.

Le bruit court qu'en cas de rapatriement, le Général en Chef fera filer devant lui le Général Bailloud; il se méfierait de ce qu'il pourrait faire s'il restait ici, commandant des troupes. Si le bruit est exact et si la réalité y répond, je sais quelqu'un qui sera dans une rage bleue, c'est mon ami Bailloud.

1<sup>er</sup> MARS. — Un courrier allemand venant de Shanghai est arrivé aujourd'hui à Tong-Kou.

Notre marine ne reprendra son poste en rade que du 16 au 19 et nos courriers continueront à passer par Chin-Van-Tao jusqu'au 22.

Un officier, capitaine Pujot, et deux hommes de l'infanterie de marine, ont été tués par la chute d'un mur à Liou-li-ho.

On annonce que le bataillon d'infanterie de marine de Shanghai serait envoyé à Hankéou. Cette nouvelle, bien que venant du commandant dudit bataillon (Hubert) ou peut-être même à cause de son origine, me paraît prématurée.

La remise aux Anglais de la ligne Pékin-Tongkou-Shanhaïkouan est chose faite depuis ce matin et, comme conséquence, nous sommes informés que les télégrammes paieront dorénavant 40 cents par mot à destination de Chin-Van-Tao. Toujours pratiques, MM. les Anglais.

2 MARS. — Vu ce matin le Général en Chef enchanté de la revue qu'il vient de passer à Tien-Tsin, d'où il rapporte l'im-

pression qu'il a émerveillé les Allemands. Il songe au rapatriement et aussi à la reprise des opérations. Quand je lui dis que les montagnes du Shan-Si sont inquiétantes, il hausse les épaules et annonce que son plan est fait; il a le moyen de tourner les Chinois ou de les écraser et il ne désire rien tant que cette éventualité. Je ne puis m'empêcher de rapprocher ce discours de ceux du feu le Général Millot, une vieille brute retour du Tonkin qui commandait le 9<sup>e</sup> Corps aux manœuvres de 1887 et fut si lamentable. A chaque nouvelle bourde, il se félicitait de l'admirable manœuvre que son adversaire l'obligeait à faire, mais il était régulièrement battu. Que les Dieux immortels fassent que là s'arrête la comparaison.

Le Général Voyron ne veut pas prendre sur lui de faire commencer la caserne des Légations; il m'autorise à aller voir Pichon. Je trouve celui-ci au moment où il sortait; il admire nos plans, se répand en éloges et m'annonce qu'il va télégraphier de nouveau à Paris pour obtenir des fonds. Mais il est navré car ce matin la réunion des ministres a tout détruit de l'accord péniblement obtenu. On ne veut plus de quartier européen fortifié, plus de garde permanente. Seuls, les ministres de France, d'Allemagne et d'Italie ont maintenu leur première décision. Les autres veulent en référer à leur gouvernement. Certains craignent tout ce qui peut contribuer à éloigner la Cour de Pékin et, à ce titre, rejettent les propositions admises tout d'abord. Et quand on songe qu'au sortir de chaque réunion, les ministres de Russie et des Etats-Unis vont trouver Li-Hung-Chang et le mettent au courant des délibérations de leurs collègues, on ne doit pas s'étonner de voir la Chine se moquer de nous comme elle le fait; elle aurait vraiment tort de s'en priver.

3 MARS. — Convoqué ce matin par le Général en Chef qui m'expose ses vues sur la défense de la caserne des Légations, qu'il voudrait entourer d'un fossé profond, recouvert, afin de parer au danger des mines. Idée un peu discutable. Je l'accompagne à la messe de la chapelle de l'hôpital où, tout d'abord, je suis péniblement impressionné par les chœurs de soldats chantant des romances militaires religieuses où un soliste à la voix faubourienne se livre à des modulations plutôt médiocres. L'officiant, par contre, fait un excellent sermon, court et approprié à son auditoire, sur la camaraderie et la liberté à laisser à chacun de suivre sa conscience en matière de religion.

Rencontré Nivelles qui vient passer quelques jours ici et qui confirme la nouvelle de rapatriement. Il est peu enthousiaste de la manière dont toutes choses ont marché ici. Il dit que nous donnerons le signal du départ, après entente avec les Anglais et les Allemands qui, eux, sont bien décidés à rester, et qu'en échange nous obtiendrons liberté d'action au Yunnan et dans le sud; cela me paraît douteux.

Vidal déjeune avec nous et donne des détails intéressants sur la manière dont il a été soigné au Japon par les infirmières volontaires, en général filles d'officiers, qui, tout en restant fort correctes, avaient pour leurs malades les soins les plus assidus et les plus intimes.

En revanche, les soldats japonais qu'on rencontre par les rues le dimanche ont pour les spiritueux un penchant plutôt funeste.

4 MARS. — Visite aux pagodes du nord de la ville, qui sont restées intactes. Il y en a trois voisines l'une de l'autre.

La première est celle de Confucius : vieux cyprès, stèles gigantesques abritées sous des kiosques. La grande salle du temple ne contient pas une image, pas un dessin; seules, des tablettes portant une sentence du maître, abritées chacune par une sorte d'autel. C'est froid et lugubre comme un temple protestant et on peut se demander pour quel motif des gens qui puisent en eux seuls la sagesse ont bâti un monument gigantesque. A droite et à gauche de l'entrée, sur une sorte de banc, des tumuli, cinq de chaque côté et de part et d'autre de la porte; en tout vingt.

A côté se trouve une grande salle couverte d'une couche de poussière vénérable; il y en a bien cinq centimètres, avec un trône et une table. Pas moyen de comprendre la signification de ces choses.

Puis, la lamaserie qui est immense et habitée de nombreux bonzes fort accueillants.

Série de pagodes avec bouddhas, trois par trois, et cloisonnés merveilleux de Tien-Lung. Dans l'une, un gigantesque bouddha de vingt marches au moins, mais qui n'a que deux bras et deux jambes (celui qui se trouve au nord du lac possède au contraire une profusion de membres).

Enfin, dans les bâtiments latéraux, une série d'images et de sculptures représentant le mythe de la génération. C'est, en plus développé, ce que j'avais vu à Lou-Kou-Kiao, mais là, l'histoire est complète et comporte cinq phases :

- 1° L'homme seul s'ennuyant.
- 2° La femme arrive, dans le simple appareil, offrant dans sa main un œuf (ou un fruit symbolique) et l'homme témoigne, par une virilité remarquablement solide, l'impression qu'il éprouve.
- 3° Ils se donnent à fond, lèvres contre lèvres, chacun offrant à l'autre son cœur dans la main.
- 4° L'homme est vainqueur; il possède le fruit symbolique que la femme lui apportait et la foule aux pieds.
- 5° Il part sur son cheval et, sur le dos de l'animal, se déroule la peau sanglante de la femme, dont la tête pend sur le flanc.

Cette histoire est reproduite en maints exemplaires, sur soie, en bronze doré, en figures de carton peint, et toujours avec le même réalisme.

Puis, d'autres images, la femme possédée par un âne ou un taureau, des groupes très significatifs. D'autres encore, qui sont comme des planches d'histoire naturelle.

Il semble que dans ces salles il y ait des sortes de lits; on y voit du moins des coussins plus grands que de coutume. Est-ce que par hasard on viendrait y jouer les scènes ?

A noter aussi une sorte de grande salle du chapitre, avec ses bancs, ses coussins, ses autels, d'un fort bel effet. Malheureusement tout cela est délabré.

Enfin, une troisième pagode, Hoan-Fou-Pagod, où un vieux bonze nous fait mille amitiés; elle est moins curieuse que la précédente. Il s'y trouve, comme en beaucoup d'autres, les dix-huit disciples de Confucius.

5 MARS. — Le Général en Chef, à propos d'une demande de photographies faite par M. Pichon, et à laquelle nous ne pouvons satisfaire, m'avoue ingénument ce matin qu'il a le caractère faible et ne sait jamais refuser. Il voudrait voir tout le monde heureux autour de lui.

Déjeuné avec Harada. Longue conversation de laquelle il ressort que les Japonais ont l'espoir de devenir les rénovateurs de la Chine mais que, pour le moment, ils ne se sentent pas encore assez solides pour lutter contre les influences européennes qui s'opposeront à la leur. La vérité pour lui consiste à suivre le précepte romain d'*in medio stat virtus*, que Confucius et Çakya-Mouni ont énoncé également à peu près sous la même forme.

Il me donne, sur la conduite des Russes à notre égard, lors de la marche de Tien-Tsin sur Pékin, des détails qui prouvent que nos bons amis nous ont parfaitement joués à Peitsang; ils nous ont laissés nous embourber dans les marais de la rive droite, après être passés eux-mêmes sur la gauche. A Pékin, ils ont filé sans nous prévenir de sorte que nous sommes arrivés en retard.

L'officier japonais doit, pour se conformer aux préceptes qui lui sont donnés, identifier sa vie avec celle du soldat. Il a sur ses hommes un ascendant moral énorme résultant de ce fait qu'il appartient à une classe plus élevée que, de tout temps, l'homme du peuple a été habitué à respecter. On le paie fort peu (un lieutenant-colonel reçoit seulement 160 piastres par mois, 400 francs environ); et on lui donne les mêmes vivres qu'au troupier pour l'habituer à partager l'existence de ce dernier.



L'Empereur a formulé les règles de conduite du soldat en divers préceptes qui sont :  
*Bravoure, Fidélité, Politesse...* (1).

Mais ces mots traduisent imparfaitement le sens des termes japonais. Notre langue est trop précise pour rendre la leur. Ainsi Harada, qui a l'habitude de penser en français les ordres qu'il doit écrire, et de les traduire ensuite en japonais, a, dans son état-major, une réputation très grande. Il m'avoue qu'aucune langue ne possède comme la nôtre la précision avec la netteté et n'exprime aussi bien les idées. En japonais, le mot *net* n'existe pas; il faut une périphrase pour le traduire. De même nos demi-synonymes : bravoure, vaillance, intrépidité, audace, courage, etc. n'ont que deux ou trois termes correspondants.

Vu M. Gueylard, de la Compagnie Fives-Lille. Après trois mois de séjour à Pékin, il est aussi peu avancé qu'à son débarquement. Sa Compagnie va probablement abandonner ses projets de voie ferrée du sud de la Chine. Elle demandera sans doute une indemnité. Il y a bien des gens qui en demandent pour le préjudice moral que leur a causé le siège de Pékin et les fatigues qu'ils y ont subies. Un autre, interprète à Londres, nommé à Pékin où il devait être plus payé, et n'ayant pu rejoindre son poste, réclame la différence des traitements.

Vu Vidal qui confirme le bruit que trois exécutions ont eu lieu à Si-ngnan-fou parmi les condamnés réclamés par les puissances.

Le rapatriement est certain et le Général Bailloud resterait pour commander la brigade de marine. Ceci me paraît plutôt improbable. Ledit Bailloud a réussi à se brouiller avec les étrangers à Paoting-fou; il était au mieux tout d'abord avec le général allemand, von Kattler; ils sont aujourd'hui à couteaux tirés. Vidal ne l'aime guère; il cite sur lui un mot de Gallifet au Général Hervé: « Bailloud, c'est une put... qui se donne à tout le monde ». De Gallifet on peut tout attendre.

Vu enfin Mme Pichon qui m'annonce que son mari quittera Pékin le 10 avril et prendra à Shangai le bateau du 3 mai. Le Général Voyron se bercerait de l'espoir de partir avec lui.

Notre conclusion commune, à Harada et à moi, sur la guerre actuelle, c'est qu'elle aura avorté et qu'on la reprendra sur nouveaux frais avant peu. Les Japonais espèrent bien en tirer parti alors, mais ils n'agiront qu'à coup sûr. En 1895, ils étaient certains de battre les Chinois et leur ont déclaré la guerre. Cette fois, ils ont encore entraîné les autres, grâce à leur connaissance du pays et des forces ennemies. Ils veulent continuer à suivre la même méthode et arriver ainsi, peu à peu, à être les rénovateurs

(1) Mot en blanc sur le manuscrit.

de la race jaune dont ils prétendent bien défendre le patrimoine contre les envahisseurs européens.

6 MARS. — Giraud (commandant d'artillerie) déjeune avec moi. Il me donne des détails sur le ministre André qu'il a beaucoup connu jadis, avant qu'il ne soit devenu l'homme de Brisson. C'est un entêté, un homme à système, aigri un peu par son mariage avec une actrice qui, toute respectable qu'elle soit, n'a pas reçu dans le monde l'accueil qu'elle espérait. Il fut bonapartiste militant et entra dans la garde impériale à la suite d'un incident au cours d'une revue à La Fère, où il avait crié « Vive l'Empereur » lorsqu'il ne le fallait pas. On lui infligea trente jours d'arrêts et on le nomma dans la Garde. Mme André, à Grenoble, chantait à l'église.

Le général Zédé, qui ne m'a jamais plu et que j'ai toujours trouvé flattant le pouvoir et son entourage, tient au monde politique par son mariage avec Mlle Dupuy de Lôme; les bonapartistes le soutiennent et il trouve moyen d'être en même temps du dernier bien avec les francs-maçons; il se défend cependant d'être des leurs. Il doit une partie de son avancement au Général Berge et c'est ainsi qu'il appuyait Bon, mon ancien camarade de l'Elysée, mais il n'a pas voulu le prendre avec lui, comme sous-chef d'état-major à Lyon.

Vu Leduc, interprète de la Légation, qui sera bientôt consul à Tien-Tsin et qui m'assure que, contrairement à certains bruits qui circulent, la France n'a pas cherché à obtenir de la Chine un traité particulier, ainsi que l'a fait la Russie. On est sincèrement partisan du statu quo et on ne veut rien faire qui pourrait ressembler à un traité de partage.

7 MARS. — Il paraît que les ministres discutent entre eux le principe même de l'indemnité à réclamer à la Chine. Après cela il faut tirer l'échelle.

Notre chemin de fer de Lou-kou-kiao à Pékin (porte Sien-Men) est en excellente voie; la plateforme finie depuis plusieurs jours; le rail, posé jusqu'à 2 km 500 de la muraille chinoise, avance de 1.300 à 1.400 m. par jour. Le Général était allé le voir avant-hier et, trompé par la faible hauteur du remblai, avait déclaré que nous nous arrêtons à moitié chemin. Les ingénieurs de la Compagnie Pékin-Hankow sont plutôt surpris de la rapidité d'exécution des sapeurs. Nous comptons inaugurer le samedi 16.

8 MARS. — Promenade dans le quartier sud-ouest de la ville tartare où se trouvent d'immenses espaces vides et des jardins entourés de murs. Comme densité de population, cela peut se comparer à Ville-d'Avray ou quelque autre localité des environs de Paris ne contenant que des villas. Les Anglais (Sikhs) ont percé une ouverture en galerie majeure dans la muraille tartare, aux environs de l'angle sud-ouest. Pour défendre cette

brèche en arrière, ils ont installé une manière de petit parapet aussi haut que large, où trois hommes peuvent bien s'installer. Et ce chef-d'œuvre de fortification comporte tous les agréments d'un manuel complet du pionnier; fascines, gabions, sacs à terre. Ils n'en craignent pas pour la fortification, MM. les Sikhs. La muraille de Pékin est une vraie forêt; on y trouve des souches d'arbres de 100 ans peut-être. Il y aurait une fortune à faire, à exploiter les produits forestiers de ce domaine chinois. S'en sont-ils jamais avisés? Par contre, l'entretien dudit rempart laisse plutôt à désirer et, en plus d'un point, on se demande s'il ne va pas choir.

9 MARS. — Vu le Général en Chef. Il est plutôt vexé d'avoir à payer une note un peu lourde pour les albums de photographie qu'il a commandés. On tâchera de lui adoucir la pilule.

Déjeuné chez Marchand, commandant Fancin, un docteur et un capitaine. Marchand me fait part de l'impression excellente que produisent nos travaux sur les étrangers et qui, dit-il, classent notre corps expéditionnaires en très bon rang, peut-être même au premier. Comme il se considère un peu comme le sauveur prédestiné du pays, il me remercie du service rendu et m'adresse des éloges. Il a, d'autre part, lu mon rapport sur nos travaux et me déclare qu'il est de beaucoup le mieux fait et le plus intéressant; celui de l'artillerie ne lui va pas à la cheville, dit-il.

Longue causerie sur les bibelots et les acquisitions.

Sur la Chine, où son mysticisme lui fait voir les choses sous un jour qui ne me paraît pas exact. Il veut, à toutes forces, que le culte des ancêtres, le seul sentiment élevé que possède le Chinois, soit une religion capable d'entraîner ce peuple. Pour ma part, je le conteste absolument; ce culte familial et domestique peut conserver une race mais lui interdit par cela même de s'épandre au dehors et d'y faire sentir son action. Il est persuadé que la Chine est un pays pauvre car il la juge sur le coolie, alors qu'on trouve de l'argent dans les moindres villages. Bref, ce mystique ne me paraît pas comprendre le peuple terre à terre qu'est le Chinois, Il y a trop d'opposition entre lui et eux.

Un détail amusant. Pendant le déjeuner arrive un notable du quartier, neveu du ministre de Chine en Russie, familier de la maison, puis un autre parlant un peu le français. Au cours de la discussion sur la richesse de la Chine, on demande à ce dernier combien d'argent on trouverait sur les gens qui circulent dans Pékin si on les arrêtait tous au même moment. Et l'autre, absolument interloqué et ne comprenant rien à cette question de statistique, mais flairant un *squeeze* quelconque, dit aussitôt : combien d'argent voulez-vous demander?

Pour finir, une nouvelle pessimiste donnée au Général en Chef par voie anglaise et confirmée par des missionnaires : Les

Chinois s'apprêteraient à reprendre l'offensive. La Cour renonce à revenir jamais à Pékin et le parti de la lutte à outrance l'emporte définitivement. Cette virile résolution, assez peu sage au moment où les troupes sont en Chine, me paraît peu vraisemblable. Verra qui vivra.

10 MARS. — A 10 h. 30 ce matin, on posait les premiers rails dans la brèche de la muraille chinoise et, ce soir, la locomotive les suivra. Nous étions nombreux ce matin sur le chantier et tout le monde était satisfait. Les officiers étrangers aux questions techniques n'en reviennent pas de la rapidité avec laquelle nous avançons. Il paraît que les étrangers partagent ce sentiment. Le génie en Chine aura eu une belle page et on m'en fait compliment.

Cet après-midi, le Général en Chef donne une représentation d'escamoteurs équilibristes, qui répètent à peu près les mêmes tours que ceux déjà vus à Tien-Tsin. Il se montre très particulièrement aimable.

12 MARS. — J'avais à déjeuner ce matin deux officiers japonais, Harada et Soga, tous deux élevés en France et sympathiques à notre pays. Ils insistent vivement dans leur conversation sur les pillages et les sauvageries des Russes. On sent que la haine du Moscovite est sérieuse chez eux.

Passé à la légation de France, où Chadourne, de l'Agence Havas, annonce que l'accord des puissances est sur le point de se rompre.

Le Général en Chef me demande des propositions pour l'organisation nouvelle du génie en cas de rapatriement.

15 MARS. — Hier a eu lieu le transfert des corps des victimes du siège inhumés à la Légation de France, au cimetière du nouveau Pétang. La cérémonie a été fort belle et le ministre Pichon a prononcé un discours aussi remarquable par la forme que par le fond, dans lequel il n'a pas craint de faire l'éloge de l'armée. Par le temps qui court, cela paraît presque du courage. Nous étions tous fort émus, et le Général en Chef plus que les autres, en pensant que dans le groupe de personnes qui se tenaient derrière le ministre se trouvaient presque tous les héros du siège de l'an dernier qui auraient pu partager le sort de ceux auxquels on rendait les derniers honneurs.

Le Général en Chef se préoccupe d'envoyer les troupes de Pékin séjourner dans la montagne pendant l'été. Voilà qui ne ressemble guère à un départ prochain du corps expéditionnaire. D'ailleurs les Allemands semblent se diriger vers le sud; ils ont envoyé une forte colonne on ne sait trop où et ont dégarni Paoting-Fou de la majeure partie de la garnison qu'ils y avaient.

Il semble enfin qu'on ait des doutes sérieux sur le retour de la Cour à Pékin, car le gouvernement fait la sourde oreille

à toutes les demandes de fonds qu'on lui adresse pour les constructions de la Légation. Voilà qui changerait joliment nos projets.

Ce matin j'ai fait, pour la dernière fois sans doute, le trajet de Pékin à Chan-Sin-Tien à cheval; nous allions y chercher le train d'essai que nous avons ramené à Pékin (Sien-Men) sans incident. Bouillard était sur la machine. Une foule énorme de chinois se trouvait sur le passage dans Pékin et un photographe chinois nous a pris à l'arrivée. On les a incités à crier « Haodi », ce qu'ils ont paru faire d'assez bon cœur. Il y a quatre mois tout juste que je quittais Tien-Tsin avec les sapeurs de chemins de fer pour aller réparer la ligne de Paoting-Fou. Je n'aurais pas espéré alors un succès aussi complet que celui que nous avons obtenu.

Quelqu'un faisait remarquer avec raison le contraste entre cette voie ferrée et cette gare improvisées en quelques semaines, amenant la civilisation européenne à la porte même de Pékin, et les ruines qui l'entouraient.

La voie borde la vieille muraille tartare et se termine à la porte Sien-Men, qui conduit directement au Palais Impérial. C'est cette porte que l'Empereur franchissait seul par son ouverture centrale quand il se rendait au temple du Ciel pour y faire ses dévotions.

Que durera toute cette œuvre? Si les Chinois abandonnent Pékin comme capitale, elle peut subsister, mais si la Cour revenait ici, il faut prévoir que les mandarins mettront tout en œuvre pour la détruire..., à moins que l'un d'eux, plus habile que les autres, ne réussisse à persuader à l'Empereur d'utiliser cette même voie pour rentrer dans sa capitale. Si celui-là réussissait, il serait un malin et aurait l'avenir pour lui. Si les compagnies de chemins de fer étaient avisées, elles s'entendraient pour gagner à prix d'argent quelqu'un ayant l'oreille de la Cour.

Trait de mœurs chinoises. On est obligé de fermer d'une manière toute spéciale les boîtes à graisse des wagons parce que les Chinois s'emparent de l'huile qu'elles contiennent pour assaisonner leurs aliments.

16. — L'inauguration a été réussie de tout point et favorisée par un temps splendide. Le général a passé en revue les sapeurs et m'a remis un ordre qui a été lu aussitôt devant la troupe, lui accordant ses félicitations, ainsi qu'à Calmel, Guyot et moi. Belhague avait été oublié; j'ai demandé qu'il soit rajouté, ce qui a été accordé incontinent.

Les ministres de France et de Belgique, et celui d'Espagne, à titre de doyen du corps diplomatique, presque tout le personnel de la Légation et une trentaine d'officiers assistaient à la petite fête, qui comprenait un lunch servi à Chan-Sin-Tien, dans le local de la Compagnie.

Sucillon, venu pour la circonstance, m'a annoncé que ma proposition avait été envoyée en France; nous verrons quel accueil y sera fait. Il tient absolument à ce que j'aille à Shanghai.

En ce qui concerne les dispositions relatives au rapatriement, il faut compter que les choses se feront doucement. On veut forcer la main au gouvernement en lui montrant que notre maintien ici n'a d'autre conséquence que de faire le jeu des Allemands. On s'en ira donc et, selon toutes probabilités, c'est le Général Bailloud qui commandera. Je crains fort qu'il ne soit trop nerveux et remuant pour une semblable mission, et ne sache pas avoir le calme indispensable. Le Général Bouguié aurait mieux fait, mais il est souffrant et ne peut pas rester. Autant j'aurais confiance en Bailloud pour une action énergique, autant je m'en défie s'il s'agit de faire le mort.

A l'issue de la cérémonie, Bouillard a offert un déjeuner aux deux ministres, au Général et à Sucillon, ainsi qu'à Calmel et moi. On avait grand faim au début et, à la fin, on a eu l'appétit quelque peu coupé par les histoires d'exécutions qui ont été mises sur le tapis, un peu trop à mon gré.

Les rapports entre troupes alliées en Chine commencent à tourner à l'aigre. A Tien-Tsin, les Anglais ont demandé au Général Voyron d'interdire leur concession à nos soldats qui s'y promenaient le dimanche, au grand scandale des pieux pharisiens orthodoxes. On a renoncé à leur faire la petite malice de demander si l'interdiction s'entendrait également au cas d'incendie. Tout récemment une maison de commerce ayant brûlé, nos hommes s'y sont vaillamment comportés. Le propriétaire ayant offert 100 dollars de récompense, on les lui a renvoyés. Ainsi ont fait les Allemands, mais les Anglais, eux, ont accepté la somme.

A la gare de Tien-Tsin, la Compagnie anglaise qui a repris la ligne fait une voie de garage qui donne dans un terrain que les Russes occupent. Ceux-ci s'opposent à sa construction et ont fait une tranchée en travers gardée par un factionnaire en armes et les anglais ont mis un factionnaire de leur côté. Les Chinois doivent bien rire.

Sucillon estime avec raison que toutes ces histoires, encore insignifiantes, peuvent se gêner et qu'il est temps de partir ou du moins de diminuer le nombre des troupes. Je crains fort que Bailloud ne soit pas l'homme qu'il faudrait pour faire régner la concorde.

17 MARS. — Le Général en Chef donne aujourd'hui l'ordre de faire monter les aéroliers pour une dernière ascension au Palais d'Eté; ils seront rapatriés le 6 avril par la *Nive*. Voilà le commencement du démembrement.

Sucillon a préparé un memorandum servant de programme aux propositions à faire pour le rapatriement de la majeure partie du corps expéditionnaire. Il fait valoir que nous ne faisons rien, que nous coûtions cher, que l'état sanitaire, bon jusqu'à présent, peut devenir mauvais pendant l'été, qu'il y a tout intérêt à faire revenir une partie des troupes, quitte à payer des surestaries, qu'il faut nous renvoyer en France, quitte à faire venir des troupes d'Indochine pendant l'été.

18 MARS. — Conversation avec Sucillon. L'incident de Tien-Tsin entre Anglais et Français, qu'on avait prévu à la suite de l'interdiction de la concession anglaise à nos troupes, s'est produit hier; des Anglais ont été conspués sur notre concession. On veut faire revenir Bailloud à Tien-Tsin pour arranger les affaires, grâce à ses relations personnelles avec le Général Campbell. Je prévois qu'il sera de méchante humeur car il venait précisément de demander du renfort. Il s'est mis, vis-à-vis des Chinois à Hwailu, en posture fâcheuse; il les a égratignés mais n'est pas assez fort pour en venir à bout. D'autre part, nous suivons en ce moment la politique des Russes. Il paraît que nous venons de leur rendre un service signalé (j'attends encore de savoir lequel et surtout quel service ils nous rendront en échange). Nous devons donc les imiter et nous retirer de Chine. Voilà ce qu'on va dire au gouvernement, et on attend l'ordre de rentrer qui doit en être la conséquence.

Incendie de la pagode du nord du Lac, voisine de la chefferie du Génie, dans laquelle étaient déposées les planches en caractères mongols et mandchous des ordonnances concernant les rites. Le feu a dû être mis par malveillance car, il y a huit jours, une pagode voisine de celle-là a déjà brûlé. L'incendie, alimenté par ces monceaux de vieux bois sec, a été fort important, a gagné les constructions voisines et menacé la chefferie du génie. Les Italiens, auxquels on avait porté secours, lors de leur incendie, n'ont pas bougé pour nous. Les Allemands, au contraire, sont venus avec leurs pompes, et leurs hommes se mêlaient aux nôtres, en camarades.

Les Chinois ont une peur bleue de nous voir marcher sur le Chan-Si; ce matin, une bande de touristes civils, militaires, mâles et femelles, au nombre de quatorze, s'est embarquée pour aller voir les tombeaux de Mou-ling. Du coup, Li-Hung-Chang, qui sait tout ce qui se passe, s'est mis en émoi et a fait demander qu'on arrête l'expédition sur le Chan-Si. On n'a pas eu de peine à le rassurer.

19 MARS. — La plus affreuse tempête de poussière que nous ayons eue depuis longtemps.  
Déjeuné à la popote de l'Hôtel Chanut, la plus hétéroclite de Pékin et aussi la plus amusante. On y trouve tout; armée,

diplomatie, médecine, postes, télégraphes, journalistes; il n'y manque que le clergé et la magistrature.

Chadourne, de l'*Havas*, qui par parenthèse ne peut sentir Mille et m'en dit pis que pendre, assure que la dépêche du Ministre et celle du Général en Chef demandant en termes identiques la rentrée d'une grosse moitié du corps expéditionnaire, sont parties hier.

Fait visite d'adieu au Ministre et à Mme Pichon. Ils paraissent enchantés de la perspective du départ prochain.

Les Anglais envoient des dépêches Reuter annonçant une révolution sociale en Russie et exagérant le conflit survenu entre eux et les Russes à Tien-Tsin. C'est une manière de bluffer. Au fond, c'est l'histoire du traité russe concernant la Mandchourie, qui les agace fortement et il s'agit de faire lâcher prise à la Russie.

20 MARS. — Retour à Tien-Tsin avec le général Bailloud et Sucillon. Bailloud me prend à partie à propos de la télégraphie et nous nous chipotons; puis le raccommodage se fait et nous redevenons bons amis.

Il nous raconte des histoires relatives aux incidents qui se sont produits à l'Elysée à propos du Général André. L'affaire du décret sur la tenue civile envoyé à la signature du Président deux heures après que le Ministre a été nommé et dont ce dernier exigea la signature, sous peine de donner sa démission immédiate. Ses démêlés avec le Général Delanne, lors du remplacement de plusieurs officiers de l'Etat-Major Général. Il eut été facile de faire partir les officiers qu'André voulait remplacer, dans un laps de temps raisonnable et sous des prétextes plausibles. Mais il voulut faire un coup d'éclat et exigea leur remplacement immédiat, après avoir promis à Delanne d'examiner de nouveau la question. Ce dernier fut prévenu de la décision du Ministre pendant une séance de la Chambre à laquelle il assistait comme commissaire du gouvernement. Il donna sa démission; on la refusa d'abord en lui laissant la faculté de maintenir les anciens titulaires et de ne pas recevoir les nouveaux. Cette situation anormale dut prendre fin par le départ de Delanne.

A Tien-Tsin, Anglais et Russes montent la garde les uns en face des autres, sur un tronçon de voie ferrée que la Compagnie anglaise veut construire sur un terrain revendiqué par les Russes. D'autre part, Anglais et Français se disputent à propos de l'interdiction apportée à la circulation des Français dans la concession anglaise. Des sapeurs ont été arrêtés dimanche dernier, 17 mars, et l'un d'eux a été cravaché par un officier anglais pendant que des Sikhs lui enlevaient son sabre-baïonnette. Un officier anglais passant devant le Consulat dimanche, à l'heure de la musique, a été frappé par des soldats français et alle-



mands. On s'attend à un duel entre un officier français et un anglais à propos d'observations déplacées faites par ce dernier à un troupier français.

Le concert européen est arrivé à un degré bien fait pour réjouir le cœur des Chinois.

21 MARS. — Le conflit franco-anglais est arrangé par Bailloud; les Anglais reviennent sur leur demande d'interdiction de la concession; on passe l'éponge sur les peccadilles et, à ce propos, je trouve chez le colonel Souhart une résistance à laquelle je ne m'attendais pas. Il doit y avoir quelque histoire que je dois éclaircir.

Le Général Bailloud s'est montré très bienveillant pour moi et a apporté dans cette affaire son tact habituel. Il nous a mis en garde contre le jeu des Allemands qui nous excitent contre les Anglais et excitent ceux-ci contre nous. Le fait est que nos troupiers ont avec eux trop de familiarités.

Par contre, le conflit anglo-russe tourne à l'aigre; les Russes rappellent des troupes et les Anglais ne veulent pas céder. La question est, en effet, capitale pour les uns et les autres.

Les Russes ont pris sur la rive gauche du Peï-ho un terrain considérable entourant la gare, pour en faire une concession. S'ils réussissent dans leur projet, c'est la ruine de la concession anglaise, car ils sont plus près du chemin de fer et, en outre, ils établiront des wharfs qui feront concurrence à ceux des Anglais. Il ne suffit donc pas d'un peu de bonne volonté réciproque et de courtoisie pour arranger les choses; il y a de trop gros intérêts en jeu.

22 MARS. — Il a suffi sans doute aux Russes de montrer mieux que les dents, car MM. les Anglais ont cédé le terrain et la querelle a pris fin. Edouard VII a perdu la face sur la rive gauche du Peï-ho.

Vu Mgr Favier aujourd'hui, qui paraît tout heureux de se retrouver en Chine et tout heureux aussi de l'accueil qui lui a été fait en France. Il a été reçu par le Président et par Delcassé de la manière la plus aimable; le Président l'ayant invité à dîner un vendredi, lui a fait faire maigre et il a été très sensible à cette attention. Il paraît résulter de sa conversation que ni le Président, ni Delcassé, n'approuvent la mesure ridicule du renvoi des caisses en Chine; ils ont dû céder aux injonctions du Parlement.

Sur la loi contre les associations religieuses, il apporte une impression plutôt rassurante. Waldeck a dupé le nonce, mais en l'accablant de politesses et lui promettant que tout cela n'était que de la frime. A Rome, on est très mécontent et on le fera voir, si la loi est appliquée; mais on pense qu'elle ne le sera pas avant les élections de 1902, si même elle est votée d'ici là.

On a envoyé à Rome un évêque, Fuzet (?), qui est le candidat de Dumay pour l'archevêché de Paris, afin de rassurer le Saint-Siège sur les intentions du gouvernement. Il paraît que le Pape lui a lavé la tête et d'importance.

Favier, que je suis allé voir, accompagné de deux P.P. Jésuites, Ducret et Japiot, a dit au premier qu'il avait vu en tête-à-tête leur supérieur général, avec lequel il a eu une longue conférence de trois quarts d'heure, et ils se sont tout de suite entendus. J'ai cru devoir prendre congé à ce moment, jugeant que les confidences des P.P. Lazaristes aux Jésuites n'avaient pas besoin d'un témoin. On peut dire tout ce qu'on voudra et je suis le premier à blâmer certains excès de zèle des Lazaristes, mais leur supérieur général en Chine est un maître homme, séduisant au premier chef et bien français.

Petites histoires intérieures. — Un officier sous mes ordres a intrigué à Pékin dès son arrivée et a circonvenu le Général en Chef. Nous en causons avec Sucillon qui déplore la faiblesse du pauvre Général que les intrigants font tourner comme un toton et qui prend des mesures sans se rendre compte de leur importance.

Bailloud, de son côté, se laisse circonvenir par le fonctionnaire des télégraphes, Creteaux, qui a été envoyé ici pour nous espionner, et il juge par ses yeux nos officiers télégraphistes. Il faudra nous fâcher un de ces jours.

26 MARS. — Embarqué le 24 mars à 6 heures du soir sur le *Lienshing* à Tong-kou. Bateau marchand des... (1) dont le confort est parfait. La vitesse en revanche est plutôt médiocre.

Avant le départ, j'ai été faire mes adieux à Tien-Tsin, au Général Bailloud, qui se figurait lui aussi que j'allais préparer à Shanghai le logement des troupes à rapatrier. Il est vexé contre Sucillon qui a contrecarré ses projets de marche en avant; il l'accuse d'avoir fait tout son possible pour empêcher les officiers de la guerre d'obtenir des propositions. Selon lui, c'est à Cluzeau que nous serions redevables de la partialité du Général. Je renonce absolument à démêler cet imbroglio, qui me démontre seulement combien il est difficile, sinon impossible, de se fier à qui que ce soit.

Fait route de Tien-Tsin à Tong-kou en compagnie d'Allemands; corrects, mais pas un mot échangé entre nous. Les Anglais, qui exploitent maintenant le chemin de fer, sont polis et s'acquittent correctement de leur service.

A Tong-kou, vu les appontements et le camp installés par Pacton, qui sont très bien et lui font grand honneur. MM. les marins ont déclaré que des appontements flottants ne leur suffisaient pas et nous ont obligés à en construire de fixes. Ayant ceux-ci, ils se sont empressés d'en établir de flottants.

(1) Mot illisible sur le manuscrit.

28 MARS. — Hier, à Chefoo, de 6 heures du matin à 5 heures du soir. Le port est excellent et doit son importance à la position d'escale intermédiaire entre les villes du sud de la Chine, la Mandchourie, la Corée et le Japon, et les possessions russes. C'est nous qui, en 1860, nous y sommes les premiers installés. Nous avons encore une île qui ferme l'entrée du port, avec le cimetière des Français que garde un Chinois payé par nous. Il n'existe qu'une seule maison française à Chefoo; tout le reste est entre les mains des Anglais, Allemands et Chinois.

Cependant il reste encore une communauté de franciscains avec un évêque, Mgr Schang, un lorrain au parler lent et dur, qui nous a bien accueillis. Comme je lui demande la raison d'être de Chefoo, il ne peut rien me dire, et sur la provenance des fameux fruits qu'à Tien-Tsin on nous dit venir de Chefoo, il n'a pas grands renseignements non plus. Il croit que les Chinois ont un secret pour conserver leurs fruits, particulièrement le raisin, mais ne le connaît pas.

En compagnie du procureur de la mission, nous visitons une pagode inachevée que les compradores cantonnais avaient fait élever et que leur ruine a interrompue. Elle contient un portique en pierres de plusieurs espèces, et en bois, très délicatement fouillé. Sur les toits, se trouvent des ornements qui paraissent être en émail cantonnais, mais tout cela tombe en ruine quoique inachevé.

Les rues sont peut-être mieux pavées qu'ailleurs, mais tout aussi malpropres, et les environs immédiats sont empoisonnés par des fabriques d'engrais humains.

Visite au Consul Guérin, ancien interprète, élève chancelier à Tien-Tsin; il voudrait nous voir rester longtemps en Chine car, grâce à notre présence, il peut obtenir des mandarins beaucoup plus qu'auparavant. Il fait le plus grand éloge de l'ancien ministre Gérard dont, à Pékin, on disait pis que prendre à cause de sa faiblesse. Lui, vante au contraire son énergie. Il nous annonce que le gouvernement a décidé de faire rentrer une importante partie des troupes. Déjeuné chez lui, Mme Guérin, jeune et charmante femme, nous fait le plus gracieux accueil. Nous voulons acheter de la soie; on fait venir un marchand avec lequel nous ne pouvons nous entendre sur le prix, et comme nous partons, un boy qui nous accompagne et qu'a déçu la perte du *squeeze* qu'il espérait, nous amène subrepticement chez un marchand où nous nous laissons faire. Le génie commercial du Chinois est incomparable.

Retour à bord, pour le trouver envahi par des Anglais et des Allemands, ceux-ci assez mal élevés et joueurs. Pris par le brouillard, le soir et toute la nuit, nous ne pouvons voir en passant Wei-hai-Wei qui est à 37 milles de Chefoo, non plus que le cap Chantoung. Et depuis lors, nous naviguons dans la brume.

A signaler, dès que le brouillard a paru, la mesure prise par le capitaine de faire parer les canots. Je n'ai jamais vu en faire autant à bord des bateaux français. On craindrait d'effrayer les passagers. Ici, on trouve tout naturel de prendre des précautions, même si elles doivent être inutiles.

En causant avec les officiers du bord, tous Anglais, je retrouve ce sentiment déjà constaté, de l'estime des Anglais pour les Français pris individuellement, et en tant que peuple, pour Napoléon aussi, mais un regret profond que la basse presse des deux pays répande des nouvelles destinées à attiser la haine. Sur le Transvaal, ils comprennent que notre sympathie aille vers les Boers, mais tiennent que cette guerre était nécessaire pour mettre un terme aux entreprises du vieux Kruger dont ils parlent volontiers comme d'un flibustier.

Le Général Mercier leur donne de l'inquiétude; ils lui prêtent l'intention d'envahir l'Angleterre, tout en riant un peu de dédain. Napoléon n'a pas osé entreprendre pareille chose. Ils se figurent que le bon Bruno est le chef de l'armée.

30 MARS. — Arrivé hier soir à 7 heures à Shanghai, mais pas débarqué, les appontements étant tous pris. Couché à bord.

Vu Valette et Hubert, qui commandent ici les troupes; bon accueil. Le premier est un timoré absolu, une tête de linotte, qui prend des décisions à tort et à travers, et se fait ensuite un monde des conséquences qu'elles peuvent entraîner. Leur camp de Kou-ka-za est ridiculement bâti et ne tiendra pas; on a fait là une bien mauvaise besogne.

L'amiral Bayle me reçoit très aimablement et me propose de m'emmener avec lui à Nankin pour reconnaître les fortifications chinoises. Je me laisse entraîner bien volontiers. Pour ce qu'il y a à faire en Petchili dans ce moment, je crois que le retard de ma rentrée sera sans importance.

Lui et tous les autres chantent les louanges de la municipalité. Il semble, à les entendre, que nous soyons des ogres de prétendre qu'elle a trop bien fait ses affaires. Le Commandant Bachme, qui pourrait me donner des renseignements sur ce qui s'est passé, déclare qu'il faut s'en rapporter au Président de la municipalité.

Vu le Consul, M. de Besaure, qui est bien le plus fameux raseur qu'on puisse imaginer; il prend soin surtout de se défendre contre les accusations portées contre lui. Il déclare qu'il ne peut rien contre la municipalité parce qu'il a abdiqué tous ses pouvoirs. Il tient essentiellement à ce qu'on sache bien que sa situation n'est pas la même que celle de du Chaylard à Tien-Tsin.

Il faut reconnaître que, dans la concession française, les Français ne sont pas absolument libres de faire ce qu'ils veu-

lent; ils ont comme adjoints des étrangers et ne peuvent agir comme le ferait une municipalité française. Ses explications sont extrêmement confuses; il mêle une foule d'histoires, entre autres celle du désarmement des soldats français permissionnaires, mesure prise à la demande des autorités consulaires de tous pays et consentie par les commandants des troupes. C'est une précaution utile mais il paraît qu'on la lui a reprochée et qu'Adam de Villers, après y avoir consenti, s'est plaint de se l'être vu imposer.

Besaure fait ses malles et va partir. Son successeur, Rafart, traitera l'affaire avec moi; il va tout naturellement chercher à en tirer parti pour se faire bien voir de sa municipalité.

Noté un renseignement donné au Consulat de France. Les vice-rois chinois ont tous auprès d'eux des Américains qui les conseillent et les poussent à la résistance aux demandes des Européens, et c'est ainsi qu'au moment où ils vont céder, on les voit tout à coup se regimber. Celui qui opère auprès du vice-roi de Nankin se nomme Fergusson.

31 MARS. — Ce Fergusson dirige le collège chinois de Si-ka-we établi à côté de la mission des Jésuites et il leur fait une solide concurrence. Ses élèves ont fait récemment un meeting pour protester contre l'annexion de la Mandchourie. La malice était trop cousue de fil blanc et le tour n'a pas pris.

Cette histoire m'a été contée tantôt par le P. Boucher, supérieur de la mission des Jésuites que je suis allé voir à Sou-ka-we. Ils ont là un très bel établissement, fort important, auquel est annexé un observatoire qui centralise les observations météorologiques de toute la côte d'Asie et rend des services considérables à la navigation. Son directeur est en ce moment à Saïgon, où il installe une succursale. J'y ai vu le P. de Moidrey. Le supérieur de la mission, P. Boucher, nous a reçus fort aimablement. Il croit à l'efficacité de son œuvre sur les Chinois, sans se dissimuler toutefois que ceux-ci restent chinois avant tout. Il paraît qu'ils réussissent à former des sœurs mais pas de frères. C'est le contraire de ce qui se passe à Madagascar, où les cornettes malgaches en voient de toutes les couleurs. Je lui ai raconté l'histoire du chinois des tas de sel de Tien-Tsin et il convient volontiers que la situation des missions catholiques en Chine est rendue plus difficile qu'autrefois.

En visitant la bibliothèque, j'ai trouvé les voyages de Marco-Polo; j'y ai cherché l'histoire du pont de Lou-kou-Kiao; il paraît que le pont que Marco-Polo avait vu et dont la construction remontait au XI<sup>e</sup> siècle, a été renversé par une crue; un autre a été rebâti dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, sous Kien-Lung.

L'évêque franciscain de Che-Foo nous avait raconté une histoire extraordinaire sur les haricots chinois dont les indigènes

tirent de l'huile, du beurre, du lait, qu'il nous disait excellents, Le P. Boucher, qui est depuis 19 ans en Chine et qui s'est nourri du fameux haricot (1), déclare que c'est un fort médiocre aliment. Il paraît d'ailleurs avoir pour les franciscains un enthousiasme de second ordre.

1<sup>er</sup> AVRIL. — Examen des comptes du camp; ceux d'Hausmann étaient moins fantastiques; mon rôle va être de trouver un arrangement pour régulariser les erreurs commises. M. Brunat, le président de la municipalité, s'est figuré qu'on l'accusait de malversations, ou tout au moins d'opérations faites en vue d'enrichir la municipalité; les canards vont vite en Chine. En réalité, il y a eu surtout des insinuations malveillantes de certains commandants supérieurs des troupes.

L'amiral Bayle, à qui j'ai fait part de mes impressions et de mes intentions, a paru très satisfait de voir que tout pouvait s'arranger. Nous allons partir ensemble pour Ningpo et, de là, dans le Yang-tsé; il veut quitter son mouillage de Shanghai dès jeudi pour ne pas donner en public le scandale du vendredi saint tel que le conçoivent les gens actuellement au pouvoir.

2 AVRIL. — Journée de négociations terminées fort heureusement; j'ai réussi à mettre tout le monde d'accord et à faire admettre mes propositions qui sont avantageuses pour l'Etat. C'est, je crois, un succès.

Vu le P. Robert, procureur des missions étrangères et agent principal de la municipalité en matière de travaux, homme fin, très avisé, administrateur, se livrant peu. Il aime les Chinois tout en reconnaissant leurs défauts, et les trouve incomparablement supérieurs à tous les autres Asiatiques. Il sait, par des moyens à lui, une foule de choses qui échappent à ses collègues et découvre des *squeezes* surprenants entre Chinois; il s'y fait et ne s'en émeut pas.

L'amiral Bayle m'annonce que nous partons après-demain matin à bord du *Charner* pour Ningpo; nous devons revenir à Woosung et repartir ensuite pour le Yang-Tsé.

Le commandant Bachène, du *Charner*, me raconte qu'à Constantinople, où il a longtemps séjourné, il a fait connaissance de Berger, l'ancien officier d'ordonnance du Général Saussier, devenu Président de la Dette Ottomane. Avec un manque d'instruction première, mais doué d'un savoir-faire étonnant, il est parvenu à se créer en Turquie une situation prépondérante dont, en somme, la France bénéficie. C'est un habile entre tous et un faiseur, mais en définitive il sert son pays, tout en ne s'oubliant pas lui-même.

(1) Il s'agit sans doute du soja qu'on a tenté depuis d'importer en France et dont j'ai vu à Bordeaux certains spécimens en 1915.

Vu M. Berner, chef de l'Administration des Télégraphes danois (Great Northern Telegraph Cy), qui vient me demander des renseignements sur le sieur Créteaux, cet agent de police que Lanessan a détaché auprès de nous pour nous espionner, et qui profite de son séjour ici pour tenter des affaires louches. Il a dû se donner, auprès de la Great Northern, comme le chef du service télégraphique français, et les agents de cette Compagnie, flairant une manigance, tiennent à se renseigner. Je me suis borné à dire que Créteaux n'avait reçu de moi aucune mission auprès de la Compagnie, sauf celle du paiement des taxes de télégrammes, et qu'à ma connaissance il n'en avait point d'autre, mais que j'ignorais si son administration lui en avait donné. Ce louche seigneur, qui a déjà été compromis dans des histoires plus ou moins véreuses et contre lequel plainte a été portée à la Grande Chancellerie, me fait l'effet de vouloir exagérer son importance.

5 AVRIL. — Embarqué hier matin à 10 heures avec Belhague sur l'*Amiral Charner* (commandant Bachène), où l'Amiral Bayle nous installe dans son propre salon. Visité et reconnu hier après-midi et ce matin les ouvrages de Woosung, sans aucune difficulté de la part des Chinois. Mouillé à 8 heures du soir près l'île Vulcano. Dépassé dans le Yang-Tsé un bateau italien, le *Vittore Pisani* qui nous joue la Marseillaise et nous souhaite bon voyage.

6 AVRIL. — Arrivée à Ting-Hae, dans les îles Chusang. Pluie qui empêche de voir un paysage qui devait être fort beau. Un mandarin militaire à bouton bleu vient à bord saluer l'amiral; il est lieutenant-colonel d'artillerie et, de plus, bon marin; il le prouve en tenant la barre du canot à vapeur qu'il réussit à faire passer dans un défilé étroit où on n'avait pas osé s'engager. Il nous fait ou laisse visiter tous les ouvrages sans difficulté. Ceux-ci n'ont aucune valeur.

7 AVRIL. — Pâques. Eté à Ching-Hai, à l'embouchure de la rivière Yung, sur le *Takou*, torpilleur pris aux chinois, construit aux ateliers de Schichan, à Elbing; il filait 35 nœuds aux essais; il en donne aisément 15 avec deux chaudières sur quatre. Mais tout vibre là-dedans et on n'a pas la sensation que cet organisme soit solide.

A Ching-Hai, c'était jour de grand pèlerinage à l'occasion de la fête du milieu du printemps. Des milliers de pèlerins, surtout des femmes, grimpent sur la hauteur de 150 mètres environ qui domine la ville et au sommet de laquelle se trouve une pagode. Elles s'agenouillent de marche en marche. Arrivées en haut, elles brûlent des cierges, achètent de menus objets, gris-gris ou amulettes; beaucoup de ceux-ci ont forme de bateaux; c'est peut-être pour obtenir d'heureuses navigations pour leur

époux. On mange et on boit du thé dans les dépendances de la pagode. Nous avons fait comme tout le monde.

Visité des forts. Aux premiers, on nous a tout fait voir; puis, à la fin de la journée, on nous a fermé les portes. La soldatesque chinoise se montrait plutôt gouailleuse et familière avec nous. Les Chinois ont acheté tous leurs canons aux Anglais et aux Allemands et on leur a souvent donné de la pacotille. Ils entretiennent généralement assez bien leurs pièces. Leurs ouvrages sont construits d'une manière ridicule; à côté de certaines parties trop fortes, il en est d'autres sans résistance et aucun d'entre eux ne serait capable de se défendre sérieusement contre une attaque de vive force bien menée.

9 AVRIL. — Hier, départ pour Ning-Po sur le *Takou*, avec une partie des officiers du *Charner*. Nous arrivons vers 9 h. 30 du matin et allons à la mission lazarisite que dirige Mgr Renaud, où nous recevons la large hospitalité. Visite à la mission des sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui recueillent les malades et les enfants abandonnés, les élèvent, leur donnent un trousseau et les marient. On les marie un peu au-dessous du cours et même pas mal au-dessous, de sorte que leur placement est facile malgré qu'on ne leur « fasse » pas les pieds. Ici, nous ne les faisons pas, dit la supérieure. Elles ont installé un atelier de broderie où elles travaillent sur commande, et principalement pour l'Angleterre. Hélas, le goût britannique s'est imposé là comme ailleurs et a eu des effets déplorables. Au lieu des charmantes créations fantaisistes des Chinois, dans lesquelles les couleurs s'harmonisent si merveilleusement et, parfois, d'une manière si étrange, où le dessin a des hardiesses imprévues, on ne fait à Ning-Po que des « ouvrages de dames » bien corrects, bien gentils, bien honnêtes, mais pas beaux.

La ville de Ning-Po est infiniment mieux nettoyée que celles du Petchili; elle le doit sans doute à son dallage en pierres (extraordinairement glissantes d'ailleurs), mais il s'en dégage cependant des odeurs effroyables. Ning-Po a été défendu contre les Taïpings en 1862 par les Français et les Anglais dirigeant les forces chinoises; on a élevé un monument commémoratif de cette lutte. Son commerce, quoique déchu, est cependant encore fort important. Il s'y trouve une concession européenne, ou plutôt un quartier européen où on peut voir quelques Français, employés des douanes chinoises. Je n'ai pas entendu dire qu'il y eût de maisons de commerce françaises.

Vu une pagode fort curieuse; elle est comme celle de Ching-Hai dédiée à Kouang-Yin, la vierge bouddhique, et la fête qu'on célébrait à Ching-Hai avant-hier est celle de la naissance de ladite vierge. Les prêtres catholiques sont plutôt dédaigneux à l'égard de Kouang-Yin; il est difficile de nier cependant que son



culte et ses images ont de grandes analogies avec le culte et les images de la Vierge Marie. Il n'est pas jusqu'aux chapelets dont les Chinois ne fassent également usage.

Mgr Renaud croit à l'efficacité de l'œuvre de christianisation des Chinois; il cite des cas de dévouement remarquables des chrétiens Chinois envers leurs prêtres. L'un de ceux-ci, un Italien que j'avais vu sur le bateau en venant de Hong-Kong, a été sauvé par des catéchumènes qui l'ont transporté dans un cer-cueil. Un autre, indigène il est vrai, s'est déguisé en coolie et avec ses ouailles, s'est enfui en vendant des denrées sur son che-min. Les prêtres chinois sont instruits au latin mais non au français; on veut leur apprendre à dire la messe mais ne pas leur donner la tentation de lire les œuvres dangereuses.

Et avec tout cela, on entend encore des missionnaires dire, comme le faisait un de ceux de Ning-Po, que la répression envers les Chinois, a été insuffisante.

Qui sait d'ailleurs ce que nous réserve l'avenir: à Tien-Tsin et dans le Nord, l'ennui général fait qu'on ne parle que du retour en France; on a hâte de boucler ses cantines. L'amiral Bayle paraît être d'un avis tout autre et voudrait faire campagne en remontant le Yang-Tsé, débarquant à Hankow, et marcher de là sur Si-Ngan-Fou. Or, il me fait l'effet d'avoir l'oreille du ministre et d'être venu ici avec succession promise du commandement de l'amiral Pottier qui, lui, va revenir à Saïgon. Qui sait si une nouvelle campagne ne se prépare pas. Il semble, en l'entendant parler, qu'on ait blâmé fortement en France la direction des opérations en Chine. On aurait aimé sans doute voir le corps expéditionnaire faire quelque chose de plus sérieux, et si le Général en Chef avait pris sur lui de changer totalement son plan d'opérations et de marcher dans le Yang-Tsé, on l'eût approuvé. On ne se rend pas un compte très exact des conditions dans lesquelles il s'est trouvé placé, l'étroite subordination aux indications de la diplomatie qui lui a été imposée. Un général d'une grande envolée aurait peut-être pris sur lui de modifier les dispositions premières, de marcher de l'avant n'importe comment, mais c'eût été beaucoup demander à notre chef.

Parti de Ning-Po hier soir à 5 heures sur un bateau chinois, le *Kéang-Téen*, fort bien installé, et par la tenue et la propreté, il laisse loin derrière lui nos bateaux français. Nous ne sommes décidément pas de force à lutter avec les Anglais sur mer. Notre marine marchande a complètement disparu des mers de Chine où, autrefois, elle tenait une place honorable.

Rencontré sur le bateau quelques jeunes gens du Consulat de France à Shanghai, un peu poseurs et paraissant se débattre dans un ennui que rien ne peut guérir. Ces Messieurs reviennent d'une excursion de chasse aux environs de Ning-Po. Avec eux se trouve un employé de la Banque de l'Indochine, qui semble

plutôt découragé en parlant de notre colonie et des mesures fiscales de Doumer. L'abus des taxes de toute nature établies à l'entrée et à la sortie de toutes les marchandises paralyse l'essor du commerce et de l'industrie. Le fait est que nos ports de Saïgon et de Haïphong sont peu fréquentés. Les Européens trouvent d'ailleurs une concurrence sérieuse chez les Chinois qui s'entendent entre eux, savent se faire crédit, certains qu'ils sont d'être toujours payés, et peuvent faire des affaires là où échouent des Européens qui ont besoin d'être payés à date fixe.

10 AVRIL. — Déjeuné hier avec le Consul Ratard et sa femme. Lui doit avoir été universitaire ou tout au moins aspirant normand. Il a pour le *Temps* une admiration qui tient du fétichisme; j'ai heurté ses convictions en déclarant cette estimable feuille le plus soporifique des journaux français. Il a été secrétaire de Billot à Lisbonne et à Rome. Il est animé d'une haine carabinée contre les Italiens et assure qu'ils ont à plusieurs reprises tenté de nous pousser à la guerre. D'abord, après les affaires d'Aigues-Mortes en 1893, où ils ne furent retenus que par le refus de l'Allemagne de marcher avec eux. Ils voulaient le « casus belli » et firent attaquer l'ambassade de France; l'affaire ne cessa qu'au reçu d'un télégramme de Berlin.

Plus tard, au moment de la venue de l'escadre russe à Toulon, ils avaient conservé leur escadre mobilisée plusieurs jours après la fin des manœuvres et avaient soudoyé leurs partisans à Nice pour aller faire du tapage sous le Consulat d'Italie. Billot eut vent de l'affaire, s'en fut trouver le Président du Conseil et demanda pour quel motif on conservait l'escadre prête à marcher. Elle fut disloquée le lendemain.

Ici, en Chine, les Italiens ont cherché à prendre la région de Ning-Po, mais sans succès. Ils font le jeu des Anglais en attendant mieux.

Au dire de Ratard, le but à poursuivre par notre diplomatie en Chine, à l'heure actuelle, est la constitution de commissions internationales pour la direction de toutes les affaires, et cela afin de chasser la prépondérance anglaise. Commission pour les douanes, commission pour la dette. Il compte, pour réussir dans son entreprise, s'appuyer sur les Américains et les Allemands. Il est vrai que lui n'est qu'un petit garçon dans tout cela et que c'est à Pékin qu'on traitera les affaires. Il compte sur Beau, le successeur de Pichon, mais redoute l'influence d'Anthouard; il ne paraît avoir qu'une médiocre confiance dans les diplomates de carrière.

Visité aujourd'hui les ateliers de l'orphelinat de Si-Ka-We. On arrive à des résultats étonnants avec ces petits chinois; ils sculptent le bois, peignent, copient des images dans la perfection. La mission a là un atelier qui lui permet de se passer des

fournisseurs de la Place Saint-Sulpice et de leur faire en Chine une concurrence sérieuse. Chose singulière, on arrive à faire en bois des ornements tels que flambeaux, torchères, suspensions, qui donnent par leur légèreté l'apparence du métal. Et le Chinois sculpte tout cela, copie des statues, les réduit ou les agrandit, sans jamais prendre une mesure.

Auprès de la mission jésuite, parmi les quatre ou cinq congrégations qui l'entourent, se trouve une maison de carmélites qui renferme une trentaine de religieuses dont les deux tiers sont chinoises. Qui diable peut bien avoir donné l'idée de fonder une succursale du carmel en Chine ?

## CARNET VII

12 avril 1901 - 26 août 1901

A Shanghai. - Retour à Tien-Tsin. - Séjour à Pékin. - Revue des Troupes. - A Tien-Tsin. - Travaux à effectuer et construction des lignes télégraphiques. - Entretien avec le Général Bailloud. - Anecdotes et petits potins. - Le 14 juillet à Tien-Tsin. - Construction de la Caserne à Pékin. - Retour à Tien-Tsin. - Entretiens avec le Général Marchand. - Inauguration de la Caserne de Pékin. - Derniers jours à Tien-Tsin.

12 AVRIL. — Shanghai. Visité hier le commandant de la *Surprise* (lieutenant de vaisseau Mornet, gendre du général Decharme). Il a eu des démêlés avec le Consul de Besaure, à propos d'une mission à Nankin. Il a conservé des petits papiers et me paraît de taille à vouloir s'en servir. Ou je me trompe fort, ou ce garçon-là fera parler de lui.

Visité les travaux de la municipalité française pour l'adduction des eaux à Shanghai, fort intéressants et paraissant bien menés par Chollot. Nous passons près de l'Arsenal où les Chinois continuent à produire des armes, des munitions pour leurs troupes du nord, sans plus se soucier de nous que si nous n'existions pas. Je n'arrive pas à comprendre le motif pour lequel on n'a pas mis la main sur cet établissement. La jalousie des diverses puissances en est sans doute la cause, mais il faut avouer qu'elle a là de bien fâcheux effets.

Les Russes ont cédé sur la question de la Mandchourie; ils ne l'occupent, disent-ils, que pour y rétablir l'ordre; il y a, dès lors, de grandes chances pour que les troubles y durent longtemps.

Il y a eu à Shanghai, en octobre dernier, une alerte ordonnée par le général anglais pour que chaque détachement sût où il devait se porter en cas d'attaque des Chinois. Elle était motivée par certaines rumeurs rendant probable ladite attaque.

Le détachement français, placé dans le voisinage de l'arsenal et de la poudrerie chinoise, était aux avant-postes, et on a reproché au commandant français d'avoir cherché une affaire. Il y a exagération là-dedans; on désirait peut-être

l'affaire, mais on n'a pas menacé les Chinois. Et cependant le commandant de la marine et le consul ont poussé de hauts cris et accusé le lieutenant-colonel Adam de Villers. On dit même qu'ils ont réussi à le faire partir. Il est un fait certain, c'est que l'arsenal chinois et la poudrerie continuent à fabriquer ostensiblement des armes et des munitions pour les troupes chinoises du Nord, et qu'on aurait eu cent fois raison d'occuper ces établissements. Mais on avait la promesse du Vice-Roi qu'aucun trouble ne se produirait dans le Yang-Tsé si on ne faisait pas de mouvement en avant et, pour maintenir la paix, on a préféré fermer les yeux sur ce qui se passe à l'arsenal. Voilà encore une de ces questions où il est impossible de voir clair. Suivant la source à laquelle on puise, les renseignements varient du tout au tout. A entendre le consul, Villers fut imprudent et blâmable; à entendre les militaires, il a simplement exécuté les ordres donnés par le général anglais, mais ce dernier ne demandait peut-être pas mieux que de voir les Français allumer l'incendie.

14 AVRIL. — Visite des ouvrages de Kyang-Yin, qui sont sérieux et auprès desquels existe une garnison importante. Les troupes dans leurs camps font l'exercice; les hommes marquent le pas à la prussienne; ils font des évolutions où se mêlent les formations des règlements européens et les antiques mouvements chinois. Il y a un certain carré qui se transforme en hexagone avec carré central, qui n'est pas banal. Deux instructeurs européens sont encore avec eux; l'un, Jürgens, est un ancien officier allemand; l'autre, Keisse, est un Irlandais; ils vivent près du camp et se louent de leurs rapports avec les Chinois. L'Allemand se prétend neutre depuis le meurtre de son ministre; c'est sans doute pour cela qu'il nous laisse voir les forts et nous fait manœuvrer les pièces.

15 AVRIL. — Visite des ouvrages de l'île Rose; nous grimpons sur un piton qui les domine tous et nous permet de les apercevoir comme si nous y étions. Mais on nous interdit d'y entrer.

Arrivée à Ching-Kiang après-midi; visite de la ville où un jeune chinois baragouinant l'anglais veut absolument nous égarer dans de mauvais lieux. Visite à la mission jésuite (P. Chevalier) qui dîne à bord. Il nous raconte que les jésuites ne possèdent rien à eux, pas même leur robe; s'ils sortent, on leur donne l'argent nécessaire au voyage et rien de plus. Avant d'être admis dans la compagnie, ils subissent trois épreuves: un voyage à pied d'un mois suivant un itinéraire qu'on leur assigne chaque jour et où ils sont astreints à mendier leur gîte; un séjour à l'hôpital; un autre à la cuisine. Enfin, on les fait mendier. En résumé, on brise leur volonté pour l'assouplir entièrement. C'est admirable ou absurde, suivant le point de vue auquel on se place.

16 AVRIL. — Visite des ouvrages des passes de l'île Silver. On se montre rigoureux et on ne nous laisse pas entrer, mais nous trouvons moyen de grimper au sommet de l'île, dans une pagode de laquelle on domine tout. Un vieux bonze nous accompagne; un soldat, qui nous a tout d'abord interdit l'accès, vient reprocher au bonze sa conduite et le traite de méchant homme. Le bonze se calme avec un peu de monnaie; le soldat refuse de prendre ce qu'on lui offre.

Déjeuner chez le P. Chevallier, de la mission jésuite; très charmant homme.

Le séjour à Chin-Kiang me laisse une excellente impression. Le site est fort joli. Cependant, la ville chinoise est aussi mal-propre que toutes celles qu'on peut voir et les habitants n'ont rien de particulièrement amène. Il n'existe aucun commerçant français à Chin-Kiang et nous n'y sommes représentés que par deux employés des douanes et le P. Chevallier. Les maisons anglaises et allemandes sont, au contraire, assez nombreuses; il existe un consul anglais.

17 AVRIL. — Le matin, visite aux ouvrages de Yen-né-ké. Nous tombons sur un naïf ou un vaniteux, qui nous fait voir de fond en comble tous ses ouvrages. Pour la peine, on l'emmène à Nankin sur le *Charner*.

A Nankin, par contre, refus obstiné de rien nous laisser voir.

19 AVRIL. — Hier, promenade à Nankin par une pluie qui a failli compromettre cette journée d'excursion. Usage varié de pousse-pousse, ânes, chevaux. Visite à la mission jésuite, P. Lari-vière, le seul Français habitant Nankin; il a 59 ans et en paraît 65. Local des examens, répétition de celui de Pékin, dix mille guérites de supplice physique et intellectuel, usine d'abrutissement du chinois.

Temple de Confucius, moins beau que celui de Pékin; l'abbé qui nous accompagne fait envoler un pigeon niché derrière la stèle de Confucius: le Saint-Esprit.

Ancienne ville impériale en ruines, elle rappelle celle de Pékin. Tombeaux des Mings, comprenant une allée d'animaux gigantesques en pierre: chiens, lions, chevaux, chameaux, éléphants; ceux-ci courbés ou debout. Le dos des éléphants est couvert de pierres; la légende veut qu'en lançant un caillou, si on réussit à le faire tenir sur l'éléphant, on ajoute une année à son existence (ou un garçon à sa postérité). Seconde allée, à angle droit de la première; guerriers, bonzes, etc.; au fond, une colline sous laquelle reposent les Mings.

L'enceinte de la ville a plus de trente kilomètres de pourtour; son grand axe en a douze au moins; les neuf-dixièmes de

la superficie sont des champs cultivés. Tout cela est le résultat de la révolte des Taïpings de 1858-62.

Rentrés à bord, le soir, l'amiral nous donne un dîner et nous remercie du concours que nous lui avons apporté; de même, ce matin, le Commandant Bachme se montre tout à fait gracieux. Les marins sont charmants quand on est leur invité.

Embarqué sur le Kiang-Yu à une heure; passé à Chin-Kiang vers 5 heures.

21 AVRIL. — Arrivé hier à 11 heures à Shanghai; j'y retrouve Valette et Hubert à couteaux à demi tirés; le ménage ne durera pas longtemps à ce train-là.

Nouvelles sensationnelles du Nord. Le Général von Schwarzhoff brûlé dans un incendie à Pékin. Les Allemands ont eu peu de chance avec leurs officiers généraux et supérieurs dans cette campagne : von Yonk et von Schwarzhoff asphyxié ou brûlé.

On annonce en outre qu'une colonne est en marche sur Hweilou, mais les uns disent que la colonne est composée de Français, les autres que ce sont des Allemands. De plus, on annonce que des préparatifs seraient faits dans la direction de Kalgan. Tout cela semble très louche.

Embarqué sur le *Wuchang* avec le P. Bosca, visiteur des lazaristes, et tout un lot d'Anglais dont trois officiers non en tenue et qui, suivant leur coutume, se dispensent de se présenter.

22 AVRIL. — Le P. Bosca voudrait bien voir la France s'installer à Chefoo pour protéger les missions. Le jeu en vaudrait difficilement la chandelle. Il raconte bien que les intérêts français sont surtout moraux et spirituels, mais cela ne l'empêche pas d'avouer que sa Société a acheté à Shanghai, il y a 30 ou 40 ans, des terrains à cinq francs le mou qui valent maintenant plus de 500 taels et rapportent par an bien au delà de leur prix d'acquisition. Il ne serait peut-être pas mauvais de songer un peu aussi aux camarades.

23 AVRIL. — Arrivée à Chefoo ce matin à 11 h. 30, après avoir aperçu de loin en passant Wei-Hai-Wei, où fumait un gros « man of war » et d'où on entendait partir des détonations.

Revu à Chefoo l'évêque Schang, qui nous apprend que le massacre de chrétiens dans le Shantoung, annoncé tout récemment par la presse de Shanghai, est une vieille nouvelle remontant à plusieurs mois. Revu les infectes fabriques de poudrette qui empoisonnent les environs de la ville. Revu aussi le consul, qui croit dur comme fer à l'histoire du câble français atterri à Amoy. Je lui ai raconté, sans parvenir à le convaincre, comment on m'avait cru mêlé à cette histoire, qui me paraît être un conte à dormir debout.

A Chefoo, un bateau anglais ou plutôt indien est en rade et part en même temps que nous, amenant à Tong-Kou un détachement de Sikhs. Les hommes acclament leur colonel, qui est à bord du *Wuchang*. Cet éminent officier britannique ayant jugé superflu d'endosser la tenue et de se faire connaître, j'ai eu le regret de faire avec lui la traversée sans lui ouvrir la bouche. Ses deux lieutenants ont d'ailleurs imité son exemple.

Peu de temps après le départ, vive altercation entre deux Sikhs et un Chinois qu'ils ont saisi par la queue et auquel ils semblent devoir faire un mauvais parti. L'incident n'a pas de suite. Entre sauvages, on s'entend toujours.

24 AVRIL. — Arrivé à Tongkou après trois heures de navigation en sampan depuis la barre de Takou. Trouvé Trafford, commandant d'étapes, et le jeune Pacton.

On parle de plus en plus du rapatriement et, en même temps, on fait une colonne sur Hweilou. Etrange coïncidence. Les incendies de Pékin qui se sont succédé à intervalles si rapprochés et que, paraît-il, des Chinois avaient annoncés d'avance, ne doivent, au dire des gens qui tiennent avant tout à rentrer, être attribués qu'au hasard ou à l'imprudence. Singulier hasard et singulière imprudence.

On va déplacer de Shanghai le bataillon qui s'y trouve et son commandant pour les expédier en Indochine. Je gage qu'ils m'attribueront cette mesure.

La brigade de la guerre rentrera la première; on laissera du monde à Pékin, Tien-Tsin, Chieng-liang-Chung et Tongkou, jusqu'à la consommation des siècles et, en attendant, 4.000 hommes d'infanterie de marine. Qu'allons-nous devenir, nous autres sapeurs, dans tout cela ?

25 AVRIL. — Rentré à Tien-Tsin aujourd'hui pour apprendre que décidément la colonne sur Hweilou n'en est pas une, que les troupes rentrent déjà en partie. On dit même que nous étions de mèche avec Li-Hung-Chang, qui n'était pas fâché de faire sentir son autorité aux troupes qui échappent à son action. En tout cas, nous sommes résolus à ne pas poursuivre les Chinois au Chan-Si ni au Chen-Si, afin de ne pas nous mettre sur les bras les armées du vice-roi de Nankin. En ordonnant la colonne, le Général Voyron a cédé au désir de ne pas laisser les Allemands faire à eux seuls la police dans une région que nous occupons, mais il a en même temps donné au gouvernement et à Pichon l'assurance qu'on ne marcherait pas au-delà de la Grande Muraille. On négocie même avec la Chine pour que les autorités locales reprennent Hweilou et Tching-ting-fou; nous resterions à Schilo. En somme, je n'ai pas manqué la bataille, puisque bataille il n'y a pas eu.

La question du rapatriement paraît en revanche moins avan-



cée et plus problématique. Le gouvernement n'a donné aucun ordre ferme et se contente de demander des renseignements sur l'effectif à rapatrier, les dates de départ probable ou possible. En fait, il cède aux injonctions et aux désirs des Russes qui, maintenant, font tout au monde pour nous faire rester, afin d'avoir eux-mêmes un prétexte pour demeurer en Mandchourie. Delcassé est à Pétersbourg en ce moment; peut-être à son retour recevrons-nous des ordres. En tout cas, il faut nous attendre à rester au moins jusqu'au milieu de juillet.

Au dire de Sucillon, la guerre entre la Russie et le Japon serait chose imminente, et le succès des Japonais, au moins au début, ne ferait doute pour personne, pour les Russes moins que tous les autres. Les Japonais se figurent que nous marcherions contre eux; pour une folie, voilà qui en serait une; espérons qu'elle nous sera évitée.

26 AVRIL. — Visite aux travaux de Tien-Tsin ou plutôt aux casernements et à l'ancienne ville murée dont les remparts sont aujourd'hui à bas. Quel changement apporté ici par notre présence depuis six mois ! Les magasins sont rouverts, le commerce a repris, les ruines s'effacent et font place à de nouvelles constructions.

Visité une mosquée chinoise qui, avec ses clochetons indo-chinois, disparaissait jadis dans le dédale des petites rues. L'intérieur ressemble à une mosquée quelconque de Tunisie, les prêtres à des bonzes quelconques. Les Anglais ont eu le talent de s'en faire les protecteurs en y plaçant une garde d'Indiens musulmans. Elle est restée intacte.

Les Chinois ont décidément repassé la Grande Muraille et n'ont pas donné à la colonne l'occasion de tirer un coup de feu. On en a avisé le gouvernement en lui demandant de nouvelles instructions pour le rapatriement. Voilà la troisième fois et il va commencer à trouver que l'idée du retour nous démange un peu trop.

27 AVRIL. — Déjeuner chez Sucillon; dîner chez d'Esperey. Visite au consul Leduc et au colonel japonais Harada. Vu entre temps quelques personnages d'importance variée. De tout ce que j'ai appris résulte pour moi que les Russes nous feront rester ici beaucoup plus longtemps qu'on ne se l'était figuré, que les Japonais sont à l'œil sur notre compte parce qu'amis des Russes à l'égard desquels ils ont déjà tiré les couteaux; qu'enfin la majorité du corps expéditionnaire n'aspire qu'à rentrer sur les pieds, les mains ou sur la tête, qu'il ne serait pas impossible que le Grand Chef rentrât seul ou à peu près seul d'ici peu de temps, nous laissant le soin de nous débrouiller par la suite.

Dans l'affaire du 23, près de la muraille de Chine, les Allemands ont perdu 4 hommes tués, 5 officiers et 80 hommes, bles-

sés. Ils ont poursuivi les Chinois au-delà de la muraille. Ils cherchent évidemment une affaire.

28 AVRIL. — Essai infructueux pour monter à Pékin; un accident survenu à Lofa au train que nous devons croiser à Yantsoun, nous oblige à rebrousser chemin sur Tien-Tsin, après avoir drogué tout l'après-midi à Yantsoun. Amabilités des officiers anglais.

Le Général Vogack était dans le même train que nous. Extraordinairement jeune, 40 ans peut-être. Il était lieutenant-colonel à 27 ans.

L'accident a coûté la vie à 15 Chinois et 30 ou 35 autres ont été blessés. Un seul Européen, soldat américain, légèrement contusionné.

Un officier anglais nous conte que récemment ordre a été donné aux détachements anglais et allemand de Yantsoun d'échanger leurs cantonnements. Quand les Anglais se sont présentés au cantonnement allemand, ils ont trouvé toutes les portes et fenêtres brisées et enlevées. Du coup, ils ont refusé de faire l'échange prescrit. Ils ne paraissent pas avoir pour les Allemands une sympathie exagérée.

1<sup>er</sup> MAI. — Reparti pour Pékin le 29, où je finis par arriver à 9 heures du soir après un voyage plutôt fastidieux et pénible, avec transbordement sur le théâtre de l'accident.

En wagon, un officier japonais, fort empêtré de ses chaussures par la température plutôt élevée, revient à ses habitudes antérieures en enlevant bottes et chaussettes; il s'accroupit sur sa banquette et paraît éprouver une vive satisfaction en tripotant ses extrémités inférieures.

Rencontré en passant le colonel Mac-Donald, des pionniers anglais, à qui j'offre notre concours pour la réfection de la ligne; il le décline tout en remerciant. Décidément les officiers anglais sont ceux avec lesquels les rapports personnels sont le plus agréables à partir du moment où la glace a été rompue. Mais Dieu que cette glace est donc d'aspect réfrigérant.

A Pékin, je trouve le Général en Chef fort grognon. Le désir de rentrer en France est poussé chez lui à un degré tel qu'il ressemble à une maladie. Il est furieux contre l'Amiral Bayle, furieux contre le Ministre de France, furieux contre tout le monde. Il veut faire exécuter les casernes des Légations et néanmoins ne paraît pas disposé à engager sa responsabilité dans l'affaire. Plus que jamais, le pauvre homme est indécis et anxieux de revoir les siens; il traduit son ennui en désagréments pour ses subordonnés. Ceux-là seuls qui savent flatter ses manies et lui brûler l'encens sous le nez obtiennent ses faveurs.

Echos de la colonne sur Hweilou. Elle a été décidée par le Général en Chef à la suite d'un déjeuner chez Mgr Favier où

se trouvait le Maréchal de Waldersee. On a quelque peu forcé la main au Général qui, d'abord soutenu par Pichon, fut lâché par ce dernier à la suite d'un télégramme venu de Paris. Le Général lança dès lors deux officiers de son état-major, Tissier et Andlauer, sur le Général Bailloud, pour lui prescrire de ne pas s'engager, et les deux officiers arrivèrent juste au moment où les Chinois ayant repassé la muraille, le Général Bailloud s'apprêtait à leur tomber dessus; l'accueil fait aux deux émissaires fut plutôt frais, mais néanmoins on se conforma aux ordres reçus.

La diplomatie de Pékin est furieuse contre le Général Bailloud. Il paraît qu'on le traite aussi mal que possible. Le fait est que le rôle qu'on lui fait jouer est exactement l'opposé de celui qui convient à son caractère. Il a parfaitement entraîné ses hommes et communiqué à tous son désir de marcher, et on l'oblige à piétiner sur place.

2 MAI. — On juge différemment, suivant les milieux, la colonne de Hweilou. Hauteclocque, que je voyais aujourd'hui, en éprouve une profonde humiliation. Nous avons promis aux Allemands de marcher avec eux et nous les avons lâchés. Nous sommes ainsi la cause du demi échec et des pertes qu'ils ont subies. Où est la vérité? Bien fin qui la trouvera parmi ces renseignements contradictoires.

Hocquart, que je suis allé voir, est énervé du désordre qui règne dans l'entourage immédiat du général; il s'efforce d'y porter remède. Mais, à côté des moments où le général donne libre cours à son bon sens naturel, il y a ceux où son enfantillage prend le dessus et alors c'est une série de notes plus absurdes les unes que les autres.

Visite au temple de la Lune; un grand mot, de grands espaces vides, quelques bâtiments sans caractère et sans cachet, c'est bien ce qu'on peut rêver de plus ridicule. Un double mur derrière lequel il ne se passe rien.

La municipalité chinoise du quartier français entreprend sur notre ordre une réfection des rues, dont la conséquence la plus claire est de les rendre impraticables. Ailleurs, on se borne à les arroser pour la plus grande satisfaction des passants; nous y faisons de l'haussmanisation et nous laissons la poussière nous envahir.

3 MAI. — Arrivée de Noguette, venant de Paoting-Fou, très vexé de la tournure que les affaires ont prise. Des renseignements qu'il me donne, résulte cependant la certitude que nous n'avons pas abandonné les Allemands qui voulaient marcher sans nous. Ils ont consenti à nous attendre et leur colonne la plus voisine de nous a enlevé la porte qui nous était assignée comme objectif dans le plan primitif. C'est à leur droite, par conséquent

à l'aile opposée, qu'ils ont rencontré une résistance devant laquelle ils ont dû reculer en subissant des pertes assez sérieuses.

A l'heure actuelle, le Général Bailloud est à Tching-sing-fou « passant le service » aux troupes chinoises qui viennent le remplacer dans la région. Il est de mauvaise humeur et cela se conçoit.

J'ai passé aujourd'hui la revue de la Compagnie 19/1 rentrant de Paoting-fou, et de la section d'aérostiers. J'ai tenu à leur dire quelques mots, mais la fin de mon petit discours est plutôt mal sortie; mon émotion était sensible et m'arrêtait les mots dans la gorge. Les militaires ne devraient jamais parler et cependant il y a des cas où on éprouve le besoin de faire sentir à ses hommes qu'on a un cœur battant à l'unisson du leur et qu'on les considère autrement que des automates.

4 MAI. — Le départ de Pékin de la 19/1 et des aérostiers. Visite de la tour de la grosse cloche, au nord de la ville. Monument sans grand intérêt. Visite à Mgr Favier qui, dans un langage un peu crû, nous conte son siège de Pékin; ces « cochons » de boxers se présentaient tout nus à l'attaque du quartier des femmes. Les Chinois chrétiens étaient à la portion congrue et ont dévoré les écorces, les racines et les chiens qui venaient manger les cadavres des boxers. Il restait comme provisions du vin et du café qui servirent à reconforter les marsouins après la délivrance. Ils burent 300 bouteilles et se ressentaient de cette distribution extraordinaire; l'un d'eux, tapant sur l'abdomen de l'évêque, lui dit : « Toi, t'es un bon curé, il faut que je t'embrasse. »

Le soir, Hocquart dîne avec nous; il défend l'opération sur Hweilou et la retraite qui l'a suivie, pour le motif que nous ne devions pas marcher avec les Allemands. Il donne sur le rapatriement une idée qui paraît assez juste; on le fera par petits paquets et en quelque sorte par extinction naturelle, de manière à n'avoir pas l'air de le faire, tout en le faisant. C'est une politique dont la franchise n'est pas la caractéristique.

Une dépêche Havas de ce soir nous apprend le retour de Delcassé à Paris et l'entente plus complète que jamais entre nous et la Russie. Reste à savoir ce que nous présage cette union et les conséquences qu'en éprouveront les troupes de Chine.

7 MAI. — Vu aujourd'hui d'Anthouard, qui se félicite d'avoir échappé à la gérance de la Légation au moment de la mise en marche de la colonne de Hweilou. Pichon s'est décidé à donner son consentement à notre participation sur une démarche de Marchand qui lui représentait l'humiliation qu'éprouvaient nos officiers à voir les Allemands faire la police dans une région où, jusque là, nous avions été seuls à opérer. Le gouvernement fut

mécontent et on arrêta les frais. Le colonel Lalubin, qui revient de la colonne, en rapporte une impression pénible, celle d'avoir laissé les Allemands faire notre besogne en s'emparant de la porte de Kou-Kouan qu'ils nous ont cédée d'ailleurs ensuite sans difficulté. Il trouve également que notre retraite a été trop précipitée et est de nature à nous faire perdre la face.

D'Anthouard dit que les Russes ne sont pas aussi désireux qu'on le prétend de nous faire rester ici.

Vu le Général Bouguié, très fatigué et dont la mine est bien mauvaise; lui voudrait s'en aller, trouve que tout est mauvais, que notre action en Chine est ridicule, etc., etc.

10 MAI. — Visite au Général en Chef, toujours préoccupé de la rentrée et qui me demande si je n'ai pas envie d'en faire autant. Sur ma réponse que les événements ne me paraissent pas prendre la tournure qui y conduit, il me dit que les Chinois font tout ce que nous voulons et que c'est pour les Russes que nous restons ici. Sur ces entrefaites, arrive un télégramme du Ministre de la Marine lui annonçant que la situation en Chine ne permet pas de prendre encore une décision ferme au sujet du rapatriement des troupes de la Guerre. Je ne pouvais souhaiter meilleur argument en faveur de ma thèse.

Il me fait part de son désir d'obtenir un emploi à Paris, et sur une question de ma part, laisse percer l'idée qu'on m'avait signalée déjà, qu'il a en vue le gouvernement militaire de Paris. Ce serait un gros morceau et un superbe cadeau fait aux troupes coloniales. Je doute qu'une pareille décision soit prise sans soulever de fortes protestations parmi les généraux de l'armée de terre.

Les Anglais, imitant l'exemple que nous leur avons donné, poussent leur ligne jusqu'à la porte Sien-Men; ils ont même été plus loin que nous dans la voie des démolitions et traversent la demi-lune qui couvre la porte.

Les Allemands ont terminé la construction de leurs baraquements définitifs à Pékin; ils se sont inspirés de ceux que nous avons faits à Tien-Tsin, mais en les perfectionnant.

11 MAI. — Ce soir, grand dîner offert par le Général Voyron aux officiers généraux étrangers, au corps diplomatique, aux plénipotentiaires chinois, suivi d'une fête vénitienne sur le grand lac, avec illuminations, divertissements variés, etc., etc. Le tout organisé par Marchand qui s'est montré en cela un fort habile homme et a dépensé sa peine sans compter, et peut-être aussi son argent.

Le Général en Chef a bu aux officiers généraux, au corps diplomatique, aux plénipotentiaires chinois dont la présence montre que les troupes alliées ne sont pas venues faire la guerre à la Chine, mais aux « hordes sans nom » qui l'ont déshonorée.

Toast non entendu du doyen du corps diplomatique; toast d'un Chinois qui boit aux généraux étrangers qui sont venus aider la Chine à rétablir l'ordre. J'étais entre Jadot, le directeur des Chemins de fer franco-belges, et Pierre Loti, alias Viaud, à qui je n'ai pas adressé la parole, ce monsieur me répugnant profondément.

Le côté triste de cette fête, c'était la fraternité bruyamment affichée des soldats français et allemands se promenant bras dessus, bras dessous. Les amateurs de paix universelle peuvent s'en réjouir; pour ma part, j'en ai éprouvé un profond chagrin.

On a obtenu pour cette fête le concours des Chinois, qui ont abondamment fourni les lanternes, feux d'artifices, échassiers, etc..., mais le curieux de l'aventure, c'est le fait que le Prince Ching étant arrivé fort en avance, quand on a voulu le recevoir, tous les interprètes de la place se sont éclipsés comme par enchantement. Ceci marque le peu de confiance qu'ils éprouvent et leur crainte de se voir un jour ou l'autre en butte aux vengeances des mandarins pour nous avoir servis.

L'amour-propre français peut se réjouir du succès de la fête, mais le patriotisme sera moins heureux de voir oublier ainsi nos haines légitimes.

12 MAI. — Déjeuner chez d'Anthouard, qui ne partage pas mon indignation et ma tristesse à voir la fraternité franco-allemande. Il ne faut pas se laisser hypnotiser. Ce sont en grande partie des Alsaciens-Lorrains. La haine est un guide détestable en politique, qui nous a fait perdre déjà des occasions de tirer parti des bonnes dispositions des Allemands, etc..., etc... Ce sont là raisons données qui ne me satisfont qu'à moitié, car autre chose est de s'entendre sur les affaires où les intérêts peuvent être communs et se mettre à boire ensemble. Il paraît que l'incident de 1895-96, où Berthelot a gaffé si énormément, serait le suivant : à la suite de son télégramme à Krüger, Guillaume comprit qu'il s'était laissé emballer et chercha quelqu'un pour l'aider à sauver sa face. Il nous demanda une démarche très platonique en faveur des Boers, motivée par les intérêts financiers très considérables que les Français ont au Transvaal. Berthelot refusa tout net et sèchement. Quelques mois ou semaines après se produisit l'incident égyptien où les Anglais voulurent mettre la main sur le fonds de réserve de la Dette. Berthelot protesta bruyamment sur un ton menaçant et provoqua un immense éclat de rire dans l'Europe entière, parce que les Allemands nous lâchèrent à leur tour et que les Russes ne nous soutinrent que très modérément selon leur habitude.

Parmi les convives, sir Robert Hart, homme d'aspect très simple et modeste, un peu négligé même dans sa tenue; il avait une petite cravate verte de l'effet le plus singulier. Il parle français mais à contre-cœur et ne se déboutonne pas.

Vu Pichon, qui s'étonne de la mesure prise par le gouvernement, au sujet du rapatriement; il dit que le ministre Russe à Pékin lui a toujours manifesté, et sans variation, son désir de nous voir abandonner le Petchili. Il craint que le maintien de nos troupes en Chine n'ait des conséquences fâcheuses sur leur santé, sur les relations avec les autres troupes et enfin ne nous mette en fâcheuse posture si la rupture entre Russes et Japonais venait à se déclarer. Il croit que ces derniers ne feraient qu'une bouchée de leurs adversaires.

Vu le Général Bouguié, toujours de plus en plus souffrant et se disposant à rentrer en France.

13 MAI. — Retour à Tien-Tsin. Le train a marché régulièrement, J'avais Pierre Loti dans mon compartiment.

Vu Sucillon qui paraît croire quand même, sinon au rapatriement, du moins au retour assez prochain d'une partie d'entre nous. Entre temps, il liquide le plus qu'il le peut du personnel en excédent. Il y a des gens qui se rebiffent à l'idée qu'on les renvoie et qui pourtant sont enchantés de partir. D'autres, au contraire, veulent s'en aller pour essayer de soigner leurs intérêts particuliers. Il est amusant de suivre les petits calculs personnels des uns et des autres.

14 MAI. — Passage à Tien-Tsin du nouveau ministre Beau, qui se rend directement à Pékin. Il s'informe de l'état du Général Bailloud.

Ce dernier me fait l'effet de perdre l'esprit; il devient d'un nervosisme extraordinaire et oublie toute mesure. Il m'envoie un télégramme dans lequel il accuse de maladresse le lieutenant Quillacq, des télégraphistes, sans penser que ce texte passe sous les yeux du personnel sous les ordres de ce dernier. J'ai dû répondre en lui signalant les inconvénients qu'une pareille manière de faire présente pour le service. Tant pis pour ce qui arrivera, mais j'aurais manqué à mes devoirs en n'agissant pas ainsi.

Sucillon que j'ai eu occasion de voir plusieurs fois aujourd'hui et en particulier à propos de cette affaire, me confie que notre Grand Chef lui rend la tâche par trop lourde à cause de son défaut absolu de volonté; il tourne comme une girouette au moindre vent, donne des ordres contradictoires et se fâche lorsqu'on les lui signale. Il est visible que Sucillon en a assez et je comprends cela.

Il me confirme que le Général espère avoir le gouvernement militaire de Paris à sa rentrée et émet l'avis qu'il s'y coulera. Il manque absolument du tact, du doigté et du courage civique nécessaires en un pareil poste.

15 MAI. — L'*Havas* du jour nous apprend qu'on veut bien nous concéder le bénéfice de la campagne de guerre et qu'on nous

rapatriera quand les Chinois auront exécuté les clauses du traité. Cela promet de durer quelque temps encore.

On fait rentrer par ce courrier Prudot, le payeur, deux lieutenants-colonels d'artillerie, Chanteaume et Gosselin ; un chef d'escadron de gendarmerie. Cela représente la dépense d'une compagnie.

17 MAI. — Retour du Général en Chef à Tien-Tsin; on lui a fait à Pékin, une conduite de Grenoble. Il y laisse paraît-il beaucoup de sympathies.

Déjeuner chez Leduc, le Consul, Mme Vidal raconte que sir Robert Hart lui a fait l'autre soir des confidences sentimentales.

Enfant, il aimait une jeune fille qu'il ne pouvait épouser, et s'est dit qu'il arriverait à quelque chose. Il s'est marié et mal marié, car lady Hart reste à Londres. Il a eu une passion dans sa vie pour une certaine dame qui lui donna sa robe de bal, de couleur verte, dont il tire depuis les fameuses cravates qui m'ont si fort étonné l'autre jour chez d'Anthouard.

Dîner chez le Docteur Jacquemin avec les payeurs Prudot et Mermet, Couvelette, rentré de Pékin avec le Général en Chef.

19 MAI. — Déjeuner au Gouvernement provisoire de Tien-Tsin avec Harada, le Consul Japonais, un colonel et deux capitaines de même nationalité, Nechwalodof aide de camp du Général Vogack.

Nouvelle intéressante : les Allemands ont offert 2.000 chevaux à vendre, ce qui semblerait indiquer qu'ils veulent s'en aller. Le fait serait certain puisque c'est à Harada que l'offre aurait été faite.

Le Consul Japonais a visité Paris, il a surtout conservé le souvenir du Jardin de Paris et du Café Américain.

L'ordonnance de Nechwalodof, ivre comme la bourrique à Robespierre, cherchait son patron de tous côtés et s'en allait sur sa selle dans un état d'équilibre instable.

Le Peï-Ho est suivi maintenant par un quai magnifique, dont les Chinois paraissent s'accommoder le mieux du monde.

20 MAI. — Départ de Pichon précédé de son chien et suivi de sa femme, de Vidal et sa famille. Pas mal d'officiers à la gare pour aller les saluer.

Ce départ fait plutôt à ceux qui restent une impression désagréable. On a beau se dire vingt fois par jour qu'il faut continuer l'œuvre commencée, il n'en est pas moins pénible de se sentir à la traîne. Avec cela, journée grise et pluvieuse. Visite à la cité chinoise et emplettes au bazar; les marchands qui jadis ne parlaient que l'anglais ou le chinois, se sont mis maintenant à parler français.



21 MAI. — Rapport chez le Général en Chef, il est de bonne humeur, fait à tout le monde des compliments et parle du retour. Il paraît être un peu moins fixé dans ses idées sur ce qu'il convient de faire ici pour les troupes qui resteront.

22 MAI. — Revue du Général en Chef. On reçoit de Paris la nouvelle de quelques nominations dans le corps expéditionnaire. Toujours rien pour le Génie. Sucillon m'assure que les propositions nous concernant sont parties et me promet de redemander celle de Descourtis.

Il paraît que les Américains ont, tout récemment encore, eu une bagarre avec nos troupiers à Yangtsoun.

Hocquart me conte une histoire sur Hubert qui vaut la peine d'être notée. Marié et divorcé après des malheurs conjugaux, il devint l'amant de Suzanne de Luzy, la maîtresse d'Arton, lequel voulut le rejoindre au Tonkin, où il se trouvait alors. Il pria un sien ami d'aller la cueillir à Saïgon et de l'emmenner à Hong-Kong, afin d'éviter les ennuis que lui eussent causés sa présence au Tonkin. L'ami fait la commission, mais en débarquant à Hong-Kong, il est pris par Arton lui-même et incarcéré. Pour se défendre, il fait appel à Hubert et, celui-ci ne répondant pas, envoie à Hanoï une dépêche ainsi conçue : « Commandant Hubert compromis affaire Arton. » Là-dessus, Hubert est mis aux arrêts de rigueur, puis renvoyé en France pour s'expliquer.

Il paraît que ledit Hubert doit ses hautes protections, notamment dans l'entourage de Waldeck-Rousseau, à ses relations demi-mondaines.

23 MAI. — Nouvelles d'une *grande* bataille livrée par la brigade Bailloud, dans laquelle on a enlevé un village sans perdre un seul homme. Tant mieux qu'il en soit ainsi, mais m'est avis qu'on ferait mieux d'être moins lyrique pour des affaires de police.

24 MAI. — Revue des artilleurs, sapeurs et troupes diverses par le Général en Chef.

Visite à Harada qui annonce que les Japonais sont sur le point de quitter le Petchili et confirme son renseignement de dimanche dernier au sujet des dispositions des Allemands.

Incident à Pékin entre Guillot et Lévêque. Le premier est emplâtre, ce que j'ai constaté depuis longtemps ; le second énervé, a un peu perdu la note juste. Je les admoneste l'un et l'autre mais au fond c'est Guillot qui écope le plus, quoique dans la forme ce soit Lévêque qui est le plus durement traité.

26 MAI. — Il ne paraîtrait pas que les Allemands aient le moins du monde envie de s'en aller, à voir la quantité énorme de matériel de baraquement qu'ils amènent. L'histoire d'Harada pourrait donc bien n'être qu'un bluff.

Le bruit court d'une occupation internationale de la Corée pour empêcher les Russes et les Japonais d'en venir aux mains. C'est peut-être un canard et je le souhaite bien vivement, car rien, à mon avis, ne serait plus ridicule pour nous qu'une immixtion dans ces affaires où nous n'avons aucun intérêt. Si c'est pour aider les Russes, je trouve que le jeu n'en vaut pas la chandelle et qu'il est parfaitement inutile de nous aliéner le Japon pour si peu de choses.

27 MAI. — L'occupation de la Corée paraît se réduire à d'insignifiantes proportions, tant mieux.

Vu aujourd'hui le Général de Vogack, qui commande ici les forces russes. à propos d'une affaire de terrains à Tong-Kou où la marine par son insouciance, et les Russes par leur habileté canaille vont nous mettre dedans en nous obligeant à payer une forte somme. Je ne serais pas surpris que Vogack touche sa part dans l'affaire. Quant aux marins, ils ont laissé l'an dernier les Russes s'étendre à loisir; ils éprouvent le besoin de rattraper un peu de ce qu'ils ont abandonné jadis et ils nous mettent en avant.

28 MAI. — Ce matin, au rapport, le Général en Chef annonce que le départ des Anglais est prochain, que celui de Waldersee est officiel, enfin l'*Havas* annonce celui d'une division de l'escadre allemande. Tout cela semblerait indiquer que nous ne resterons plus très longtemps. Le Général est toujours aussi aimable et aussi net dans ses indications sur ce que nous devons faire, mais toujours aussi pressé de voir les choses terminées.

Il reçoit la visite du Général Japonais Fukusime et fait la gaffe de le recevoir debout, elle aura été sentie.

Sucillon que je vois ce soir me paraît être quelque peu excédé de son chef. Il me dit que les sapeurs n'ont pas la cote parce qu'ils demandent trop d'argent.

30 MAI. — Un autre *Havas* a annoncé, hier, le départ d'une brigade anglaise. Plus que jamais on espère en haut lieu, chez nous, que nous allons en faire autant. C'est du moins l'impression que je retire d'une visite au Général en Chef.

31 MAI. — Ce jour peut être marqué d'une croix noire. C'est celui où arrive la nouvelle du toast de Berlin où Guillaume et Bonval ont échangé des hourras en l'honneur des armées française et allemande.

Depuis de longues années je n'ai éprouvé de sentiment aussi pénible et j'envisage très sérieusement l'idée de prendre ma retraite dans dix-huit mois. Etre conspué et vilipendé au dedans, n'avoir plus l'espoir d'une mission à remplir au dehors, c'est être dupe que de continuer à servir dans ces conditions. Et cependant je suis de ceux qui admettaient l'idée d'un rappro-

chement avec l'Allemagne, mais jamais je n'aurais cru qu'on serait allé, d'un seul coup, jusque là.

Leduc, le Consul, à qui je fais part de mes impressions, est de mon avis, il me réconcilie un peu avec les diplomates depuis que d'Anthouard, au lendemain de la fête de Pékin, m'avait trouvé excessif dans mes sentiments de répulsion pour les fraternités franco-allemandes.

Nous pouvons faire une croix sur Metz et Strasbourg, et ce n'est pas la dernière sans doute.

1<sup>er</sup> JUIN. — Visite d'Harada qui me fait part de son désir d'obtenir les insignes d'Etat-major français. Il me dit que la campagne actuelle, au cours de laquelle les Japonais ont beaucoup observé, a notablement relevé dans leur esprit le prestige de l'armée française. Il avait beaucoup baissé sous l'influence des instructeurs allemands, et après notre intervention à la suite de la guerre sino-japonaise. Harada, qui représente parmi ses compatriotes l'Ecole française, cherche à la relever. Il y voit son intérêt qui, dans l'espèce, se confond avec le nôtre.

Arrivée aujourd'hui d'un câblogramme prescrivant le rapatriement du Général Bailloud (*sic*) et de sa brigade. On annonce le départ des affrétés qui, par suite, seront en Chine dans la seconde quinzaine de juillet. Voilà qui va faire plaisir à bien des gens. Sucillon, qui me fait part de la nouvelle, voudrait réduire les sapeurs à un tout petit paquet. Cinquante hommes. Je me récrie, et j'en demande deux cents.

La mention spéciale du général B... est très significative ; elle n'a pu être introduite qu'à la demande du Général en Chef ou du Ministre de France. Elle sera certainement très pénible pour l'intéressé. Son ardeur combative l'a entraîné trop loin ; il a eu à mon avis le tort de ne pas savoir s'arrêter et de ne pas comprendre qu'on voulait avant tout terminer les opérations. Il s'est fait illusion sur les résultats obtenus par lui, et a cru qu'en s'agitant beaucoup il ramènerait le calme. L'illusion est grande. La déception le sera peut-être plus encore.

3 JUIN. — Hier soir, rixe dans Takou Road ; des soldats français et allemands ont hué et sifflé, peut-être aussi accueilli par des projectiles, une patrouille anglaise qui a fait feu, a tué deux des nôtres, blessé cinq autres dont un a succombé ; les Allemands ont eu aussi quelques blessés.

Du coup, on interdit de nouveau la concession anglaise. Il faut éviter à tout prix que ces rixes ne dégèrent en batailles sérieuses.

Waldersee passe par Tien-Tsin aujourd'hui, et se rembarque demain.

4 JUIN. — Ce matin enterrement de deux des victimes d'hier. Les allemands envoient des piquets d'hommes en armes de

tous les corps de troupe et leurs officiers sont nombreux. Le Maréchal vient au cimetière. Le Général Voyron est fort ému. Il nous invite à nous rendre aussi nombreux que possible au départ du Maréchal qui a lieu à 4 h. 30. Son ordre est exécuté, mais lui-même, par suite d'une erreur de son personnel, arrive un peu en retard. Il est incontestable que les deux cérémonies de ce matin ont créé un courant de sympathie entre français et allemands.

Abstention complète des Anglais et des Japonais à l'enterrement de ce matin. Comme Russe, le Général de Vogack tout seul.

Le bruit court que cette nuit des Allemands ont jeté à l'eau quelques Anglais et Japonais. Personne n'ose les approuver tout haut, mais chacun de nous, dans son for intérieur en est enchanté, si toutefois l'histoire est vraie.

5 JUIN. — Elle ne l'est pas.

Guyot, qui revient de Pékin, nous raconte que, parmi ses coolies se trouve un eunuque dont il a photographié les *absenta*. Il fut opéré à douze ans (ce qui doit en faire dix en réalité, puisque le Chinois compte un an le jour de sa naissance et deux ans douze mois après), il était au Service de l'Impératrice. Il paraît que ceux de l'Empereur sont opérés plus jeunes de manière que l'ouverture qui leur reste puisse s'agrandir et serve ainsi (*ut feminae vaginum*). Les Chinois poussent décidément le raffinement du vice au-delà de tout ce qu'un européen peut imaginer.

Comme autre trait de mœurs chinoises, les coolies qui vous emmènent faire les tournées de mauvais lieux dans la ville chinoise à Tien-Tsin, sont enchantés d'être invités à opérer sous vos yeux, et ne se montrent nullement gênés d'avoir des spectateurs. Des camarades qui se sont offert ce spectacle racontent qu'on leur commande l'allure, et qu'ils la suivent.

Il y a d'ailleurs à Tien-Tsin des maisons de petits garçons, et le Docteur Jacquemin me contait l'autre jour qu'un individu flânant devant sa porte, lui avait fait entendre par gestes qu'il était disposé à subir les outrages les plus variés.

Dans la nuit du 4 au 5, le feu a pris à Pékin dans l'enceinte du Palais Impérial, gardé par les Japonais et les Américains. Les Allemands sont venus pour prêter main-forte et ont été remerciés; notre offre de concours a été déclinée également. Il est permis d'en conclure que les yankees ont trouvé moyen de liquider les rapines qu'ils ont commises à l'intérieur du Palais, et qu'ils ne se souciaient pas d'avoir de témoins.

A propos de Pékin, il y a encore dans sa banlieue des bandes de brigands aux portes, pour tenter des attaques de vive force. Dernièrement à Che-Fen-Yen où se trouve un détachement de sapeurs de chemin de fer, Génin a pu en prendre cinq

qui venaient de martyriser une pauvre vieille femme. Il les a remis à la Place, après leur avoir fait couper la queue, mais jusqu'à présent n'a pu obtenir qu'on y ajoute la tête. La Place de Pékin se laisse berner par les mandarins de la police qui affirment que ces bandits, pris les armes à la main, sont de fort honnêtes gens. La vérité est que les mandarins suscitent eux-mêmes ces bandes, pour nous démontrer que nous ne pouvons faire la police nous-mêmes et qu'il faut recourir à eux.

Nous ne sommes pas les seuls d'ailleurs à être dupés ; les Allemands l'ont été plus que nous encore, paraît-il, car ayant réussi à prendre le bonze qui a tué le baron de Kettler, ils l'ont remis en liberté grâce aux roueries d'un interprète soudoyé par ledit bonze et ses acolytes. Quant à l'individu ou aux individus que les Allemands ont décapités comme auteurs du crime, tout porte à croire que ce sont de simples coolies à quinze tael pièce.

8 JUIN. — Le bruit court que le successeur du Général Voyron serait Geil, qui commande en Indochine. D'autres disent Sucillon. L'un ou l'autre choix serait bon.

9 JUIN. — Reçu du télégramme annonçant l'arrivée des bateaux. Les courriers réguliers du 23 juin au 4 août emporteront chacun 300 hommes (total 1.200 hommes). Sept affrétés arrivant du 25 juillet au 20 août, peuvent emmener 7.065 hommes de troupe et 231 officiers. Avec l'intelligence qui caractérise la marine, on fait arriver deux de ces bateaux le 25 juillet et trois le 5 août, ce qui facilitera évidemment les embarquements.

10 JUIN. — En lisant hier ce télégramme, j'avais eu le pressentiment qu'on allait vouloir me faire partir mes sapeurs par les premiers bateaux. Ça n'a pas manqué, et ce matin j'ai reçu une longue note de service écrite et signée Sucillon, m'avisant de me préparer au rembarquement. Je n'ai fait qu'un bond chez le Général et lui ai exposé notre situation, l'absurdité de la décision prise, et j'ai obtenu qu'il revienne là-dessus. Il n'en savait sans doute pas le premier mot, et c'était Sucillon qui avait dû arranger cela à lui seul. Le fait est qu'il est fort embarrassé pour ses rapatriements. Le Général lui laisse en principe la bride sur le cou à condition qu'on ne touche pas à certains coins qu'il s'est réservés, tels la cavalerie, les zouaves, les affaires de Pékin. C'est la dualité dans le commandement réalisée dans toute son ampleur, et cela depuis le premier jour. Frey, étant à Tien-Tsin, commandait sa brigade, qu'un autre commandait pour lui à Pékin. Puis ce fut le Général en Chef à Pékin, tandis que Sucillon était ici. A la deuxième brigade, Bailloud délègue ses pouvoirs sur les troupes de l'arrière à Souhart et

celui-ci ne peut se faire obéir des zouaves dont le colonel est jaloux de lui et a donné à ses subordonnés des ordres formels pour éluder ceux de Souhart. En somme, la caractéristique de cette campagne aura été le gâchis et l'absence de tout commandement organisé. Si on avait eu à opérer devant l'ennemi, je ne sais ce qui serait advenu mais je crains fort que nous eussions fait bien mauvaise figure. Les troupes coloniales ont certainement de grandes qualités, mais leurs chefs, à part de rares exceptions, sont d'une ignorance profonde. Arrivés vite et poussés par les circonstances, ayant d'incontestables qualités d'énergie, de décision, de débrouillage, ils ignorent complètement l'organisation. Peu à peu, avec eux, nous en revenons aux cadres d'avant 1870, dont on a dit tant de mal, peut-être à tort. Mais je crains, si la loi nouvelle leur permet d'atteindre les sommités de l'armée et de fournir la pépinière des grands chefs, que nous n'ayons avec eux de terribles mécomptes.

11 JUILLET. — Au rapport, ce matin, le général annonce à plusieurs reprises que la période d'exode est commencée. On sent que cette nouvelle lui cause une vive satisfaction. Il déclare que son intention est de faire rentrer les bataillons d'infanterie en bloc, musique en tête, et que pour arriver à ce résultat il sacrifiera les corps auxiliaires. On n'était pas fâché cependant de trouver ces corps auxiliaires lorsqu'il y avait de la besogne à faire. J'aurais pu lui rappeler que ceux qui ont été à la peine méritent bien d'être un peu à l'honneur, mais je suis déjà assez coté comme mauvais coucheur pour ne pas accroître ma réputation. Il veut aussi faire évacuer Pékin par les troupes qui occupent la ville impériale, à l'exception toutefois du vieux Pétang, qui est son domaine à lui, auquel il ne faut pas toucher. Je crois pouvoir essayer d'en tirer une décision ferme au sujet des travaux à faire ou ne pas faire à Pékin, mais on me prescrit de surseoir jusqu'à nouvel ordre. O décision ! De même pour la ligne télégraphique le long du Peï-Ho que je devais replier une fois l'autre faite; on me prescrit de surseoir et de me contenter d'une ligne de fortune. Je déclare qu'à ma connaissance, il n'y a pas de ligne de fortune; il y a des lignes qui marchent et d'autres qui ne vont pas. On me donne l'ordre d'attendre. O décision !

Comme exemple de bonne camaraderie du service de l'artillerie; j'avais demandé une bicyclette pour Shanghai; l'artillerie déclare qu'elle n'en a pas. Je vois Régis qui m'avoue que sa réponse est un mensonge motivé par ce fait qu'à Shanghai les sapeurs remplacent l'artillerie. Il finit par m'accorder cette bicyclette. O honnêteté !

12 JUILLET. — Un bon point au Général et au Colonel Arlabosse qui représente la France au gouvernement provisoire de Tien-

Tsin; ils ont obtenu la concession d'un pont à l'usine de Fives-Lille et ce pont aboutira à la Concession française.

13 JUIN. — Journée fertile en incidents. Le Général en Chef me envoie ce matin son officier d'ordonnance, Ferrandini, pour me demander de loger dans les bâtiments que nous avons construits un certain photographe (Guédon) que son propriétaire cons- à la porte. A cela, je réponds que les bâtiments militaires ne sont pas faits pour les civils, que le Général s'engage dans une voie dangereuse et que je ne ferai pas un centime de dépense pour une affaire de ce genre sans un ordre écrit. Que d'ailleurs les bâtiments en question sont édifiés sur des terrains appartenant aux Jésuites, lesquels nous les ont cédés *gratis pro Deo* pour y loger des troupes et que ce serait leur faire une concurrence déloyale que d'y installer des individus qui sont susceptibles de payer un loyer. Ferrandini part, emportant ces raisons, et revient le soir avec un ordre verbal d'avoir à céder les locaux en question; il est allé trouver les jésuites de la part du Général et a obtenu leur consentement. Le plus joli, c'est qu'il va falloir expulser des troupes pour y installer le photographe. C'est absolument honteux et le Général en Chef donne en cette circonstance une nouvelle et triste preuve de la faiblesse de son caractère.

Allant voir Sucillon pour lui parler de cette affaire, j'apprends qu'à une demande faite hier pour obtenir la nomination de Descourtis au 14 juillet, on répond que cette nomination est demandée au Ministre en même temps que la désignation de Descourtis à ma succession. Il me semble voir là un désir de me faire partir le plus tôt possible.

Vu Leduc, à qui je parle de l'affaire du pont concédé à la Compagnie Fives-Lille et qui me raconte que cette Compagnie ayant obtenu la concession de la ligne de Long-Tchéou, a fait payer aux Chinois cinq mille francs par kilomètre pour frais d'études et, depuis cinq ans, n'a pas encore posé un rail. Et voilà l'industrie française.

L'ordre du Dragon, inventé par les Américains et dont le prospectus circule dans le corps expéditionnaire, a, paraît-il, peu de succès dans le corps diplomatique.

Vu le colonel Souhard qui me montre le livret d'inspection de son régiment, duquel il résulte que la moitié des propositions faites au 1<sup>er</sup> février et qui constituaient des récompenses en faveur de gens les méritant pour des services exceptionnels, n'ont pas été transmises. O bonne foi !

Vu enfin le Général Bailloud dont j'appréhendais un peu le premier contact, étant donné nos derniers rapports de service. Il a le bon esprit de les prendre par le bon côté et se montre charmant envers moi.

Il est toujours enchanté des sapeurs, de Noguette surtout, dont la conduite au feu est toujours aussi brillante et le caractère aussi difficile.

Il me conte à sa manière l'histoire de la dernière colonne sur Hweilou. Le Général von Kettler vint lui dire qu'il allait marcher sur la Muraille, dans le secteur français. Bailloud obtient de lui un répit de deux jours et décide le Général en Chef à donner l'ordre de mise en mouvement. Il convient avec Kettler des zones à occuper chacun de son côté, lorsqu'il reçoit une première dépêche lui interdisant de combattre, puis les deux officiers d'état-major, Andlauer et Tissier, porteurs d'un ordre formel de s'arrêter. Il s'est donc borné à appuyer le mouvement des Allemands sans engager l'action, et à immobiliser une partie des troupes chinoises par sa présence.

Les Allemands ont perdu du monde parce qu'ils n'avaient pas d'artillerie.

Il croit que si les Allemands ont renoncé à poursuivre leurs opérations, c'est à la suite d'une entente avec les Russes. Il regrette pour sa part de n'avoir pas coopéré avec eux car il croit que, d'après ses conversations avec Waldersee, notre collaboration en Chine avec les Allemands aurait pu avoir pour résultat l'abandon de la Lorraine. Waldersee ne semblait pas éloigné d'admettre cette éventualité.

Il dit que le Général en Chef se laisse abuser de la manière la plus complète par les histoires de Li-Hung-Chang. Alors que celui-ci lui affirmait que les généraux chinois avaient reçu l'ordre de se retirer derrière la Muraille, il y en avait un troisième auquel obéissaient les deux autres, et qui leur interdisait de se porter en arrière.

Récemment, sans sa marche sur Nyang-Ping, avec les réguliers, pour repousser un mouvement insurrectionnel dirigé contre la dynastie actuelle, et dont il signalait la présence au Général Voyron, celui-ci fit faire une enquête et ce fut le chef même de ce mouvement qui fut chargé de la mener.

En résumé, son opinion sur la faiblesse du grand chef est plus sévère encore que la mienne. Il croit que Sucillon est son moteur principal et qu'il lui est foncièrement hostile. On lui a annoncé son rapatriement en lui demandant s'il désirait emmener ses chevaux. Il croit de sa part à une jalousie très accentuée contre toutes les troupes de la Guerre.

Il se réjouit de ne m'avoir pas eu comme chef d'Etat-major car, à nous deux, nous nous serions fait trop de mauvais sang, tandis qu'Espinasse a tout supporté avec philosophie. Il veut bien dire toutefois qu'il m'a regretté à certains moments.

14 JUN. — On vend dans Takou-Road, chez un photographe japonais, des photographies d'une exécution de quatre chinois prises avant, pendant et après, qui sont tout uniment mons-



trueses. L'air de férocité et de vanité du bourreau et de l'officier (japonais) sont au-dessus de tout ce qu'on peut rêver. Et ces épreuves 18/24 n'ont pu être prises qu'en faisant poser tous les acteurs de la scène. Il a fallu faire poser les victimes pendant! Rien ne peut égaler l'horreur d'un pareil spectacle, et si l'on voulait exploiter cela, il y aurait contre les Japonais, dans tout le monde civilisé, un tolle d'indignation. Il y a d'ailleurs des Sikhs dans le peloton chargé d'assister à la décapitation.

Une dépêche de Beau au Général Voyron annonce l'arrivée de quatre mille réguliers chinois à Paoting-Fou le 17; ils seront conduits à Pékin en chemin de fer. Bouillard a fort habilement mené sa barque et fait sanctionner par les Chinois la ligne qu'il a construite.

15 JUIN. — Incident entre médecins et vétérinaires. Ce matin on me rend compte qu'un homme a été mordu par un chien qui est peut-être enragé. On fait rechercher le chien, on le trouve, le vétérinaire l'autopsie et y trouve la rage bien déclarée. Il n'a rien de plus pressé que d'annoncer tout crûment cette nouvelle à l'intéressé qui perd le moral. Un bateau partant demain pour Nagasaki, je fais de suite demander au médecin chef d'y expédier sans plus tarder le patient pour qu'il y soit inoculé. Jacquemin refuse net. Furieux, je vais trouver Sucillon qui m'engage à lui écrire pour le mettre en demeure. J'y vais, lui fais une scène au cours de laquelle cet âne bête me dit que je me laisse impressionner par des sentiments d'humanité, que son devoir de médecin lui commande de mettre l'homme en observation (dans un hôpital où il n'a rien pour le traiter), et qu'au lieu d'abattre le chien, il eût fallu le mettre en cage et l'observer. Je me fâche tout rouge et lui déclare qu'il aura la mort de cet homme sur la conscience, que je vais lui faire officiellement la demande et que je rendrai compte de son refus au Général. J'ai fini par obtenir gain de cause, mais j'ai eu une rage peu ordinaire.

Sucillon, à qui je vais rendre compte de tout cela, me raconte que le Général en Chef est furieux après moi en particulier qui n'en veux faire qu'à ma tête au lieu d'obéir à ses ordres. Il est furieux aussi qu'on ne parle pas assez de lui, fait recommencer un rapport de douze pages pour y substituer *je* à *l'on*. Son histoire de photographe provient de ce que les lauriers de Galliéni l'empêchent de dormir; lui aussi veut favoriser le *colon*!

Il paraît que le Général Voyron s'est opposé au transport des 4.000 Chinois par chemin de fer, et que l'évacuation de Pékin est ajournée.

19 JUIN. — Vu le Général en Chef ces jours derniers. Toujours aussi aimable, il ronchonne après l'amiral Bienaimé qu'il accuse, avec raison je crois, de s'être mis en travers de toutes ses propositions. Pour le consoler, je lui dis qu'à son retour en France,

s'il sait user de l'autorité morale qui s'attache à un général revenant d'une expédition heureuse, il obtiendra ce qu'il voudra.

La marine à Tong-Kou est en lutte avec nous pour se faire attribuer un terrain; c'est le plus infesté de toute la région, une véritable peste; elle veut y établir une infirmerie, alors qu'il en existe déjà une qui fonctionne. Mais il paraît que leur système de comptabilité ne peut s'accorder avec celui des troupes de terre, de sorte que pour une question de paperasse et de pure administration, on va dépenser une somme importante. La chose se passerait en Espagne qu'on en rirait, mais comme nous en sommes les victimes, elle cesse d'être drôle. Ces gens-là dépassent ce qu'on peut imaginer de plus fort en matière d'administration.

20 JUIN. — Une dépêche de Bailloud au Général en Chef, qu'on me communique, annonce que les Chinois ont une attitude un peu inquiétante au sud de Paoting. Il demande en conséquence à maintenir ses troupes dans la région le plus longtemps possible.

21 JUIN. — Petits potins. Sucillon serait demandé par le Ministre de France pour commander le corps d'occupation. On s'agite fiévreusement pour savoir qui accompagnera le Général en Chef et sera son mentor ou son memento, une fois rendu en France, pour défendre les propositions qu'on a pu faire. L'impression que le grand chef est, par lui-même, incapable d'obtenir quelque chose et que son égoïsme l'empêchera de se donner du mal pour qui que ce soit, est absolument générale.

24 JUIN. — Histoire de congrégations. Nous avons préparé un traité avec les jésuites pour la construction d'un hôpital à Tien-Tsin; il était avantageux pour les deux contractants et devait nous permettre de créer ici une installation convenable et neuve. Mgr Favier eut vent de la chose, je ne sais comment, mais il est venu trouver le Général qui, subito, nous avise que tout est à remettre en question, que les Lazaristes ayant eu jusqu'ici le soin des malades, ont un « droit de préemption morale » et qu'il faut s'entendre avec eux pour améliorer le vieil hôpital dont ils voulaient d'ailleurs nous expulser il y a peu de temps.

Histoire d'artilleurs. Depuis un mois, on tire le canon chaque jour pour annoncer midi; il y a six mois au moins que le commandement réclamait cette mesure. L'artillerie répondit qu'elle n'avait pas de munitions disponibles pour ce genre de tir. On l'invite à se servir des canons chinois et de la poudre de prise. Elle proteste alors que ces canons et cette poudre lui étant inconnus, on devait lui faire connaître la charge à employer. Le commandement se déclara battu, mais l'idée lui vint de s'adresser aux services administratifs, et ceux-ci, depuis un mois,

tirent le canon chinois avec la poudre chinoise et nous donnent un midi approximatif.

Reçu ce matin un Russe, Batonnier, soi-disant propriétaire de terrains à Tong-Kou pris par la marine et que nous devons acheter. J'ai l'intime conviction qu'il est de mèche avec le Général de Vogack, et que tous deux se partageront le bénéfice de l'entreprise.

Il dit ne pas vouloir vendre et demande un prix de location tout à fait excessif; je lui propose alors de lui rembourser son prix d'achat et de lui laisser le terrain lorsque nous partirons. Cette proposition paraît le démonter; il a l'ingénuité de me dire qu'il a besoin d'en parler avec son *associé* et se retire en promettant une réponse prochaine.

25 JUIN. — Ce bon Favier a tenté de nous mettre dedans. L'ordre du Général en Chef nous prescrivant d'engager avec les Lazaristes des négociations pour l'installation d'un hôpital ne portait aucune autre indication. Les Lazaristes nous offrent leur vieil hôpital à transformer, ce qui n'était pas une petite affaire. Depuis hier, nous nous escrimions sur ce problème chinois. J'en rends compte au Général ce matin, au rapport, et j'apprends qu'il a écarté à priori cette solution (ce que son ordre avait d'ailleurs totalement négligé de nous dire), et que le bon Favier avait mis sous le boisseau. Conséquence : temps et démarches perdus, travail à recommencer sur nouveaux frais.

On dit aux Lazaristes qu'ils avaient bien fait de nous avertir et, très hypocritement, ils répondent qu'ils n'avaient pas interprété ainsi l'ordre du Général. Au fond, lazaristes et jésuites se valent comme astuce et désir de se créer un domaine; ils ont l'un contre l'autre une jalousie féroce. Je plains le Père Eternel qui, en son paradis, est chargé de mettre d'accord les bienheureux protecteurs de toutes ces saintes congrégations. Ce qu'on doit rire en purgatoire, voire même en enfer. Je m'en réjouis d'avance.

26 JUIN. — Hourst déjeune avec nous; il nous conte en partie son histoire avec Toutée; il l'accuse d'avoir fait une exploration d'amateur et de lui avoir fourni sur le Niger des renseignements inexacts au lieu de lui avouer simplement son ignorance. Binger essaya de les raccommoier et les fit se rencontrer chez lui. Hourst refusa la main que lui tendait Toutée, d'où plainte de ce dernier. L'affaire fut soumise à l'examen des sous-chefs d'Etat-major de la Guerre et de la Marine, Touchard et Gonse. Hourst se disculpa, dit-il, très aisément de l'accusation portée contre lui et prit son adversaire en flagrant délit de mensonge. Gonse, après l'avoir entendu, lui demanda de serrer la main de Toutée, à quoi Hourst se refusa encore et le bon Gonse finit par lui

demander s'il voulait lui serrer la main à lui-même. Hourst doit être un monsieur pas commode, quoique très gentil camarade.

1<sup>er</sup> JUILLET. — Sucillon me disait l'autre jour que Bailloud se laisse monter le cou par les missionnaires qui racontent des histoires de massacres invraisemblables. Tout récemment, il s'agissait de l'assassinat de deux pères belges. Li-Hung-Chang a envoyé aux renseignements un officier; celui-ci a rapporté des lettres des soi-disant victimes.

Aujourd'hui, il me confie que Pichon et le Général l'ont proposé pour prendre la succession du Général Voyron, mais qu'on ne veut pas le nommer général; les petits camarades jaloux lui mettent des bâtons dans les roues. Et il ne veut accepter l'emploi qu'avec le grade, ce qui paraît assez naturel.

2 JUILLET. — Au rapport de ce matin, scène impayable où le Général, furieux de l'emplacement que les Lazaristes lui proposent pour l'hôpital, traite Mgr Favier de canaille, me charge de le lui dire, puis m'accuse de me faire son complice. Tout cela parce qu'il s'est laissé rouler par le malin évêque et qu'il n'a pas voulu accepter nos propositions de traiter avec les jésuites. Il est impossible d'être plus facile à mener que ce pauvre homme par ceux qui lui brûlent de l'encens sous le nez. Sucillon me conseille, pour l'amadouer, de faire mettre à Pékin une plaque portant le nom de Caserne Voyron. L'encens est plutôt grossier mais doit être de ceux qu'aime le bonhomme. Il faudra que j'en essaye l'effet.

3 JUILLET. — Arrivée de Noguette, rentrant de Paoting-Fou; il annonce que le Général Bailloud se propose d'aller visiter une lamaserie du Chang-Si, avec quelques compagnies de zouaves pour escorte. Si on lui laisse mettre son projet à exécution, il y a de fortes chances pour qu'une affaire s'en suive, mais je doute qu'on le laisse faire.

A Pékin, notre caserne fait l'admiration et excite un peu l'envie. MM. les diplomates, après nous avoir raillés, sont obligés de s'incliner. Il paraît que les étrangers viennent demander des conseils à Lévêque. Par contre, les diplomates étrangers s'étonnent de ne pas voir construire le mur d'enceinte, et M. Beau de s'étonner à son tour quand cependant c'est lui qui nous a coupé les vivres.

5 JUILLET. — Mgr Favier a fini par s'entendre directement avec le Général et lui faire accepter la solution que je proposais pour l'hôpital. On a réussi avec tout cela à perdre pas mal de temps.

De même pour le mur d'enceinte des Légations, le Ministre a donné l'ordre de l'entreprendre sans retard; il a bel à dire; s'il

s'était décidé à parler plus vite, nous n'en serions pas là et le travail ne commencerait pas à la saison des pluies.

7 JUILLET. — Sucillon me confirme hier ce qu'on m'avait dit d'autre part, à savoir que le Général en Chef ayant demandé à partir par le bateau du 18 août, on lui a répondu: quand part le Général Bailloud? Ce à quoi il n'ose répondre. S'il n'écoutait que son sentiment, il le ferait filer le plus vite possible, mais l'autre ayant manifesté son désir de ne quitter la Chine qu'avec le dernier élément de sa brigade, on n'ose pas lui refuser. Il veut aussi aller dans quelques jours faire une tournée au Chang-Si pour visiter une lamaserie, en compagnie du Ministre Beau. Le Général est vexé de cette affaire mais, comme toujours, n'ose pas dire non. Décidément, le pauvre Général en Chef est bien l'être le moins fait pour occuper son emploi qui soit au monde; il lui manque la qualité essentielle d'un chef : la volonté. Il est généralement à la merci du dernier qui lui a parlé et de temps à autre, comme pour se donner du courage à lui-même, il se bute sur une petite question, généralement d'ailleurs à tort, et n'en veut plus démordre.

8 JUILLET. — Décidément, l'Etat-Major du corps expéditionnaire est excessif dans son amour pour la paperasse. Il nous accable de notes de service, de demandes de rapports, de travaux qui seraient à peine de mise en temps de paix et qui, en campagne, par une température orageuse de 35°, deviennent de vrais supplices.

Par contre, lorsqu'il s'agit de faire preuve de fermeté, de volonté, de fixité dans les vues, il ne reste plus rien.

9 JUILLET. — Un des chinois, employé par nous à la confection des emblèmes décoratifs du 14 Juillet; a été surpris en lacérant un et le piétinant; la cadouille lui a été appliquée. Ce petit fait, qui n'est pas absolument isolé, semble indiquer que les Chinois nous voient d'un assez mauvais œil célébrer l'anniversaire de la prise de Tien-Tsin, et qu'il serait prudent de prendre ses précautions. J'ai cru devoir le dire ce matin au rapport et le Général en Chef a accueilli cette communication d'un air plutôt bougon. Ce soupçon de nuage dans un ciel qu'il veut absolument voir d'azur ne lui a pas été agréable. A part cela, le rapport s'est passé avec la monotonie ordinaire.

Arrivée du docteur Langlois revenant de Paoting-Fou; il y faisait de la clientèle, gratuite cela va sans dire, parmi les chinois et leur inspirait assez de confiance pour les avoir décidés plusieurs fois à accepter son intervention au bistouri, chose à laquelle le chinois est particulièrement rebelle.

Il nous donne quelques détails sur la façon dont marche la ligne de chemin de fer de Paoting et sur ses relations avec les

autorités militaires qui sont, le plus souvent, mauvaises. Bouillard serait animé contre nous d'un assez mauvais esprit et raconterait, paraît-il, à qui veut l'entendre, que la ligne de Pékin-Lou-Kou-Kiao, que nous avons construite, leur est revenue à cent mille francs le kilomètre, alors que ce chiffre s'applique à cent près à la totalité, soit 16 km. 300. Il se vante, et cela avec raison, d'avoir mis dans sa poche le Général en Chef et d'obtenir gain de cause auprès de lui, contre n'importe quel officier du corps expéditionnaire. Il paraît que l'événement lui aurait donné raison plus d'une fois.

10 JUILLET. — Un télégramme au Ministre de France annonce la nomination de Sucillon au grade de Général et de Commandant du corps d'occupation. C'est un bel avancement, mérité à coup sûr par les services et la valeur de l'homme. Il a pourtant des défauts sérieux, à mon humble avis, c'est de tenir trop de choses dans sa tête et d'y posséder de nombreux replis cachés. Il a de plus une tendance au favoritisme pour les gens qui lui plaisent. Mais c'est une forte tête, bien établie à tous égards.

11 JUILLET. — Un télégramme du fournisseur Bidal confirme la nouvelle de la nomination de Sucillon. Un autre de la même source annonce au Colonel Guillet, des zouaves, qu'il est nommé également. Et le Ministre de la Marine n'a toujours rien annoncé. Ce Bienaimé et son acolyte, Lanessan, sont vraiment peu attentionnés.

Comme exemple de la faiblesse, pour ne pas dire plus, du grand chef, nous sommes obligés de payer à un certain Bertram, allemand qui représente ici une maison française, et qui n'a d'autre valeur que de parler avec insolence en menaçant de faire intervenir des gens politiques, une somme exagérée que nous nous étions jusqu'alors obstinément refusés à payer. Il est vrai que ledit Bertram a une jolie japonaise et qu'il est bien avec un capitaine, Desmarets, fort avant dans la confiance de Sucillon.

12 JUILLET. — Passage en gare de Tien-Tsin de la Compagnie 9/4 rentrant en France; dans le train, un wagon fermé emporte le frère de l'Empereur, qui va porter à Guillaume les excuses de la Chine pour le meurtre de son ministre. On ne l'a point vu, nécessairement.

14 JUILLET. — Enfin arrive ce matin la dépêche de la Marine annonçant la nomination de Descourtis et celle de deux chefs de bataillon promus lieutenants-colonels. La part faite au corps expéditionnaire n'aura pas été excessive.

La revue de ce matin, favorisée par un temps superbe, a été passée en présence de deux frères de l'Empereur, jeunes gens à mine assez intelligente, et d'un Général chinois. Les princes

chinois étaient sous la conduite de Detring, commissaire des Douanes, dont la famille, plutôt encombrante, a fait une arrivée sensationnelle sur le terrain de la revue. Mon Dieu, que les femmes qui sortent des attributions de leur sexe me sont donc insupportables! Je me sentis pris d'une envie folle d'être désagréable à ces personnes qui ne m'ont cependant rien fait.

Pas mal d'officiers anglais et allemands étaient mêlés à nous dans la tribune. En somme, la revue a été aussi brillante qu'on pouvait le désirer et la fête du 14 Juillet aura été célébrée à Tien-Tsin avec un éclat inaccoutumé, auquel les étrangers n'ont pas été insensibles.

Déjeuner chez le Général en Chef avec le général chinois, Maï et un taotai quelconque; ils se tiennent bien. Séance de prestidigitateurs et d'acrobates tout à fait extraordinaires, surpassant de beaucoup ce que j'avais vu jusqu'à présent.

L'après-midi, fête foraine pour les troupiers. Ils y déploient toute l'ingéniosité qui les caractérise et quelques-unes de leurs inventions sont assez réussies.

Le soir, feu d'artifice chinois. Leurs pièces montées sont préparées dans une sorte de grand parasol et s'enflamment les unes après les autres par une mèche lente; elles tombent et se présentent sous forme d'un vase, d'une pagode, d'un cheval en papier, illuminés de l'intérieur. Comme tour, c'est fort ingénieux, mais cela se répète un si grand nombre de fois pour ne montrer jamais que la même chose ou peu s'en faut qu'on s'en lasse énormément à la longue.

En général, il existe, parmi les troupes de la guerre et les officiers des services placés sous la coupe de la marine, une animosité extrême à l'égard des troupes coloniales et des services de la marine. On a certainement réduit à la portion congrue les officiers de la guerre et pour y arriver, on a affecté de rabaisser les services rendus par la brigade Bailloud. Le malheur est que celui-ci a donné prise à la critique par l'exagération apportée dans les comptes-rendus de certaines affaires.

Mais la réaction a été excessive. Je crains que la réunion des troupes coloniales à la guerre ne soit pas un bonheur pour nous, ou alors c'est que nous aurons réussi à imposer d'autres manières de faire aux coloniaux. Ce sera difficile, car ils ont pour eux la presse et le Parlement dont ils ne craignent pas de se servir, voire même d'abuser.

18 JUILLET. — Voyage à Pékin, cinq heures trente sans accroc, hurrah for old England! Pas d'encombrement en wagon. Trouvé Lévêque et Le Blevenec, m'attendant, ce dernier assez fatigué; La caserne pousse à merveille et fait l'admiration générale; on trouve que nous logeons trop bien nos troupiers; j'estime qu'il vaut mieux faire envie que pitié.

Vu Beau, fort aimable, qui paraît las des lenteurs de ses collègues. Depuis un mois, on reste accroché sur la question de mode de paiement des indemnités. Les Russes écartent de parti pris les propositions anglaises; ils sont les grands gêneurs en ce moment. De plus, les Japonais ayant manifesté l'intention de demander 25 % de plus si on les paie en bons à 4 % à émettre par chaque puissance, ce qui se justifie pour eux puisqu'ils ne trouvent pas preneur chez eux à moins de 10 %, les Russes veulent augmenter leur demande dans la même proportion. Il n'y a que nous et les allemands de raisonnables et décidés à en finir.

D'Anthouard estime que nous avons fait ici très bonne figure; il prépare un livre sur les événements qui devra être intéressant. A mon grand étonnement, il fait le plus vif éloge du Général Bailloud, dont l'entrain communiqué à toute sa brigade, a fait l'admiration des étrangers. Et l'on disait que d'Anthouard avait cherché à nuire à Bailloud en le décrivant sans motif. Il y a là quelques dessous que j'ignore.

Marchand est décidément le « chargé d'affaires du Général en chef » auprès des diplomates et des généraux étrangers. Il est sans cesse sur la route de Pékin.

On assure que Sucillon va le prendre comme chef d'état-major et cette nouvelle paraît plutôt surprenante. Marchand, si remarquable soit-il, ne connaît rien du service d'état-major et me paraît être tout l'opposé de l'homme de bureau que devra être le chef d'état-major du corps d'occupation. Il y a là encore un dessous plus ou moins mystérieux. On dit que cette mesure serait prise pour rendre service à Marchand et le garder en Chine jusqu'aux élections prochaines en lui évitant ainsi les pièges que ses admirateurs pourraient lui tendre. Si telle est la vraie raison, c'est faire peu de fond sur la solidité d'esprit de Marchand et son bon sens. Je serais plutôt tenté de croire qu'on n'est pas fâché de mettre Marchand sous le boisseau et de le faire patauger dans un service où il est forcément tout neuf.

19 JUILLET. — Couru dans Pékin. Tout est vert, tout se transforme, du moins dans le quartier européen. Les lacs de la ville impériale sont couverts de nénuphars en fleurs, avec feuilles larges comme des tables; la fleur rose violacé s'épanouit. C'est superbe, mais on m'en avait dit tant de bien à l'avance et j'ai si vivace dans l'esprit le souvenir des mêmes lacs cet automne, avec les mêmes feuilles jaunissantes, qui m'avaient produit tant d'impression, que ce matin j'ai été un peu déçu. Et pourtant c'est bien beau.

Vu Mgr Favier qui me gratifie de son livre sur Pékin et d'une porcelaine. Nous causons longuement et avec un plaisir partagé, me semble-t-il. Sa courtoisie du moins fait mieux que me le laisser penser. J'aborde l'histoire de l'hôpital de Tien-Tsin



en lui disant qu'il a joué un tour aux Jésuites. Il proteste de son amitié pour eux, tout en disant qu'eux n'avaient en vue qu'un placement financier, tandis que lui a vu le côté charitable et l'occasion d'utiliser les sœurs de charité. Il déclare d'ailleurs l'affaire peu avantageuse pour lui. Et à propos de ses amis les Jésuites, il lance insidieusement qu'ils n'ont jamais eu de général français. Ce qui est vrai d'ailleurs.

Il me fait voir sa collection de poussahs et de vierges boudhiques. Quelques-unes sont de vraies images catholiques; l'une dans un rocher semble la Vierge de Lourdes, l'autre à une croix au cou; une troisième portant l'enfant mâle, foule aux pieds le dragon tandis que deux personnages latéraux apportent des offrandes.

Dîner chez le ministre Beau, très charmant homme; il raconte que Li-Hung-Chang réclame le torpilleur que nous avons pris à Takou l'an dernier, sous le prétexte que la marine chinoise n'était pas en guerre avec nous. Li-Hung-Chang s'inquiète de voir nos troupes rester à Tien-Tsin, siège de sa vice-royauté. Il se déclare très capable de maintenir l'ordre sans elles. Il est, dit-il, le « concierge » de Pékin.

Nombreux convives, huit en tout, dont une bonne partie du nouveau personnel de la légation, gens assez paradoxaux. L'un d'eux soutient que le chinois ne sait pas distinguer le bleu du vert sous prétexte que le même mot en chinois désigne les deux couleurs. Et cependant, quand on voit l'adresse avec laquelle ils savent manier ces couleurs qui d'habitude jurent entre elles, on est convaincu que s'ils ne savent pas les nommer, ils savent les distinguer.

Froment, Meurin et Pila sont du dîner; jeunes gens très corrects.

Il paraît que Loti publie dans le *Figaro* des articles où il décrit avec des détails à faire frémir, les horreurs qu'il a vues sur sa route, notamment à Tong-Tchéou, où il aurait découvert des monceaux de cadavres. J'y suis passé trois semaines avant lui; j'ai parcouru les ruines de la ville et déclare n'avoir rien vu de semblable. Du coup, j'ai sorti ma grande indignation sur Loti et France.

Beau me conte l'histoire du trop célèbre Paté; ce bonhomme à l'allure visqueuse m'a toujours déplu et, durant mon séjour à l'Elysée, je lui ai sans cesse témoigné peu de sympathie. Je n'ai jamais compris qu'on l'ait décoré, et je le comprends moins encore depuis que je sais qu'il recevait des subsides sur les fonds secrets. Il a terminé sa carrière de Président des Sociétés régimentaires, après avoir bluffé l'attaché militaire russe, Mouravief, qu'il a emmené avec lui en province et grâce à qui il s'est fait recevoir par les généraux en chef comme un véritable envoyé du gouvernement. A la suite de cette affaire, Paté a été

cassé de son grade. Il devait connaître quelques histoires car on a cru devoir lui donner une compensation. On l'a envoyé en Indochine et Doumer l'a mis sur la frontière du Yunnan.

Il est allé voir les mandarins en se donnant comme un ami du Président et a détruit tout l'effet qu'on attendait d'une démarche d'excuses que les mandarins devaient faire à François, à la suite des événements de l'année passée. Quand François est arrivé, il a appris le passage de Paté et a vu avec surprise que les mandarins se considéraient comme ayant reçu les excuses de la France. Ledit Paté fut chargé de relever la ligne d'étapes du Yunnan; il se fit mettre dedans par son interprète qui le trahit et sa mission fut éventée.

Encore une jolie occasion perdue de ne pas envoyer aux colonies les gens ayant fini de bien faire en France.

20 JUILLET. — Ce matin, tournée à l'ancienne chefferie et à la Rotonde. Un fouillis de végétation folle recouvre les débris et les ruines, les vieillit et produit l'impression que tout cela date de loin et que nous habitons une ville morte. L'œuvre de la nature a masqué celle de l'homme et recouvert ses laideurs.

Dîner chez d'Anthouard avec tout le personnel de la légation. On juge mal ce microcosme quand on ne vit pas avec lui, ou peut-être le juge-t-on trop exactement. Ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'il n'a rien de transcendant. Pour des intellectuels, ils sont peu originaux et la conversation, qu'elle soit générale ou particulière, ne peut sortir du banal convenu. Après tout, ces messieurs ont peut-être trop dépensé dans le jour à leurs affaires, pour avoir encore de l'esprit le soir. Les femmes sont polies et gracieuses, mais semblables aux hommes, oh combien ! Il faudrait cependant en excepter le maître de maison qui, lui, est un homme et possède des idées. Je soupçonnerais aussi sa femme de lui ressembler un peu, mais cette étoile brille de trop loin pour les simples mortels.

21 JUILLET. — Retour de Pékin à Tien-Tsin avec Marchand. Longue et intéressante causerie. Tout d'abord, il me confirme qu'il est désigné pour être chef d'état-major et qu'il se propose de faire sentir son action en favorisant l'arrivée des Français en Chine pour les diriger sur le Se-Tchuen. Sur ce point, ses idées me paraissent plutôt un peu vagues et meilleures d'intention que faciles à réaliser.

Sa nomination de chef d'état-major est soumise à l'approbation du ministre. Il espère que celle-ci s'obtiendra, mais dans le cas où elle serait refusée, il a l'intention de faire du tapage et de mettre en avant ses amis politiques. Les noms qu'il cite sont Judet, Lemaître, Lavedan. Il me dit être brouillé, ou plutôt en froid avec Le Hérissé. Il conçoit son rôle au point de vue spécial des relations à maintenir avec la légation. Il a

d'ailleurs, sur le personnel des diplomates, une opinion plutôt peu favorable et qui semble assez justifiée. L'un d'eux ne lui a-t-il pas dit un jour qu'il ne fallait plus de militaires.

Il dit avoir passé la plus dure période de son existence au moment de son retour en France, alors que les honneurs pleuvaient sur lui. Il ne peut pardonner aux hommes qui nous gouvernent (et en cela il n'a pas tort) d'avoir laissé sa mission s'engager, sachant fort bien le conflit qu'elle pouvait amener avec l'Angleterre, sans avoir rien fait pour être en mesure de le soutenir au moment voulu. Je crois que l'affaire Dreyfus est en grande partie cause de cette défection des moyens au moment où ils auraient été plus nécessaires que jamais.

Berthelot, signant l'ordre qui l'envoyait en mission, avait dit qu'il était prêt à tirer le canon contre l'Angleterre. Nous en avons été loin hélas! Lorsqu'il aborde ce sujet, il s'anime à un degré extraordinaire et ne paraît plus se posséder. Il reconnaît lui-même d'ailleurs que son système nerveux a été fort ébranlé par les préoccupations que lui causait sa mission, et en particulier le souci de trouver la nourriture pour ses hommes. Il a passé dix à douze jours sans dormir et depuis lors n'a pu retrouver le sommeil régulier. Il me paraît en effet que son équilibre pourrait bien être rompu.

Il doit certainement croire à sa mission et, fort de cette idée, sera capable de faire un coup d'éclat, le jour où on voudra lui mettre trop de bâtons dans les roues. Ce serait grand dommage à mon avis de compromettre ainsi une force latente du pays qu'on trouvera sûrement à utiliser. Il est animé d'un ardent patriotisme et si ses idées sont parfois un peu vagues, elles sont toujours généreuses et exemptes de mesquinerie. Il est en outre un trop remarquable dépositaire de volonté pour qu'on ne cherche pas à l'utiliser et à le conserver.

Il a beaucoup écrit, ses mémoires, des réflexions sur les religions, il a donné son rapport de mission, en quatre parties. Il ne veut rien publier là-dessus tant que le gouvernement se refusera à publier ce rapport.

Le drapeau qui flottait à Fachoda et qui a flotté sur tous les postes que la mission a occupés, du Congo au Nil, est toujours en sa possession. On lui a donné l'ordre de le remettre au musée de l'armée; on le lui a réitéré; il s'est toujours refusé à l'exécuter. Il trouve que l'heure n'est pas venue encore de classer ce trophée au milieu des vieilleries du musée de l'armée.

Il me confirme l'impression que j'avais chez Beau, l'autre soir, que Clément de Grandprey est *persona ingrata* auprès de la Légation et n'y sera pas pris comme attaché militaire. Le petit Jullian pourrait bien être pris à sa place.

Il me dit tenir de Lord Cecil, le fils de Salesbury, avec qui il a vécu douze jours à Omdurman, que Clémenceau venait confé-

rer en Angleterre, avec le comité des leaders politiques anglais, sur la conduite à tenir par nous pour rester en bonne amitié avec les Anglais. Il recevait d'eux des subsides pour soutenir cette politique. Cela ne m'étonne nullement.

22 JUILLET. — Vu le Général en Chef qui paraît satisfait de la caserne de Pékin. Il promet d'y venir mais Marchand m'assure qu'il faut douter encore.

23 JUILLET. — Rapport du Général en Chef où, une fois de plus, se manifeste le vif désir de rentrer et la fureur de n'en pas recevoir l'ordre. Sucillon m'apprend que le Général me propose pour recevoir la rosette au débarquement et me conseille de ne pas accepter cette proposition pour ne pas nuire à celle du grade. Me voilà donc forcé de demander à n'être pas décoré. Pourvu qu'entre les deux je ne reste pas le bec dans l'eau. Ce sont choses déjà vues et qui peuvent bien se revoir.

24 JUILLET. — Aujourd'hui arrive un télégramme annonçant les décorations accordées au Corps expéditionnaire à l'occasion du 14 Juillet; on s'est peu pressé de le faire parvenir. La Marine a, là-dedans, une part énorme, les troupes coloniales, un peu moindre, et celles de la guerre rien ou presque : une croix de chevalier et deux médailles.

Il n'est pas permis de faire preuve d'un pareil cynisme et cela seul suffirait à condamner d'une manière absolue le fait de donner à la marine la direction d'une expédition.

Ils ont d'ailleurs le sans-gêne coutumier. On s'est étonné, depuis que nous sommes ici, de voir le courrier passer par Nagasaki et subir ainsi un retard de quatre à six jours. Le motif en était simple : l'amiral se tient d'habitude au Japon. Il est venu ces jours-ci à Tong-Kou et aussitôt on a trouvé le moyen de diriger le courrier par Shanghai pour lui être agréable. Nous autres importons peu !

A Tong-Kou, ils ont construit des établissements importants et même une infirmerie sur un terrain insalubre où on ne mettrait pas un chien à coucher. Tout cela est mal fait, ne tient pas, mais on va l'abandonner en partie parce qu'on réduit le personnel à terre. En revanche, on juge utile d'édifier de nouveaux ateliers, je ne sais trop pourquoi, et on en fait faire les projets à Shanghai par des gens qui ne connaissent pas le terrain. Ces gens sont des malversateurs des intérêts de l'Etat ; il faut les obliger à rester sur leurs bateaux et à naviguer en leur intérêt disant de se mêler en quoi que ce soit de ce qui se passe à terre.

Conséquence imprévue de la construction de l'hôpital par les Lazaristes à Tien-Tsin. Le terrain qui doit le recevoir était couvert de maisons chinoises occupées par des chrétiens, ou

même des païens venus pour vivre à l'abri de notre drapeau. Ils doivent s'en aller, et les bons pères, au lieu de leur préparer de nouveaux abris sur le terrain français, les envoient dans la concession allemande où ils ont sans doute quelques intérêts matériels à sauvegarder. Et c'est ainsi que nous préparons le chemin à Guillaume, protecteur des chrétiens en Chine.

26 JUILLET. — Enterrement du sergent Lapointe. J'arrive difficilement à surmonter mon émotion quand il s'agit de parler en public. Mon adieu était court d'ailleurs, et j'avais pris mon brouillon en main pour venir en aide à ma mémoire.

Ce matin arrive la dépêche autorisant le Général en Chef à rentrer par le bateau du 18 août. Elle est accompagnée d'un commentaire élogieux dans lequel Lanessan trouve moyen de se comprendre lui-même en disant combien *la* Marine a comblé le corps expéditionnaire. On n'est pas plus hypocrite.

Au courrier de ce soir, arrive une lettre du Général Roux m'annonçant l'échec de ma proposition pour le grade. Les dreyfusards de l'entourage ministériel ont trouvé moyen de me faire payer mon amitié pour le Général Mercier et le mépris que j'ai pour eux.

Sucillon, que j'ai vu aujourd'hui, me montre la liste des croix demandées pour le retour; j'y figure mais je suis sûr d'avance que je n'obtiendrai rien.

La vengeance est un plaisir des dieux et doit se manger froide. Puissent les Immortels m'accorder d'assez longs jours pour la savourer.

28 JUILLET. — Le Général en Chef s'est décidé hier à me promettre de venir inaugurer la caserne de Pékin dans quelques jours. Je lui ai fait part de ma mésaventure et comme tout incident fâcheux lui est désagréable, il a cru devoir ronchonner. Au fond, il est sincèrement ennuyé et voudrait bien que les choses puissent s'arranger.

Il s'est laissé rouler par les Anglais à Chan-Hai-Kouan. Il y a là un certain fort, dit N° 1, que sa situation dominante met particulièrement en vue et qui était occupé par toutes les puissances. Les Anglais le convoitaient et l'ont déjà demandé; il leur fut refusé. Là-dessus, la commission des généraux décide qu'il sera rasé comme tous les autres ouvrages chinois. Et les Anglais de demander à nouveau qu'on le leur abandonne puisqu'il doit disparaître. Et le bon Général de céder. Mais les Anglais ont fini par trouver plus malins qu'eux, et ce furent les Russes qui, apprenant l'abandon des locaux occupés autrefois par les Français, se sont empressés d'y installer leur troupe.

Un autre incident, que je trouve fâcheux et qui sera, je le crains, fort mal interprété (et à juste titre) en France, c'est ou plutôt ce sont les réceptions d'adieu des sous-officiers français

et allemands. Ces derniers ont commencé il y a quelques jours en invitant leurs camarades du 16<sup>e</sup> Colonial; hier, ceux-ci ont rendu la réception qui a été plutôt bruyante et par trop exagérée. Non seulement on a joué les hymnes nationaux, acclamé réciproquement les deux pays, conspué de concert les Anglais, mais on s'est embrassé, on a échangé les effets, bref ce fut un vrai délire. Délire de pochards et de sous-officiers, c'est possible, mais l'événement sera exploité en Europe et j'aime à espérer qu'on ne l'approuvera pas chez nous. On en fera retomber la responsabilité sur le corps expéditionnaire et son général.

31 JUILLET. — Régis, le colonel qui commande l'artillerie, vient d'être frappé aujourd'hui d'une attaque qui annonce la paralysie générale à brève échéance. Depuis quelque temps, il donnait des signes d'excitation et depuis plusieurs jours avait eu de vrais accès de folie. C'est un officier très brillant, ayant à un degré peut-être excessif le sentiment de sa propre valeur, mais qui en avait une très réelle et au-dessus de l'ordinaire. Les excès d'alcool ont amené ce résultat. Chose remarquable, il a pour frère un médecin aliéniste très renommé.

Sucillon me faisait part de ses inquiétudes au sujet de Régis, presque au moment même où l'événement s'est produit.

Sucillon a hâte de prendre en main les rênes et plus encore de voir finir le commandement du Général Bailloud. Il croit, et je crois avec lui, que le bon moyen de ramener la tranquillité dans le Petchili est de laisser les Chinois opérer eux-mêmes.

1<sup>er</sup> AOUT. — Tout n'est que surprise en ce monde. Régis, que tous les médecins condamnaient à l'envie hier, s'est levé ce matin pour assister au départ d'un groupe d'officiers et ne paraissait pas plus déséquilibré que l'avant-veille.

Par contre, dans la maison voisine de la nôtre, où se trouve la direction du Service de Santé, un officier d'administration, Gayet, s'est suicidé. J'ai entendu cette nuit le coup de feu et avec une telle netteté que j'ai cru qu'il était tiré chez nous, et j'ai eu aussitôt la pensée d'un suicide. Rien n'ayant bougé, je me suis rendormi. Le malheureux, quoique fort bien traité par ses chefs, était en proie au délire de la persécution. Il a réglé toutes ses affaires avec la minutie d'un bon comptable, a laissé quelques réflexions sur la longueur des heures dans l'attente de la mort et, à celle qu'il s'était fixée, s'est brûlé la cervelle.

Il y a décidément dans cette température excessive que nous subissons depuis longtemps et qui atteint en ce moment le maximum, quelque chose qui énerve et surexcite l'organisme. Tout excès serait funeste. Il est vrai que pour ceux que ne tentent ni les chinoises, ni les américaines recluses, il y a une impossibilité absolue de se livrer à certains écarts. L'abstention ne s'en fait pas moins sentir.

3 AOUT. — Inauguration de la Caserne de Pékin. Nous avons été favorisés par une température très douce et sans pluie. Le personnel de la légation, les deux évêques, les Français de Pékin, sont venus en grand nombre, et tout s'est fort bien passé.

Les Allemands nous observaient et les Chinois se sont fait traduire le sens des discours qui ont été prononcés. J'étais très ému en prononçant le mien; on ne sait jamais si on réussit ou non. Le Général ne l'était pas moins et comme il n'avait pas de papier à la main, il hésitait, mais il y avait une force réelle dans son affirmation que la France n'abandonnerait jamais le territoire qu'elle occupait en Chine. Il a eu ensuite pour Lévêque et pour moi des paroles très élogieuses.

En somme, la journée a été excellente, non seulement pour les sapeurs de Chine, mais pour l'arme et pour la France. Les constructions que nous laissons à Pékin font l'admiration et l'envie de tous et à juste titre. Elles donneront aux Chinois l'impression que le peuple qui les a construites est grand et puissant. En même temps qu'elles ont fait travailler des centaines de coolies qui n'ont eu qu'à se louer de notre manière de faire, elles ont prouvé notre habileté de constructeurs aux gens du métier. Sous ce rapport, elles laissent une vive impression dans l'esprit de ce peuple orgueilleux. Par suite de la hâte avec laquelle il a fallu opérer pour être prêt à temps, on a fait de véritables tours de force. En particulier, la porte voûtée de la caserne a été établie en moins de deux jours et deux nuits; ce matin, à dix heures on achevait le fronton et ce soir à cinq heures on décintrait la voûte. C'était un vrai coup d'audace, et le maître maçon indigène déclarait que tout allait s'écrouler. Lorsque l'opération faite, il a vu que l'édifice restait debout, il a poussé une exclamation « ting-hao, Fagoa » (les Français sont de première force) qui m'a surpris dans la bouche d'un chinois. Certainement ces gens se rappelleront ce qu'ils nous ont vu faire et devront conserver une haute opinion de notre habileté. Pour être juste, il faut reconnaître qu'ils sont d'excellents ouvriers et je doute qu'à Paris même on aurait pu obtenir un semblable coup de collier.

Cette journée comptera dans mes souvenirs comme l'une de celles où j'aurai éprouvé les plus hautes et les plus vives satisfactions.

5 AOUT. — Hier, déjeuner chez le Ministre Beau; toute la légation de France, Mgrs Favier et Jarlin, le doyen du corps diplomatique, le Général et quelques officiers.

J'étais placé entre Mgr Jarlin et Dantrenne, consul je ne sais où, gros bonhomme assez commun mais intelligent. Jarlin me raconte qu'il est entré à trente-trois ans dans les ordres; il ne préconise pas cependant cette manière de faire. Il trouve que

les diplomates ont bien tort de ne pas profiter de notre présence ici pour faire reconstruire leur légation.

Beau, avec qui je cause assez longuement à la fin du déjeuner, m'indique dans quel sens il va orienter son action ici : le développement des entreprises économiques françaises. Il se plaint de l'allure excessive des gens de l'Indochine à propos de l'affaire du Yunnan. Ce pays ne peut être pris par personne que par nous et ne servirait à nul autre. Rien ne nous presse donc de mettre la main dessus. Contentons-nous d'y faire des chemins de fer et d'en tirer le profit qu'on peut en obtenir. Ceci paraît sage et préférable à ce que Doumer veut faire.

Vu Bouillard, froid mais très gentil, paraissant un peu déconcerté par la réserve que Beau lui témoigne. Avec Pichon, il faisait la pluie et le beau temps; aujourd'hui, il déchante un peu.

Vu Jostens, le Ministre de Belgique; très charmant homme. Li-Hung-Chang lui a affirmé que la Cour reviendrait par le chemin de fer de Paoting. La suite ne comprend pas moins de 20.000 personnes. J'imagine qu'on comprend là-dedans les troupes de protection.

5 AOUT. — Retour à Tien-Tsin par une pluie battante qui durait depuis la veille au soir; fait route jusqu'à la gare en charrette chinoise, véhicule que j'essayais pour la première fois et dont je ne me soucie pas de faire usage. C'est un supplice pas banal. Pas banal non plus l'aspect des rues de Pékin inondées et désertées de leurs nombreux promeneurs habituels.

En route, le Général est fort aimable et causeur plus que de coutume; à propos du voyage au Japon qu'il projette, il émet cette idée très juste que le rôle de la France dans les compétitions russo-japonaises est de servir de conciliateur et d'amortir les choses. Vainqueur, le Japon deviendrait gênant pour nous en Extrême-Orient; la Russie, de plus en plus portée vers l'Asie, se désintéresserait des questions européennes.

Très longue conversation avec Marchand, ou plutôt monologue de ce dernier. Il m'a positivement emballé par l'étendue et la hauteur de ses vues.

A propos du Bahr-el-Gazal, qui a été le point de départ de la causerie, il m'a fait une description schématique de l'Afrique Centrale qui est lumineuse de simplicité. Le grand centre de pluies des montagnes équatoriales déverse ses torrents d'eau vers le nord et a formé une mer intérieure qui, trouvant enfin une issue à Achmet-el-Agha au seuil de la ligne de hauteurs qui réunit le plateau abyssin à celui du Kardopan, a laissé un fond marécageux que sillonnent de nombreux cours d'eau à pente insensible et dont l'ensemble est une région d'un parcours fort difficile. Il aborda cette région en venant du bassin du Congo, lequel n'est séparé de celui du Nil que par une arête jalonnée de loin en loin par des témoins granitiques, restes d'une



ancienne chaîne de hauteurs, laquelle a disparu si bien en certains points que des affluents des tributaires du Nil la traversent.

Pour trouver son chemin vers le Nil, il s'établit à Fort Desaix et, de là, fit rayonner des reconnaissances dans toutes les directions du nord à l'est. Celle du nord-est, confiée à Baratier, suivait le Souch qu'on savait devoir conduire au Nil par Mechra-el-Rek.

Baratier tomba sur un amoncellement d'herbes flottantes formant un obstacle presque infranchissable et ne réussit à trouver son chemin que grâce à une population de pêcheurs, êtres extraordinairement craintifs qui le prirent pour un turc appartenant aux anciennes expéditions égyptiennes, oublié dans le pays et cherchant à regagner l'Égypte.

Ne se laissant jamais approcher, mais tentés par l'appât des cadeaux de perles, ils lui montrèrent le chemin en naviguant devant lui. Baratier mit deux mois à faire ce trajet qu'on supposait devoir exiger quinze jours, mais releva soigneusement son itinéraire avec une extrême habileté; il alla ainsi jusqu'au Nil (au lac Togo?) où ses guides l'abandonnèrent en lui montrant le Nord. Se croyant perdu et ignorant sa véritable situation, il revint sur ses pas, réussissant à retrouver son chemin et rejoignit Marchand après trois mois d'absence, alors que celui-ci le croyait perdu. Son itinéraire, reporté sur les cartes existantes, permit de reconnaître qu'il avait trouvé le passage et l'expédition toute entière s'engagea à sa suite.

Si, au lieu d'envoyer un seul officier avec une vingtaine d'hommes qui eurent le bon esprit de ne pas effrayer les populations, Marchand s'était engagé tout entier sur cette même voie, les gens se seraient sauvés, n'auraient rien voulu dire ou montrer, et la mission n'aurait sans doute pas abouti.

Cette population, qui habite les marais du Ghazal : les Noris (?), vivent entièrement dans l'eau et ne gîtent que la nuit sur les îlots, dans des huttes hermétiquement closes qui les préservent des moustiques, vrai fléau de la contrée. Leur corps est enduit de terre séchée, comme protection contre les insectes; ils offrent cette particularité d'être très haut perchés sur jambes.

A propos de cette population, Marchand m'expose une théorie fort ingénieuse sur les transformations successives des races.

Le plateau abyssin (2.400 à 2.600 m. d'altitude), riche en pâturages, est le berceau ou plutôt le réservoir humain de l'Afrique. L'homme y vit en tribus pastorales qui, lorsque leur richesse en bétail exige de nouvelles terres de parcours, se font la guerre entre elles.

La tribu vaincue est rejetée sur les premières pentes où elle vit de ce que Marchand appelle « la cueillette », c'est-à-dire la culture des arbres fruitiers. A cette existence, elle perd ses qua-

lités guerrières et se trouve hors d'état de résister lorsque de nouvelles tribus descendant des hauts plateaux, elles sont chassées par celles-ci, sur les plateaux bas, premiers gradins de l'Abyssinie, où elles deviennent agriculteurs, profession qui les rend moins aptes encore au combat.

Un nouvel afflux les rejette sur les pentes inférieures couvertes de forêts où elles ne peuvent vivre que des fruits des arbres; elles s'éparpillent alors et deviennent cannibales pour satisfaire leur appétit. En cet état, l'homme isolé est sans défense et ne peut résister à l'arrivée d'une nouvelle invasion d'agriculteurs; il est rejeté alors dans le marais où il ne vit plus que de poisson. L'état du peuple ichtyophage représenterait donc le dernier degré de l'agglomération humaine au point de vue de l'aptitude à la lutte pour l'existence.

Il passe de cet exposé à un autre fort curieux également sur les migrations du flot humain venant du Pamir.

Ce haut plateau du monde serait le berceau général de l'humanité qui se serait répandue sur la terre entière par des voies successives: à l'ouest, jusqu'au Danube, par le Caucase et la Hongrie, en suivant la grande zone herbeuse: les Huns; au sud-ouest, par la côte nord de l'Afrique, Gibraltar et l'Espagne: les Sarrazins; au sud-sud-ouest, par l'Arabie, Périm et l'Abyssinie. Vers le sud et l'est, la migration a été rendue impossible par la présence des deux grands centres peuplés de l'Inde et de la Chine, qui représentent les seules régions du monde dont la population soit de race unique. Ceux qui ont essayé la voie de l'est ont été rejetés par le détroit de Behring jusqu'en Amérique et sont devenus les Incas et les Aztèques. La réunion de toutes ces races issues d'un tronc commun se serait faite lors de l'arrivée au Mexique, des Espagnols de Fernand Cortez.

Je ne saurais personnellement discuter la valeur de cette synthèse générale des races humaines, mais quelle qu'en soit la valeur, il est impossible de résister à la séduction qu'elle exerce lorsqu'elle sort de la bouche de Marchand.

C'est vraiment un esprit très élevé qui a mis à profit les longues rêveries de son existence dans la brousse pour édifier des systèmes qui, s'ils n'ont sans doute pas une rigueur absolue, n'en dénotent pas moins chez leur auteur une hauteur de vues bien remarquable. Cet homme est quelqu'un dans toute la plus large acception du terme. Il faut souhaiter qu'il ne soit pas dévié de sa voie; il est marqué pour accomplir de grandes choses.

Sa théorie des religions, qu'il n'a fait qu'effleurer avec moi, doit être assez curieuse aussi; je n'en retiens que ceci: le culte des ancêtres est le point de départ de tous les autres; on le trouve chez tous les peuples, et le chinois, le seul peuple que les immigrations successives n'aient pas altéré, l'a conservé dans toute sa pureté.

Pour finir, noter l'empressement avec lequel les Anglais ont rendu hier les honneurs au Général Voyron à son départ de Pékin. Ils y avaient d'autant plus de mérite que le temps était abominable. Le commandant des troupes anglaises, ainsi que le général japonais, sont venus le saluer dans son wagon.

Pendant mon séjour à Pékin et ma visite au chantier de construction de notre fortification à Pékin, j'ai constaté que près d'un tiers ou de la moitié des ouvriers se mettent complètement nus pour travailler en cette saison; ils ont moins de pudeur que les nègres qui, eux, conservent le plus souvent un rudiment de feuille de vigne. Le chinois est fort peu velu; il n'a de poil qu'au pubis; encore ce poil ne vient-il que fort tard; on voit des individus paraissant âgés de plus de vingt ans entièrement glabres.

7 AOUT. — Régis, entré hier à l'hôpital. Visite hier à Sucillon qui paraît vouloir apporter de sérieux changements à l'installation des services à Tien-Tsin. Il a la passion des économies et ne rendra peut-être pas toujours le service très facile.

Ce matin, déjeuner chez le Consul avec Beau, Arlabosse et Hourst. On est d'accord pour déclarer la Compagnie des M. M. absolument au-dessous de son rôle; la valeur de sa flotte comme croiseurs auxiliaires est fortement mise en doute. Sans compter que la guerre de course est une arme à double tranchant et se retourne contre celui qui l'a faite s'il est vaincu dans les opérations. Hourst est seul de son avis quand il soutient qu'on devrait se lancer dans de pareilles entreprises dans le seul but de détruire la concurrence ennemie, dût-on n'en retirer aucun avantage matériel.

Vu le Général Bailloud qui s'en va fort mécontent du peu de récompenses accordé aux troupes de la guerre. Il l'a dit au Général en Chef. Son animosité est dirigée principalement contre Sucillon. Il souffre avec peine de lui voir prendre une place qu'il avait ambitionnée.

Le Général part demain pour le Japon et emmène avec lui quelques officiers au nombre desquels je ne suis pas. Il aurait fallu, pour en être, aller lui passer la main dans le dos. Il me semble cependant qu'après tous les éloges qu'il m'a décernés, il aurait pu me convier à l'honneur après m'avoir vu longtemps à la peine. Sa faiblesse ordinaire l'aura fait céder aux sollicitations des gens surtout empressés à lui plaire.

8 AOUT. — Départ du Général en Chef. Les Anglais et les Japonais seuls ont envoyé une garde d'honneur; l'abstention des Allemands est commentée.

Commencement des visites d'adieu. Le P. Ducray, supérieur des Jésuites, très mielleux et remarquablement intelligent, se dit ravi de n'avoir pas eu l'hôpital et se frotte les mains de voir

Mgr Favier faire une mauvaise affaire. J'essaie de le faire parler sur la nouvelle loi des associations. Il est convaincu que sa compagnie pliera un instant pour relever la tête plus tard, tel le roseau. Ils n'ont d'ailleurs plus rien à eux en France. Trouillot a été boursier à leur collège de Dôle et, tandis qu'il soutenait le projet de loi, était en instance auprès d'eux pour faire admettre son neveu dans les mêmes conditions. Ils ont des établissements dans toute l'Europe et même en Amérique et aux Indes où ils reçoivent des subventions de l'Etat. Il me confirme que chez eux le grade n'est jamais acquis et que pour servir d'exemple aux jeunes (et sans doute aussi pour assouplir les autres), on les fait repasser par les positions subalternes après leur avoir fait occuper les emplois supérieurs.

Toutes les persécutions dirigées contre eux ont tourné à la confusion de leurs adversaires et à leur propre triomphe. Celle de 1881, survenue au moment où leurs noviciats étaient insuffisants pour fournir les professeurs dont ils ont besoin, leur a permis de reconstituer leurs cadres plus forts que jamais. Ici des exemples de l'intervention céleste en leur faveur. De tout cela résulte pour moi la conviction que la loi actuelle ne produira pas les effets qu'en espèrent ses auteurs. Mais en revanche occasionnera quelques troubles.

Vu le Consul. Il paraît que du Chaylard pourrait bien revenir à Tien-Tsin. Chez lui, Mgr Favier et le P. Desrumeaux. Ils paraissent très surpris des nouvelles lancées par l'agence Havas depuis quelque temps et dépeignant la situation à Pékin comme très troublée. J'aurais parié bon cependant qu'ils en étaient les inspirateurs.

Pour terminer la journée, dîner chinois offert par Descourtis. On s'accoutume à tout, à la musique et aux mets, jusqu'à la malpropreté. Ce dernier point est cependant le plus dur à avaler.

9 AOUT. — Dernière journée passée à Tien-Tsin. Visites d'adieu : Sucillon, sans grand enthousiasme; ailleurs, rien que de banal.

Déjeuner d'adieu où je réunis tous les camarades; malgré la satisfaction du retour, il y a de la tristesse au moment de se séparer de ceux avec qui on a vécu un an dans ces conditions.

Visite à l'amiral Bayle, fort aimable malgré la température. Il ne paraît pas avoir pour Sucillon un enthousiasme exagéré. J'ai prévenu plus d'une fois ce dernier qu'il serait mangé par l'amiral; il n'y veut pas croire; nous verrons qui aura raison.

Visite au pauvre Régis qui est au dernier degré de folie.

Enfin, pour terminer la journée, dîner avec Marchand, avec qui la sympathie mutuelle se développe de plus en plus.

Couralette est du dîner avec Négretti, qui part dans le Haut-

se-Tchoum avec Hourst, Bourras et Jullian. Couralette me raconte que Cluzeau lui a avoué avoir commis une grosse gaffe le jour où il a fait devant le Général et moi cette sortie inconvenante à propos du chemin de fer de Lou-Kou-Kiao. Il est regrettable qu'il s'en soit aperçu un peu tard.

En quittant l'hôtel, Marchand et moi échangeons une promesse d'amitié que je crois aussi sincère de sa part que de la mienne. C'est un homme que l'amour de son pays domine; il est merveilleusement doué pour réussir et mener à bien ses propres entreprises. Puisse-t-il toujours être secondé comme je serais disposé à le seconder moi-même.

Je quitte la Chine avec plaisir et aussi avec le sentiment d'y avoir fait tout ce qu'il était possible d'y faire par nous, dans les conditions où nous nous trouvions. J'y ai vécu une année bien remplie; j'y ai éprouvé une haute satisfaction d'avoir rempli ma tâche et de n'avoir pas démerité des anciens de l'arme. C'est le seul sentiment que j'en veux emporter, avec le souvenir des dévouements que j'y ai rencontrés; ces deux impressions doivent faire oublier tous les ennuis mesquins et les difficultés rencontrées.

20 AOUT — Shanghai. J'ai laissé dormir mon journal, envahi par la paresse qu'occasionne le départ et un peu aussi par la difficulté de m'isoler à bord.

Le matin du départ de Tien-Tsin, tous mes officiers étaient là et j'ai eu le cœur gros en les quittant; les larmes me venaient aux yeux. J'aurais eu de la peine à croire que le départ de Chine me causerait tant de regrets.

La marine nationale nous a transbordés de Tong-Kou en rade, nous et nos colis. Ces derniers ont été rudement traités; nous l'avons été mieux. Le commandant de l'*Alouette*, du Belloy, et ses officiers, ont tenu à nous recevoir à leur table, ce à quoi ils n'étaient pas obligés. Ils ont été parfaitement aimables.

De même, l'amiral Pottier, en rade de Takou, nous a reçus à déjeuner et s'est montré très gracieux, ainsi que le commandant Bachme, du *Charner*, à qui j'ai pu faire mes adieux. Bref, la marine et l'armée ont sincèrement fraternisé.

L'amiral Pottier est un bonhomme très drôle, très amusant, plein de saillies, qui s'amuse avec son chef d'état-major, Philibert, comme si tous deux étaient midships. Il paraît avoir en piètre estime son ministre et les idées du jour.

L'escadre japonaise était au grand complet en rade de Takou, lors de notre départ.

Le trajet de Takou-Chefou-Nagasaki s'est fait sur le *Guadalquivir*, bon cargo bien commandé mais horriblement mal tenu. Les M. M. ont un service d'annexes au-dessous de tout ce qu'on peut rêver. Elles ne cherchent ni à prendre du fret, ni à assurer un service commode pour le public. C'est à elles qu'on doit le

rattachement de l'annexe au port de Nagasaki, afin de n'avoir qu'un seul bateau en service pour faire du même coup le courrier de France et celui du Japon. Grâce à cette heureuse combinaison, nous avons nos lettres six jours en retard sur la malle anglaise.

Au cours du trajet, un homme, artilleur libéré, vieil alcoolique, s'est jeté à l'eau de son plein gré; on l'a cherché inutilement pendant deux heures. Nous avons quelque peu roulé et tangué.

A Nagasaki, études de geishas, sans grand intérêt. Achat de bibelots.

Le lendemain, promenade et couché à Takeo (quatre heures de chemin de fer), station balnéaire et lieu de plaisir. Logé dans une auberge indigène merveilleuse de propreté, incommode au possible; regeishas. Les Japonais nous regardent avec une certaine curiosité qui n'a cependant rien de gênant.

Petite excursion à un temple voisin, sur une colline au pied de laquelle est l'établissement de bains. Quelques belles maisons qui sont des yoshivaras.

L'absence de pudeur chez les Japonais des deux sexes est chose remarquable. Ils exhibent ce qu'on cache le plus volontiers chez nous.

Le lendemain, 17, arrêt en route, à Arita, fabriques de porcelaines, vieux temple, beau site.

Le 18, arrive l'*Océanien*, sur lequel le Général en Chef et les officiers qui l'ont accompagné au Japon ont déjà pris passage. Bonne installation, bon bateau.

Le 20 au matin, arrivée à Shanghai, promenade au camp pour affaires de service. Revue l'après-midi, passée par le Général accompagné du Consul. Ce dernier est radieux; au 14 juillet, l'amiral Bayle, qui passait la revue, l'a relégué dans sa tribune et ne lui a rendu aucun honneur. Il a même, je ne sais pourquoi, mis sa réception en quarantaine pour tous les officiers.

26 AOUT. — J'ai abrégé mon séjour à Shanghai dont les charmes sont vite épuisés. Rentré à bord le 21, veille du départ; j'y suis pris d'une indisposition légère. Navigation fort calme jusqu'à Hong-Kong où nous arrivons le 25 de grand matin. La chaleur étant très forte, je passe cette journée à bord. Il faut croire que la température a mis les cervelles en ébullition car nous avons deux incidents dans la journée avec le commandant du bord, homme d'ailleurs plutôt raide.

On apprend que nous avons rompu les relations diplomatiques avec la Turquie à la suite d'une affaire de quais exécutés par une entreprise française. Le lendemain d'ailleurs, les nouvelles sont tout à l'arrangement.

Le Général Bailloud nous quitte à Hong-Kong pour aller au Tonkin et dans l'Inde. Avant son départ, il me fait lire des let-

tres de Galliffet qui sont étonnantes de verve et plutôt peu flatteuses pour son successeur.

Le Général en Chef paraît satisfait de n'avoir plus auprès de lui un compagnon d'allure aussi vive et primesautière, mais pour qui il a cependant une réelle estime dont il lui renouvelle l'assurance en termes très chaleureux.

L'opinion des officiers coloniaux à l'égard de Bailloud est assez complexe et il faut avouer d'ailleurs que le caractère de l'homme comporte bien une telle complexité, mais en définitive on rend hommage à son entrain et à ses qualités incontestables de chef militaire. Les enthousiastes voient même en lui le futur généralissime. C'est peut-être aller un peu loin. Je dois pour ma part lui reconnaître une qualité qui n'est pas absolument commune chez les grands chefs, c'est de savoir supporter des observations et de n'en point garder rancune à ses amis.

Nous nous quittons aussi bons amis que nous l'étions il y a un an et cependant, au cours de cette campagne, j'ai dû à deux reprises me regimber contre lui. Il n'a plus jamais été question de cela entre nous. Je crois qu'il regrette de ne m'avoir pas eu comme chef d'état-major. Espinasse, dont le dévouement est incontestable, n'a pas les qualités de l'emploi. Peut-être ma présence auprès de lui eût-elle amorti certains froissements. En tout cas, j'ai eu, comme chef de service, une situation plus indépendante et, somme toute, plus agréable.

## CARNET VIII

31 août 1901 - 27 janvier 1904

Fin de la Campagne de Chine. - Retour en France. - Accueil affectueux du Président Loubet. - Nomination au grade de Lieutenant-Colonel. - Anecdotes. - Démission du Cabinet Waldeck-Rousseau. - Ministère Combes. - Nomination à la Direction du Génie à Cherbourg. - Anecdotes amusantes du Général Gillon. - Visites d'adieu. - A Cherbourg. - Diverses anecdotes, - Méditations sur la politique. - Nommé Colonel du 5<sup>e</sup> Régiment du Génie à Versailles. - Mort du Pape Léon XIII. - Prise de commandement à Versailles,

31 AOUT. — Arrivés à Saïgon le 29, de grand matin. Le Gouverneur Doumer reçoit à dîner les officiers du Corps expéditionnaire et, cette fois, ne m'oublie pas dans ses invitations. Réception fort belle au palais du gouvernement, suivie de retraite aux flambeaux et d'un bal! oui, d'un bal, par plus de 30° de chaleur, au cercle des officiers.

Doumer porte un toast très correct au Général Voyron, qui lui répond fort bien en rappelant la part prise par les troupes venues de l'Indochine dans la délivrance des Légations. On a été unanime à louer le Général d'avoir mis en relief l'œuvre de son prédécesseur en Chine.

Le général Dodds est à Saïgon et, au Cercle, porte un toast au Général Voyron. Echange de compliments assez significatifs puisque les deux généraux étaient en concurrence pour obtenir le commandement du corps expéditionnaire.

Nous embarquons le cercueil du Prince Henri d'Orléans, mort récemment à Saïgon, des suites d'un abcès au foie.

Au cours de la réception, j'ai occasion de causer avec les directeurs des travaux publics de l'Indochine et du Tonkin, Guillemote et Dardenne, à qui je demande quelle part ils réservent au Génie dans l'œuvre de construction des chemins de fer. Leurs réponses sont assez vagues et je m'explique cette attitude en causant le lendemain avec le capitaine Buviguier qui est employé dans cette affaire. On l'a mis en sous-ordre ; on le charge de réviser le travail plutôt mal fait d'une série d'officiers sans expérience; on lui fait faire le bouche-trou; bref, on l'exploite, et le Génie n'a pas là-bas la place qu'il devrait avoir.



Je me propose de dire deux mots en France de cette situation qui doit cesser.

Au Cambodge, nous avons un officier chef de service qui en a d'autres sous ses ordres, et nous avons ainsi un service honorable et qui fonctionne. C'est de cette manière, et de celle-là seule, qu'il faut agir.

Embarqué à Saïgon un très nombreux personnel des deux sexes, qui encombre quelque peu le bateau.

7 SEPTEMBRE. — Colombo. Passé à Singapour une journée monotone; dîner à Raffles-Hôtel. Les Anglais travaillent beaucoup dans cette ville; de nouveaux quartiers se construisent; on abat les monticules pour remblayer les nombreux terrains inondables.

La langue française a fait là, comme dans toutes les escales, des progrès sensibles depuis l'an dernier; les nombreux passages d'afrétés n'y sont certainement pas étrangers.

De Singapour à Colombo, navigation entrecoupée d'incidents; la machine du bateau a des rats; le plus gros se découvre en arrivant ici et nous oblige à perdre trente heures. Le malheur est que c'est successivement qu'on échelonne les retards, de sorte que nous ne pouvons en profiter pour aller à Kandy.

Heureusement je reçois ici des lettres qui me mettent l'âme en joie.

Été déjeuner à Mont-Lavinia et revenu avec une migraine; c'est assez mon habitude.

La campagne à Colombo est roussie et paraît beaucoup moins belle que l'an dernier à la même époque. Près de Mont-Lavinia, les Anglais ont placé un camp de Boers prisonniers, sans doute pour les mieux montrer à tous les visiteurs de passage. Il paraît que ces Boers, parmi lesquels se trouvent quelques Français, avaient formé le projet de s'emparer des armes de leurs gardes. Le complot, désapprouvé par le Général boer, Ollivier, fut dénoncé par lui à l'autorité anglaise et avorta. Depuis lors, les gardes ont été renforcées. Quelques-uns des Français prisonniers sont dans le dénûment absolu.

Hier soir, parvient la nouvelle de l'assassinat du Président Mac Kinley. C'est le troisième qui se trouve frappé dans les mêmes conditions. Les Américains n'y vont pas de main morte.

Extrait des mémoires d'Alexandre Dumas père.  
Arnault (père de Lucien Arnault), auteur dramatique de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (Marius à Minturnes-Lucrèce-Les Vénitiens), a composé quelques fables assez jolies; dans l'une d'elles, les Deux Bambous, se trouve le vers :

*On ne peut s'appuyer que sur ce qui résiste...*, mot dont le sieur Clémenceau a fait un assez fréquent usage dans ses articles et que le hasard m'a fait lui entendre prononcer en 1885-86 à une soirée aux Affaires Etrangères à son ami Freyci-

net qui lui reprochait d'avoir quelque peu malmené le ministère.

11 OCTOBRE. — La paresse inhérente à une traversée de retour et la satisfaction de retrouver à l'arrivée ceux qui sont chers au cœur, m'ont fait laisser là ce journal. Je manque de temps pour reprendre mes souvenirs depuis Colombo et je ne veux pas laisser s'effacer ceux tout récents que je viens de recueillir depuis mon arrivée à Paris, le 8 au soir.

J'ai trouvé un mot de Meaux St Marc m'informant que le Président me faisait l'honneur de m'inviter à déjeuner à Rambouillet pour le lendemain même de mon arrivée, bien qu'il dût rentrer à Paris le surlendemain. Cette hâte était pour moi de bon augure et j'ai reçu de lui en effet l'accueil le plus chaudement affectueux qu'on pût imaginer; il m'a embrassé avec une émotion qui m'a gagné. Tous les siens d'ailleurs étaient à l'unisson.

Il me veut beaucoup de bien et désire me pousser le plus possible. Je crains qu'il ne se heurte à des résistances. Il m'a fait parler sur la Chine, sur ce que nous y avons fait et vu et, à propos des Allemands, m'a confié toute la défiance légitime que lui inspire Guillaume II. Sous ses dehors d'urbanité et de courtoisie parfaites, le Roi de Prusse masque une perfidie complète envers nous. A plusieurs reprises, il a essayé de nous mettre en avant avec les Russes contre les Anglais, promettant son concours, puis se retirant au dernier moment. Il fut question enfin d'une intervention officielle des trois puissances continentales en faveur des Boers; il y acquiesçait, se disait prêt à nous soutenir et présentait un traité d'alliance à signer dont le premier article était : « la carte d'Europe ne sera pas remaniée ». C'était nous demander une consécration nouvelle du traité de Francfort, et le Président Loubet dit au tsar, lors de son dernier voyage, qu'il se ferait plutôt couper le poignet que d'apposer son nom au bas d'un pareil document. Et Nicolas l'approuva.

L'an dernier, dans les échanges de communications entre chefs d'Etat pour la nomination de Waldersee en Chine, il a dupé tout le monde. Il télégraphie au tsar : « Ferais-tu des objections à la nomination de Wald, puisque tu ne veux pas désigner de général russe ». L'autre répond : « Je n'ai pas d'objection contre la personne de Wald, mais il faut que je consulte mon allié ». Sans plus tarder, Guillaume télégraphie au Président la dépêche que j'ai vue l'an dernier, lors de ma visite d'adieu, et dans laquelle il affirme, contrairement à la vérité, que Nicolas a accepté l'ours allemand.

Le Président me paraît donc agir avec la plus haute sagesse en se défiant du trop mielleux voisin; il essaie de lui rendre ses politesses mais se tient en garde.

Le Président m'a dit que le voyage du tsar avait eu les plus heureux effets.

Parlant de l'armée, le Président a déploré la pénurie de cadres supérieurs dont nous souffrons; il a légèrement effleuré l'incident du grand chancelier, mais pour dire que la nomination de Floréentin était en général fort bien accueillie et considérée comme une réparation de l'injure qui lui fut faite jadis, par le Général Hervé. Toute faute se paie tôt ou tard.

Je fus hier, 10 octobre, au ministère où j'ai été reçu on ne peut mieux par le Général Roux, Directeur du Génie, qui, non seulement ne ferait pas d'objection à ma nomination, mais encore la souhaite. Il m'a invité à aller voir le Général Percin et je fus au Cabinet dans cette intention. Percin était invisible, j'ai vu l'illustre Gollet qui a bien voulu m'apprendre que les services qu'il rend depuis un an sont autrement importants et pénibles qu'une campagne en Chine. Je me suis permis d'émettre un doute. Je l'ai félicité de sa prochaine nomination à Bruxelles et sur le repos qu'il y trouvera. Il m'a confié que ce poste était de la plus haute importance et qu'il se proposait de le démontrer. Il a daigné enfin m'apprendre que le Cabinet actuel du Ministre avait pris résolument en main la direction du Ministère jadis laissée aux bureaux qui se moquaient du Ministre. Je l'ai quitté sur ce mot *Meus agitat molem*. Il n'a pas compris.

Le Général Roux m'avait vivement engagé à faire agir le Président de manière que je sois compris dans la promotion qui doit se faire. Malgré toute la répugnance que j'éprouvais à faire cette démarche, je suis allé tantôt à l'Elysée et j'ai eu sous les yeux les décrets déjà préparés dont le Général Roux ignorait sans doute l'existence et où, non seulement je ne figure pas, mais où aucun chinois ne figure non plus. Décidément on gagne plus à servir le Ministre André que son pays. Heureusement qu'il n'est pas éternel.

Le Général Gillon que j'ai vu aujourd'hui, estime que l'entourage du Ministre est cent fois pire que l'Excellence elle-même. Gollet en particulier joue le rôle de délateur à jet continu et demande aux gens qu'il oblige, de faire le métier d'espion de leurs camarades. Le Général me cite l'histoire suivante : un chef d'escadron de cavalerie, en instance d'obtenir un emploi, s'adresse à Le Hérissé qui lui avoue son impuissance à l'aider mais l'adresse à Viviani, lequel accepte de donner son appui et écrit au Ministre. L'officier est convoqué par Gollet qui lui offre un emploi à l'Ecole de Saumur, en lui disant combien il est heureux de pouvoir caser là un homme sûr qui le renseignera sur les officiers de l'Ecole. Stupéfaction du chef d'escadron qui refuse naturellement une pareille mission. Du coup, Gollet, furieux, lui annonce qu'il sera envoyé major aux Spahis, ce qui fut fait.

Pour revenir en arrière, il me faut achever mon voyage. A Djibouti, j'ai été fort bien reçu par le gouverneur Ormières et sa famille et j'ai eu la satisfaction de constater combien cette colonie se développe depuis mon passage en 1896. Le chemin de fer du Harrar est malheureusement arrêté faute de fonds et a failli tomber entre des mains anglaises. On craignait à tort que les Anglais ne construisissent l'embranchement sur Zeïlah qui, disait-on, ruinerait la prospérité naissante de Djibouti. Or Zeïlah est un port de boutres où les gros navires ne peuvent mouiller qu'à 8 milles au large environ. C'est un fait bon à retenir.

A Suez, visite sanitaire à Port-Saïd. Nous serons astreints, nous dit-on, à une désinfection préalable pour revenir à bord si on descend à terre. La désinfection se borne à un bakchich au garde. Ordre est donné au bateau qui a deux jours de retard de regagner le temps perdu et d'arriver à Marseille à midi le 25 septembre. Malgré les craintes qu'inspire l'état de la machine, on force la vitesse et le beau temps aidant, on arrive le 25 au Frioul à 2 h. 30 environ. Là personne; il faut aller chercher la santé; une heure perdue puis nous apprenons que l'illustre Lanessan n'étant pas arrivé, et les Marseillais ayant préparé la réception pour le 26, nous passerons la nuit au Frioul. Fureur générale et justifiée. Le lendemain matin, Bienaimé vient à bord et nous fait débarquer au Vieux-Port à 10 heures. Lanessan est là qui durant une grande demi-heure nous tient au soleil pour nous célébrer ses propres louanges et celles de ses collaborateurs, puis nous quitte et nous lâche sur le pavé sans avoir remis à qui que ce soit l'ombre d'une récompense. On sait seulement que le Général Voyron a été fait grand-croix et que quelques décorations ont été accordées. La déception est grande pour beaucoup d'entre nous.

26 OCTOBRE. — J'ai tout lieu de croire que nous ne sommes pas au bout de nos déceptions; le Ministre, saisi par le Général Voyron des propositions auxquelles ce dernier attache le plus de prix, l'a invité à les lui soumettre de suite, réservant pour la fin de l'année l'examen des autres. Le Général a écrit en envoyant ses propositions; on lui répond que leur examen est ajourné à la fin de l'année.

J'ai tenté de mon côté une nouvelle démarche auprès du Général Percin en lui écrivant pour obtenir une audience; il m'a répondu par un refus très sec dans lequel il me dit qu'il ne peut recevoir les deux mille officiers qui ont à l'entretenir de leur avancement et qu'il n'était pas besoin de supprimer les commissions de classement pour rétablir leurs errements. On n'est ni moins poli, ni plus dédaigneux des services rendus en campagne.

Le Général Roux va tenter une démarche auprès du Ministre; j'avoue n'avoir pas grand espoir en son succès.

En revanche, j'ai trouvé auprès des vieux chefs, de ceux

qui, lorsqu'ils étaient au pouvoir, ne faisaient pas de politique et ne cherchaient pas la délation, un accueil plus chaleureux. Le Général Saussier en particulier m'a reçu le mieux du monde et m'a retenu auprès de lui longtemps pour me faire parler sur la Chine. Il était sensible à ma démarche désintéressée et j'ai été, moi, profondément touché de son accueil.

27 OCTOBRE. — Journée passée à remuer de vieux papiers qui évoquent de vieux souvenirs et me font revivre mon existence tout entière. En me rappelant d'où je suis parti, le chemin que j'ai parcouru et les tristesses éprouvées, je dois surtout rendre hommage à celle qui m'a deux fois enfanté en me donnant l'existence et en créant mon caractère. Que de douleurs et d'amertumes dans sa vie à elle, la pauvre femme, que de courage et d'énergie il lui a fallu pour en venir à bout; quel souffle dans les lettres qu'elle m'écrivait. Et cette œuvre qu'elle a accomplie dans la douleur, nul ne la connaîtra jamais que moi; quel exemple pourtant ce serait à donner aux mères françaises.

Hier, j'étais accueilli par les camarades de l'Elysée avec une cordialité touchante; j'ai laissé là de bons amis qui ne m'ont pas oublié; je n'aurais pas attendu d'eux autant.

Ce soir, dîner chez le Président en famille; le Président m'a gardé auprès de lui toute la soirée et s'est longuement entretenu avec moi. Il espère toujours me faire réussir, ce dont je persiste à douter. Il se rend compte de l'hostilité du Cabinet du Ministre et je n'ai pas eu à insister beaucoup auprès de lui sur ce sujet; il me paraît fixé.

Il connaît admirablement le personnel des officiers généraux et se préoccupe au plus haut degré de leur recrutement; il n'a pas pour Brugère une estime sans mélange et me cite de lui des exemples de versatilité étonnante: Pendezec, qu'il a fait mettre à la place de Delanne, ne serait plus bon qu'à jeter aux chiens et c'est Delanne qu'il voudrait; Lannes, qu'il a proposé pour commandant de corps d'armée, ne vaut plus rien non plus maintenant qu'il est nommé.

Le Président estime beaucoup le Général Metzinger; c'est lui qui l'a fait maintenir au 15<sup>e</sup> corps à l'expiration de ses trois ans, avec l'appui de Waldeck; André voulait le remplacer. Malheureusement, il trouve que Metzinger parle trop, il espère cependant le faire venir au Conseil Supérieur de la Guerre.

Le personnel diplomatique est médiocre, sauf Paul Cambon et Barrère (ce dernier surtout). Reverseaux est bien mais ne se donne pas la peine de fournir des renseignements. Patenôtre, à Madrid, les donne après les journaux. Montebello n'est qu'un agent maladroit qui montre au comte Lamsdorf les lettres de Delcassé et les lui laisse au besoin, alors même qu'elles sont un peu vives de ton. Selon le Président, notre meilleur agent à

Pétersbourg est le Tsar. A la suite de sa visite à Compiègne, il a donné l'ordre de nous communiquer toutes les instructions qu'il adresse à ses agents à l'étranger. Le Président lui a fait comprendre que nous ne pouvions suivre la Russie dans toutes ses entreprises d'expansion, notamment en Corée; il l'a engagé à se calmer à l'égard du Japon. Je lui ai fait part à ce sujet de ce que j'avais appris en Chine par Harada.

En définitive, j'ai passé à l'Elysée une excellente soirée et j'avoue n'être pas peu fier de l'estime et de la confiance que m'a témoignées le Président.

18 NOVEMBRE. — Après avoir essuyé le refus peu aimable de me recevoir du Général Percin, j'ai, sur le conseil du Général Roux, demandé au Ministre une audience qui m'a été accordée aujourd'hui. Après deux heures quinze d'attente, j'ai été reçu pendant trois minutes. On m'a demandé mon opinion sur les corps étrangers, japonais, allemand et anglais; on a paru l'approuver puisqu'on m'a dit qu'il fallait la répandre dans le pays. J'ignore par quel procédé. J'ai sollicité la bienveillance du Ministre en faveur de mes officiers. On m'a répondu que neuf dixième des officiers étaient excellents et que ma démarche était toute naturelle mais qu'on devait tenir compte des autres. D'ailleurs, a ajouté S. Ex..., je ne puis nommer tout le monde lieutenant-colonel. Je compte que vos propositions seront raisonnables et que vous ne me demanderez pas de nommer chef de bataillon des capitaines de quatre ans de grade. Adieu Commandant Legrand.

S. Ex. portait une barbe de deux jours au moins et avait l'œil plutôt égaré.

28 NOVEMBRE. — Dîner à l'Elysée en l'honneur du Corps Expéditionnaire. Percin, que je me suis privé de saluer, me fait chercher, vient à moi et se montre fort aimable. Je m'abstiens naturellement de l'entretenir de moi, ni de mes officiers, mais je lui fais voir aussi poliment que possible que son procédé m'a été sensible.

André et Lanessan s'entretiennent dans un coin à l'écart; André a cependant fait le tour du salon où les officiers se tenaient groupés et a serré la main à chacun d'eux. De cette façon il nous a évité à tous la peine de nous déranger; au fait, peut-être ne l'aurions-nous pas prise.

Le Président m'entretient un instant avec Pichon; il raconte son histoire avec le roi des Belges à propos du chemin de fer de Pékin-Hankéou; le roi a fait racheter toutes les actions disponibles de ce chemin de fer. Pichon en conte une bien bonne sur ce même Léopold. Se trouvant à Liège, il s'y laissait voir en galante compagnie. La chose offusqua l'évêque qui lui dépêcha son vicaire général pour le lui faire savoir. Le vicaire arrive et

expose au roi combien il est fâcheux pour sa réputation qu'on fasse circuler des bruits sur le choix de ses fréquentations. « Comment », lui répond Léopold, « on vous a dit cela de moi et vous l'avez cru ! Et bien, on me l'avait dit de vous et je n'ai pas voulu le croire ». Et il renvoya le vicaire tout penaud, tandis qu'il racontait l'histoire à ses familiers en riant aux éclats.

La Chambre a voté ce soir l'emprunt de Chine; elle y'a ajouté des félicitations aux troupes et a refusé de flétrir l'évêque de Pékin. C'est un bon point.

Le Président, en racontant les efforts de Berteaux pour obtenir ce dernier vote, le traite de misérable coquin. Oh! combien! serais-je tenté d'ajouter.

13 DÉCEMBRE. — Malgré le vote de l'emprunt chinois, l'opinion gouvernementale reste peu favorable à l'expédition de Chine et nous nous en apercevons à l'accueil qui est fait à toutes les propositions qui nous concernent. Au reste, la France ne paraît pas avoir la spécialité de cette défaveur car voici une nouvelle annonçant qu'en Allemagne on traite de « Huns », les combattants de Chine, et de « Hunnen-Medaille » la décoration qui leur a été conférée. Nous n'avons décidément pas de chance.

Dîné hier chez le Général Dubois avec Reibell qui me donne quelques détails sur l'attitude de Joalland et de Gentil à l'égard de la mission Lamy. Joalland, apprenant l'arrivée de la mission à Agadès, s'est empressé de quitter Zinder en emmenant tous les moyens de transport dans l'espoir de faire sa jonction avec Gentil et d'échapper ainsi à Lamy.

A l'ordre de ce dernier, lui prescrivant de lui fournir des moyens de ravitaillement, il répond par une note au sergent Bouthel, chef du poste de Zinder, disant de donner à Lamy « du café et beaucoup de sucre ». Rejoint enfin par Lamy, il essaie de se soustraire à son influence en correspondant directement avec Gentil, lequel se prête d'ailleurs à cette manœuvre peu loyale. Le même Gentil apporte d'ailleurs fort peu d'empressement à venir faire sa jonction avec Lamy et, une fois la chose faite, témoigne de sentiments autoritaires et s'efforce de diminuer l'importance du commandement de Lamy en prescrivant que chacune des missions (saharienne, Afrique Centrale et Chari) conservera son autonomie. Il est de mèche avec Joalland dont il fait son homme et dont il exalte les mérites au delà des limites raisonnables.

Le même Gentil a fait preuve d'une inintelligence complète depuis la défaite de Rabah, dans l'organisation du gouvernement des territoires du Tchad. Il a fait mettre à mort Boubeker que la mission Lamy avait installé comme sultan du Bornou, et exiler son vizir; il les a remplacés par des créatures à lui qui ont pris peur devant Fadel-Allah, le fils de Rabah, dont le retour offensif a failli compromettre les résultats obtenus par Lamy, à

Kousseri. Il y a là un nouvel et triste exemple de l'incohérence que nous apportons trop souvent dans la conduite de nos affaires coloniales. Tout cela n'empêche pas la presse de faire de Gentil un grand homme.

31 DÉCEMBRE. — L'année se termine sur une forte déception: je n'obtiens rien. Le Président, que je suis allé voir tantôt, m'a paru fort attristé; il se plaint que ses ministres se querellent entre eux et que le Ministre de la Guerre lui refuse tout ce qu'il demande. Il paraît être gagné à l'écœurement général.

On a nommé le Général Bailloud divisionnaire. La chose a été arrêtée en Conseil des Ministres, mais André avait préparé un décret sur lequel Bailloud ne figurait pas. Il a fallu que le Président intervienne et réclame un second décret comportant Bailloud et Maunoury. Les deux décrets ont été fondus en un seul pour la publication à l'Officiel.

Triste fin d'année, tristes gens.

8 JANVIER. — Il y a quatre jours, je rencontre au Bois le Général Percin qui m'arrête pour me dire qu'il est tout disposé à demander ma nomination au Ministre et qu'une place de colonel a été laissée vacante aux dernières promotions, qu'elle me sera donnée si toutefois je trouve moyen de faire intercéder en ma faveur. Je lui réponds en le remerciant et en lui disant que le Président est mon seul appui. Mais là-dessus, il me raconte que le Président l'a saboulé d'importance, qu'ils se sont querellés parce que le Ministre ne veut pas nommer Thévenet.

Hier soir, dîner à l'Elysée; demi gala, mais seulement des intimes comme invités. Je fais part au Président de ma conversation avec Percin et, de nouveau, j'ai l'histoire de son entretien orageux avec le même. Il en résulte pour moi l'impression que l'attitude de l'Elysée à mon égard sera un peu ambiguë dans la circonstance parce qu'on se trouve pris dans une impasse: demander ma nomination c'est, du même coup, faire ajourner celle de Thévenet qu'on a demandée également. Il y a gros à parier pour que je reste entre deux selles.

Le Président trouvé André un parfait honnête homme, mais fou et sectaire. Il est, dit-il, au nombre de ceux que l'Ecole Polytechnique a détraqués. Bailloud est jugé fou aussi, mais fou agité; on ne sait que faire de lui et on craint de lui donner un commandement dans lequel son excitation pourrait avoir des suites graves (1).

(1) Bailloud est mort en 1921 des suites d'une chute en avion dont il a aggravé les conséquences en poursuivant son voyage en chemin de fer jusqu'à Strasbourg, où il allait faire une conférence. A ses obsèques, le Président Loubet me dit: « Il a vécu toute sa vie comme un fou et sa mort a été celle d'un triple fou. »



19 JANVIER. — André a fait passer une note à ses directeurs, les avisant que dorénavant ils ne traiteront plus directement les affaires avec lui, mais bien avec le chef de cabinet et que si, exceptionnellement, il les convoque, ils devront rendre compte audit chef des mesures qui auront été prises. C'est une abdication complète de son autorité entre les mains du chef de cabinet et je m'étonne que les directeurs aient consenti à cet amoindrissement de leurs fonctions.

En réalité, Percin est devenu le vrai ministre et, comme il ne peut tout faire, ce sont les officiers du cabinet qui deviennent de petits sous-ministres. Il paraît qu'ils en abusent quelquefois.

Avant-hier, on a interpellé André sur ses agissements en matière d'avancement. Sa réponse a été plutôt piteuse. On lui a servi quelques vérités désagréables à entendre. Et, chose extraordinaire, ce militaire a cru pouvoir faire état, dans sa réponse, d'une lettre que, comme capitaine, en 1870, il adressait au journal *Le Pays*. Si trente ans plus tard et bien que l'ennemi ne soit pas sur notre sol, l'un de nous s'avisait de récriminer de la sorte en s'adressant aux journaux, on n'aurait pas assez de rigueur pour lui et on aurait raison.

22 JANVIER. — Hier, dîner chez Berge avec Hanotaux et autres.

On dit tout bas que le Ministre André, fort ennuyé des incidents de la séance de l'autre jour, songerait à soumettre à une commission, ses tableaux d'avancement. S'il en est ainsi, nous les attendrons quelque temps encore et leur auteur n'aura pas précisément fait preuve d'un grand esprit de suite.

Hanotaux, que j'avais rencontré sur le trottoir de l'Elysée le lendemain de la mort du Président Faure, me parle de cet événement. Il me dit que le Président lui avait fait part à plusieurs reprises de sa conviction qu'il mourrait subitement; il avait au cœur une lésion qui devait l'emporter. A propos des bruits qu'on a fait courir sur les causes de cette mort, il me dit que la responsabilité doit en revenir à Lannelongue, lequel appartenant aux dreyfusards, s'est laissé suggestionner et a fait des déclarations inexactes.

Depuis quelques jours circule le bruit que le Président doit aller en Russie; le cabinet veut lui faire faire cette démarche avant les élections, pour bénéficier de la popularité qui en résultera pour le Président. Des opinions que j'ai entendu émettre à cet égard dans le salon d'hier, il résulte pour moi que la question ne fait plus aucun doute et que le voyage s'accomplira. L'ennui est qu'il faut aller à Moscou, ce qui allonge de deux journées la durée des déplacements.

9 MARS. — J'ai laissé passer de nombreuses journées sans rien consigner ici, pas même la satisfaction éprouvée par ma nomination le 31 janvier. Elle me donne l'apparence d'être des amis du Ministre, honneur que je ne sollicite nullement.

Des confidences qui me sont faites par un ami du cabinet, dépeignent certains faits qu'on lui reproche sous un jour très différent. Que faut-il croire ? Ce qui me paraît certain, c'est que notre ministre est de moins en moins soucieux des intérêts dont il a la charge et de plus en plus préoccupé par les soucis politiques. Il lâche, dans la discussion du budget, tous ses subordonnés mais cède aux députés sur les questions essentielles, telles que la suppression des treize jours et la réduction des vingt-huit jours à vingt et un. La Chambre donne le spectacle le plus lamentable qui se puisse imaginer ; chacun de ses membres cherche à garer ses électeurs pour assurer sa nomination ; c'est la mise au pillage de tous les intérêts généraux au profit des intérêts particuliers. Le régime parlementaire ainsi entendu mènera promptement ce pays à sa ruine.

31 MARS. — La Chambre est morte ayant fait, dans les derniers mois de son existence, plus de mal au régime parlementaire que Déroulède et ses amis en de longues années. Puisse celle qui la suivra réparer les fautes commises. Cet espoir ne me paraît pas d'ailleurs devoir se réaliser.

Le Gouvernement qui, depuis bientôt trois ans, mène les affaires et a exercé avec une maestria qu'il faut reconnaître, la direction du Parlement, en lui laissant commettre d'ailleurs bon nombre de sottises, va être jugé par le pays, ou du moins par les élections. Il a contre lui, à mon sens, trois choses qui devraient lui nuire sérieusement : le déficit budgétaire et les impôts qu'il faudra établir pour le combler ; son hostilité contre la municipalité parisienne qui lui fait ajourner des réformes comme celles du prix du gaz, dans le seul but de jeter le discrédit sur des adversaires politiques ; enfin, la fameuse note franco-russe par laquelle il s'est solidarisé avec le tsar dans la politique de ce dernier en Extrême-Orient. Ce dernier point laissera sans doute les électeurs fort indifférents ; la masse doit être trop bête pour le comprendre et cependant quel danger pour nos possessions d'Indochine que la menace d'une guerre avec le Japon. Quel besoin avons-nous de nous poser en adversaires de ce jeune pays si puissant, si ambitieux et qui pourra se permettre beaucoup d'audace le jour où l'Angleterre lui fournira de l'argent. Si l'affirmation de défendre dans toutes les éventualités les intérêts de nos alliés en Extrême-Orient n'est pas un simple bluff, c'est à mon sens une irréparable sottise. Nous pouvions éviter de nous aliéner le Japon et nous avons fait exactement le contraire.

Cette opinion, que j'ai depuis la première heure que j'ai

lu la note franco-russe, je l'ai trouvée également chez mon ami Laurent qui va prochainement succéder à Doumer en Indochine. Il voudrait bien m'avoir auprès de lui et je me laisserais presque tenter de l'accompagner en raison de l'importance des intérêts qu'il va défendre, malgré que je n'aie rien à gagner à ce départ.

6 AVRIL. — Anniversaire de mon départ pour Madagascar. Il y a sept ans. J'étais alors vieux capitaine et ne me doutais guère de l'avenir qui m'attendait. Mon ami Laurent, qui va aller remplacer Doumer, me presse de le suivre; d'autres me retiennent sur cette pente et je crois qu'ils ont raison. C'est une cruelle énigme.

J'ai eu hier la visite d'un architecte des Affaires Etrangères qui venait prendre des renseignements sur Pékin où il doit reconstruire la légation. Comme je lui dévidais mes histoires et lui donnais quelques conseils sur la façon de traiter le chinois, je fis allusion à sa présence sur le chantier. A mon profond étonnement, il m'apprend qu'il ne compte pas y jamais mettre les pieds, attendu qu'il est absorbé par ses travaux de Vienne et de Pétersbourg. Véritablement, c'est se moquer du public en général et du contribuable en particulier, que de prétendre diriger effectivement de son bureau de Paris des travaux qui s'effectuent aux quatre coins du monde. Et comme je manifestais ce sentiment, avec discrétion d'ailleurs, le digne architecte a bien voulu me faire savoir que la construction pour laquelle il a eu le plus d'éloges se trouve en Amérique où il n'a jamais mis les pieds. Etrangères, les affaires étrangères.

Il m'apprend aussi que le jeune Carré, que j'avais reçu à Pékin avec sa femme l'an dernier, et qui me plaisait assez, est rappelé, sous le coup d'accusations sérieuses.

André compte rester au pouvoir après les élections; son entourage affecte du moins une confiance à toute épreuve.

Percin avouait l'autre jour qu'il y a des injustices nécessaires et que, pour l'avancement, les deux tiers des officiers se valent et que, dès lors, il est légitime de favoriser ses amis politiques. En serais-je, bon Dieu!

André alla, l'an passé, à Rennes, suivi d'une horde de camelots acclamant sa personne et la sociale. Les voyous du crû se joignirent à eux et devinrent si nombreux que lui-même en fut inquiet et voulait interrompre sa visite. Donop eut du mal à le décider à continuer et ne put rien lui montrer de ce qu'il avait préparé.

11 AVRIL. — Visité à l'Elysée où l'on prépare le voyage en Russie. Mollard est sur les dents. Vu Gregueil, secrétaire à Pétersbourg, charmant garçon dont j'ai conservé un bon souvenir; il me dit que le Président Loubet a conquis une véritable

sympathie là-bas par la simplicité de ses manières et que l'on se prépare à le fêter beaucoup plus que son prédécesseur. La Douma de Pétersbourg a voté 75.000 roubles au lieu des 25.000 de 1897.

L'Empereur et son entourage chantent ses louanges sur tous les tons; on a beaucoup apprécié sa perspicacité qui lui faisait signaler le danger que le Japon peut faire courir aux intérêts russes en Extrême-Orient. Le traité anglo-japonais est venu donner raison à ses prédictions et c'est pour essayer de contrebalancer l'effet produit qu'on a lancé la note franco-russe.

Le Président, que je vois un instant, me dit que Bailloud devient tout à fait fou.

Marchand est en ce moment en Russie; on lui fait fête, c'est fort bien, mais j'aimerais mieux un peu moins de tapage.

17 MAI. — Si les peuples n'ayant pas d'histoire sont les heureux, je puis me ranger du nombre, car j'ai bien rarement quelque chose à noter. On n'en pourrait pas dire autant du pays. Nous avons eu les élections qui, sauf à Paris et dans l'est, sont un échec pour le parti de l'opposition et donnent au ministère une consécration incontestable. On prétend cependant que Waldeck-Rousseau en a assez du pouvoir et veut passer la main. On dit aussi que si la nouvelle Chambre donne numériquement la majorité au ministère, elle diffèrera sensiblement de l'ancienne par l'esprit. Je veux bien le croire, mais j'attends pour cela d'avoir vu. On assure que le parti de l'opposition saura faire sentir son action autrement que par des cris et pèsera d'un tout autre poids.

Rousset, lieutenant-colonel, l'un des nouveaux élus, me disait hier qu'ils s'organisent dans ce but et qu'ils sauront imiter dans sa sagesse et son esprit de suite l'opposition sous le régime impérial. Je veux bien le croire encore et plus encore le souhaiter, mais j'attends également.

L'opposition, dont Cavaignac et le Général Mercier sont les chefs, me paraît devoir manquer de direction; en tout cas, il existe fort peu de sympathie entre les susdits chefs; j'ai eu l'occasion de le constater dernièrement, dans une visite rue de Cérises, qui m'a d'ailleurs laissé une fâcheuse impression et peu d'envie d'y retourner.

Le Président est parti pour la Russie; l'entourage me paraît un peu grisé par la fortune et par le désir de faire plus grand que le prédécesseur. Pauvre Félix Faure, tant plaisanté de son vivant, si peu défendu par ses amis depuis sa mort, si oublié par la foule qui l'acclamait. Lui a-t-on reproché assez sa Toison d'Or, et voilà que son successeur en est également gratifié. Gageons que l'on sera plus indulgent pour lui.

En fait d'histoires, depuis huit jours, on les empile en tas !

La catastrophe de la Martinique, qui donne aux Américains l'occasion de se solidariser avec les habitants des Antilles et de jeter les culées d'un pont entre elles et eux. Le pauvre Moutet, que j'avais connu au Sénégal, y est mort victime de son dévouement, disent les uns, de son erreur, disent les autres. L'affaire Humbert-Crawford, la plus grande escroquerie du XIX<sup>e</sup> siècle, a dit Waldeck-Rousseau, qui a vu clair dans le jeu des escrocs, mais n'a pas trouvé moyen de les coffrer. L'opposition a d'abord illuminé en voyant le fils d'un ancien garde des sceaux, radical, allié aux radicaux, tomber dans la boue, mais il paraît jusqu'à présent qu'il a eu parmi ses amis et ses conseillers pas mal de gens qui ne sont pas du côté du pouvoir.

En définitive, il y aura, outre la ruine de bien des gens, beaucoup de boue éclaboussant pas mal de monde, et, pour l'étranger, l'impression que l'organisme judiciaire français est bien imparfait puisqu'un coquin habile peut s'en servir pour duper le public et la magistrature. Si le malheur avait voulu que des conseils de guerre ou quelque administration militaire fût mêlée à cette affaire, aurait-on assez clabaudé sur notre ignorance et notre stupidité. Il me paraît à moi, simple ignorant des choses de la basoche, que les jugements devraient être rendus de manière à ne pas donner un semblant d'existence et une réalité légale à de pures inventions d'un audacieux coquin.

La catastrophe du ballon *Le Pax* et la mort de l'aéronaute Severo, qui est venue faire le trio et jeter une note plus triste encore sur une semaine déjà lugubre et rendue maussade par une température invraisemblable. Petchili, que n'es-tu là !

J'oublie de noter, à propos de l'affaire Humbert, une histoire que m'a contée Lucie Faure. Mme Humbert a une sœur qui figure d'ailleurs parmi les inculpés; son mariage ou pseudo-mariage a joué un certain rôle dans l'aventure.

Elle fut quelque temps fort éprise de Deschanel et voulait l'épouser à toutes forces, le répétait sur tous les tons. Les parents Deschanel jugèrent la question digne d'examen et firent venir la jeune Daurignac pour se renseigner sur ses vertus et qualités. Le résultat de l'épreuve fut sans doute défavorable car le projet fut abandonné. Et la jeune Daurignac s'en alla raconter qu'elle lâchait Deschanel qui n'en voulait qu'à ses millions et qu'elle se rabattait avec joie sur son cousin ou ami Crawford.

Si l'histoire est exacte, et j'ai tout lieu de la croire vraie au moins dans le fond, le beau Paul devrait bien brûler à Notre-Dame un cierge de dimension, car il l'a échappé belle.

20 MAI. — Rencontré ce soir Cuignet en tramway; je le félicite de sa réintégration dans les cadres; il m'annonce qu'il prendra sa retraite dès qu'il le pourra. Il voit tout en noir, mais il est pour le moins détraqué. Il voit dans l'affaire Humbert un

chantage de Waldeck contre le Président Loubet pour déterminer ce dernier à prononcer le discours élogieux qu'il a fait dernièrement à Brest, au sujet de ses ministres. Et comme j'exprime ma stupéfaction, il me raconte que le jeune Paul Loubet a eu recours aux Humbert pour obtenir les ressources nécessaires à sa vie de garçon. J'ai beau faire valoir que depuis assez longtemps le Président Loubet occupe une situation lui permettant de fournir à son fils de l'argent de poche; que d'ailleurs ledit fils n'est pas un viveur; rien n'y fait; on a buté ce pauvre Cuignet sur cette idée qui, pour lui, est la seule explication possible du discours de Brest.

L'affaire Humbert touche déjà au Rocamboles, mais les explications qu'en donnent certaines gens sont encore plus fortes que l'histoire elle-même.

Et dire qu'avant l'affaire Dreyfus, Cuignet passait à juste titre pour un garçon à sens rassis.

1<sup>er</sup> JUIN. — Vu Cavaignac hier soir chez les Paul Dubois et causé assez longuement avec lui. Il exprime des craintes sérieuses sur le sort qui nous attend si les errements suivis depuis le ministère Waldeck sont continués; il parle des représailles à exercer contre les amis du cabinet et je lui dis mon opinion sur le danger qu'elles présentent. Il paraît, autant que son masque peu mobile permet de lire sur sa physionomie, partager cette manière de voir. Il éprouve aussi des craintes sur l'ingérence de la politique dans l'armée et je fais chorus avec lui. L'armée coloniale semble le préoccuper; il a entendu dire que sa valeur diminue depuis qu'on lui a fermé le recrutement direct; j'avoue n'avoir pas eu occasion de le constater. Au demeurant, l'homme est assez sympathique.

2 JUIN. — Rencontré ce soir, chez Mme Taine, l'amiral Courrejolles, homme fort charmant mais à qui j'ai conservé une dent pour sa fameuse dépêche à Lanessan, dans laquelle il annonçait que Tien-Tsin possédait d'amples ressources en casernements. Il m'avoue, sans que j'aie eu besoin de le pousser beaucoup, qu'il n'a pas mis les pieds à Tien-Tsin après que les troubles ont éclaté. Je m'explique alors son appréciation, sans cependant pouvoir la justifier.

La Marine a constaté non sans stupeur qu'on nommait des amiraux par anticipation avant que leurs prédécesseurs ne soient passés au cadre de réserve. Cette manière de faire ne laisse pas que de dépasser les limites de l'arbitraire. Et on ne dit rien !

La Chambre a élu Bourgeois pour Président; les radicaux triomphent. A eux le gâteau à présent et à nous André pour une nouvelle période de quatre ans. Que restera-t-il de nous au bout de tout cela.

4 JUIN. — La démission de Waldeck est publiée à l'*Officiel* de ce matin. On donne, comme devant lui succéder, *Combes* ! l'ex-ministre de l'Instruction Publique du cabinet Bourgeois, un imbécile pour le moins. Au fait, cela vaut peut-être autant; ce sera le ministère des essuyeurs de plâtre de la nouvelle Chambre et il y a des chances qu'ils ne durent pas longtemps. On serait débarrassé d'eux. De toutes parts, on annonce qu'André restera.

7 JUIN. — Nous avons un nouveau ministère; il faut inscrire les noms qui le composent :

|                    |    |                              |
|--------------------|----|------------------------------|
| Combes, présidence | -- | <i>Intérieur.</i>            |
| Vallé,             | —  | <i>Justice.</i>              |
| Rouvier            | —  | <i>Finances.</i>             |
| Pelletan           | —  | <i>Marine.</i>               |
| Delcassé           | —  | <i>Affaires Etrangères.</i>  |
| André              | —  | <i>Guerre.</i>               |
| Trouillot          | —  | <i>Commerce.</i>             |
| Mougeot            | —  | <i>Agriculture.</i>          |
| Chaumié            | —  | <i>Instruction Publique.</i> |
| Marvejouls,        | —  | <i>Travaux Publics.</i>      |
| Doumergue          | —  | <i>Colonies.</i>             |

Voilà un joli ramassis de médiocrités doublées de quelques fripouilles. Doumergue est celui qui traita d'assassin le Général Bailloud; Trouillot, ex-élève des Jésuites, qui leur crache dans la main; Pelletan, etc., etc. Ce sera heureusement, du moins je veux l'espérer, un ministère d'essuyeurs de plâtre de la nouvelle Chambre et l'expérience démontre que ceux-là ne durent pas longtemps. On prétend que Waldeck, soucieux de se reposer au physique et au moral, a voulu se retirer dans la coulisse pour reparaître dans quelque temps comme un nouveau sauveur.

22 JUIN. — Pour ses débuts, la Chambre, soutenue par le ministère, veut se montrer sectaire en invalidant les députés de l'opposition. Ses violences sont au niveau de celles de l'ancienne Assemblée. Elle flétrit, autant que son vote peut flétrir quelqu'un ou quelque chose, la Patrie Française et ses agissements. Cavagnac paraît désespéré de l'allure qu'on prend. Il était peut-être de ceux qui, comme le Général Mercier, espéraient que les éléments nouveaux introduits dans la Chambre l'obligeraient à pratiquer une politique d'apaisement. Il se trouve que tout au contraire ces membres font aux ministériels l'effet du chiffon rouge sur le taureau. On sent dans la majorité une exaspération qui la portera à des mesures violentes et funestes. Et qui paiera les frais de cette colère ? Le pays, frappé dans deux de ses éléments essentiels : l'armée et le clergé. Nous commençons à en subir les effets; on discute le service de deux ans qui passera

sans doute, malgré les dangers qu'il entraîne, mais qui donne satisfaction aux électeurs et ennuiera le commandement.

Quant au clergé, il paie cher les exagérations de quelques-uns de ses membres et je ne puis à ce propos ne pas me rappeler l'effet que produisit jadis le sermon du P. Ollivier à Notre-Dame. Si toute faute se paie, nous payons cher celles que nous avons pu commettre et il faudra qu'un jour ou l'autre les violents d'aujourd'hui arrivent à l'échéance.

Comme une branche longtemps retenue dans son développement et qui, se dégageant des liens qu'on lui avait imposés, oscille violemment avant de retrouver son équilibre, notre société, depuis la Révolution, passe alternativement d'un excès à l'autre et, dans ces secousses successives, les feuilles et les fruits tombent...

Meaux St Marc, qui revient d'Amérique, où il a fait partie de la mission du monument Rochambeau, est enthousiasmé par la réception qui leur a été faite. Au dire des témoins, elle dépasse de beaucoup celle que le Prince Henri a reçue; ce dernier avait tout d'abord obtenu un certain succès, mais dès qu'on a vu qu'il venait pour négocier un traité de commerce, on s'est montré excessivement froid. En somme, il a échoué.

Par contre, il semble que le souvenir des services rendus par la France au XVIII<sup>e</sup> siècle à l'Amérique, ne s'est pas perdu et qu'un certain courant sympathique existe entre les deux peuples (on ne s'en serait pas douté en Chine). Il pourrait se faire, au dire de Meaux Saint-Marc, que l'Amérique cherche à s'appuyer sur nous pour soutenir sa politique nouvelle qui la porte à chercher l'expansion au dehors. Pour ma part, je doute beaucoup de l'efficacité de cette sympathie fondée sur le seul souvenir des services rendus et je crois que, beaucoup plus tôt les affinités de race anglo-saxonne entre Anglais et Américains amèneront ces deux peuples à s'entendre.

A noter que les navires américains venus au devant du *Gaulois* qui portait la mission française et chargés de l'escorter dans sa marche, n'ont pu le suivre longtemps et l'ont obligé à ralentir fortement. Cela prouve que nous pouvons avoir à l'occasion des bateaux marchant bien et que les autres à leur tour attrapent les pépins.

11 JUILLET. — Hier soir, à l'Elysée, le dîner militaire et la réception qui l'a suivi étaient honorés (?) de la présence du Prince héritier du Japon et de celui du Siam, retour de leur voyage en Angleterre. On les a gratifiés d'une représentation du cinématographe qui manquait quelque peu de mise au point. Le hasard m'a placé dans la salle non loin de l'illustre Pelletan, Ministre de la Marine. J'ai recueilli de sa bouche une perle : Le cinématographe annonce « *Le pédiluve des chevaux* » et Pel-



letan de s'écrier : « Le pédiluve ! qu'est-ce que c'est que ça ? » Et dire que Forain a été taxé d'exagération pour avoir publié une image intitulée « le bain du ministre » et représentant ledit Pelletan en bottines s'apprêtant à se mettre à l'eau.

Le Président était peu satisfait (et il y avait de quoi) du mauvais fonctionnement du cinématographe. Il disait que ces principicules d'Extrême-Orient, qui nous sont antipathiques, ne manqueraient pas de faire des gorges chaudes.

Je n'ai pas vu André dans l'assistance; par contre, Billot y figurait; il a bien voulu me reconnaître.

22 JUILLET. — Le samedi 12, j'étais invité au déjeuner ministériel; j'y voyais Percin et mon directeur qui, ni l'un ni l'autre, ne daignaient m'apprendre la nouvelle que j'ai trouvée le lendemain dans les journaux, de ma nomination comme Directeur à Cherbourg. Le coup m'a été sensible, non seulement parce que j'espérais, et cela sur la foi de promesses très claires, obtenir un régiment, mais plus encore peut-être par la manière dont on en a usé envers moi. Si ma présence à Cherbourg est nécessaire, je n'ai qu'à m'incliner et je n'aurais fait aucune observation si on avait bien voulu me prévenir un peu à l'avance, alors même qu'il se fût agi d'une décision irrévocable.

Tout ce que j'ai pu savoir des causes de cette mesure, c'est que on (?) a trouvé qu'un colonel haut-le-pied à Paris était de trop. Je crois cependant avoir bien employé mon temps pendant ce séjour.

J'ai été voir hier le Président pour lui expliquer comment j'ai été informé de ma mutation; il a paru peu goûter le procédé et m'a promis d'essayer d'y porter remède. Le pourra-t-il ? Sa maison et le Cabinet du Ministre sont à couteaux tirés. On vient de lui refuser, ou tout au moins d'ajourner la nomination de Bataille.

Il a d'ailleurs, en ce moment, des préoccupations plus graves : le ministère pourchasse les écoles congréganistes et dépasse dans ses mesures de rigueur les limites légales. On s'adresse à lui pour sauver les victimes; il n'y peut mais. Lorsque, dans ses discours, il recommande l'apaisement, le Président du Conseil prêche la guerre.

Je crois que le ministère Combes mourra d'indigestion de curés; en maint endroit, où les gens ne sont nullement cléricaux, on est mécontent de voir chasser les sœurs; tout cela se traduira à la rentrée par une pelure d'orange qu'on glissera délicatement sous les pieds du Cabinet.

Et Waldeck, nouveau sauveur, reviendra pour reprendre la succession de ses successeurs avec un programme modéré. C'est, paraît-il, l'opinion qu'il a émise lui-même en s'en allant à l'étranger où il se fait recevoir par Guillaume et autres souverains.

2 SEPTEMBRE. — Mois d'août passé pour la majeure partie au Camp de Châlons, pour les manœuvres de forteresse. Occupation intéressante et saine. Le général Lucas, qui les dirigeait, est un esprit sage et ferme, que sa parfaite correction a poussé progressivement aux plus hauts emplois. Dès qu'une affaire délicate se présente, c'est à lui qu'on a recours. Par exemple, le Conseil d'enquête pour ce malheureux Bonnal, qu'une faute inexplicable a jeté dans le dernier dessous. Par exemple encore ces manœuvres, où il fallait mettre d'accord les sœurs ennemies : l'artillerie et le génie. Et il réussit constamment par le même procédé.

Les deux généraux chefs des partis adverses, Rau et Papuchon, camarades de promotion, ont peu brillé. Le premier est devenu terne au dernier degré et son parti a mal manœuvré. Si le second a fait meilleure figure (au figuré s'entend, car c'est bien le plus vilain singe qui se soit donné figure humaine), ce n'est pas à ses qualités personnelles qu'il le doit. Son intelligence incontestable est souvent brouillonne par excès d'imagination et de nervosité. Il ignore d'ailleurs aussi complètement que possible ce qu'est l'art de diriger une troupe.

Les deux présidents des Comités techniques jouaient le rôle de conseillers : Deloye, de l'artillerie, va s'en aller en retraite et, en lui, son arme perd un des esprits les plus fins et les plus adroits qu'on puisse voir. Auprès de lui, le Général Carrette, notre président du Comité, fait piteuse mine. Je me demande comment pareil sac de graisse et buisson d'épines a pu parvenir à la plume blanche. Les éclairs de son esprit sont aussi rares que fuligineux.

De nombreux généraux sont venus à ces manœuvres : Torcy, toujours aussi aimable et gracieux pour moi, ayant le défaut de se montrer parfois trop important; Niox, plus sourd que jamais, mais bienveillant, devient paradoxal à l'excès; Delanne et Lefort, les deux oubliés du génie, jadis grands favoris dans la course aux étoiles, gagnent péniblement la tête de colonne des brigadiers. Le premier a eu, comme chef d'état-major général, une heure d'indépendance qu'on ne lui pardonne pas; le second a le tort impardonnable aussi en ce moment d'être ouvertement religieux. Ils sont victimes de fautes qui, en bonne justice, ne devraient pas compter mais, à les voir de près, on regrette moins leur disgrâce. Ils avaient poussé un peu vite.

Le Général Petit, devenu divisionnaire sur le tard, est un esprit fin et plein de bon sens, qui sait se faire aimer et justifie pleinement l'avancement qu'on lui a donné à la longue.

Guinot, gouverneur de Maubeuge, a dit pas mal de bourdes et je le regrette, car il me témoigne une grande sympathie.

Le Général Roux a quitté son poste de directeur du Génie au ministère de la Guerre et Berthier lui succède. Je devrais m'en

féliciter à mon point de vue personnel, car il fut toujours bienveillant pour moi. J'attends en ce moment les effets de cette bienveillance. Au résumé, j'ai eu lieu d'être fier de l'accueil qui m'a été fait par nos généraux; il me semble que la plupart d'entre eux ont pour moi une certaine considération.

Mon service a bien marché durant ces manœuvres, mais j'ai eu à me plaindre de mon chef, Papuchon, et je crois qu'avec un autre les choses auraient été mieux encore. Il m'a tenu sous le boisseau et il a fallu qu'il tombât malade pour qu'un jour j'aie eu la joie immense d'exercer un commandement effectif. Je me souviendrai longtemps, j'imagine, de cette émotion exquise qui s'empare d'un homme appelé à diriger une opération sur le terrain; le trouble qui vous prend tout d'abord lorsqu'à l'improviste on vous met le sabre en main, puis l'esprit qui se ressaisit, la situation qui s'éclaire; la joie enfin de sentir marcher suivant vos ordres les hommes que l'on commande.

Le ministre André est venu se montrer; toujours aussi énigmatique que jamais; il est le mystère vivant. Se passe-t-il quelque chose derrière ce masque? Il a eu, dit-on, l'intention de se débarrasser de quelques uns des officiers de son Cabinet les plus compromis. Ceux-ci ont regimbé et la presse s'est fait l'écho de leurs plaintes. Pelletan est venu à la rescousse pour sauver ses amis et l'hécatombe annoncée s'est réduite à rien.

Un gros mouvement diplomatique vient d'avoir lieu; Montebello, Noailles et Patenôtre sont remplacés par Bompard, Bihourd et Jules Cambon, ces deux derniers eux-mêmes par Roindre et Jusserand. Je me souviens de ce que me disait le Président, il y a bientôt un an, sur l'insuffisance de notre personnel diplomatique et je ne m'étonne pas des départs qui viennent d'avoir lieu. Souhaitons que les nouveaux diplomates aient des talents qui suppléent à la naissance ou à la fortune.

En province le ministère Combes a poursuivi son œuvre brutale et maladroite contre les congrégations et les écoles congréganistes; il a entassé les gaffes. On ne le lui pardonnera pas. S'il est permis de formuler un pronostic, on peut supposer qu'à la rentrée, après lui avoir donné un vote d'approbation afin de sauver la face de la majorité, qui tient à rester anticlérical, on lui glissera un jour une pelure d'orange sous les pieds et que chacun, sauf toutefois les intransigeants forcenés, applaudira à sa chute. Il est permis d'être féroce avec ses adversaires mais il faut savoir l'être avec adresse; il faut tuer avec élégance, sinon le métier de bourreau, toujours odieux, devient grotesque par surcroît. Et les plus farouches tiennent à rester, ou du moins à paraître gens d'esprit.

21 SEPTEMBRE. — Les ineffables ministres que nous possédons s'évertuent à plaisir à commettre des gaffes. Pelletan et André ont prononcé quelques discours dans lesquels les puis-

sances étrangères sont malmenées avec entrain. Il est vrai que, comme compensation, Jaurès vante les mérites de la triple alliance, contrepoids nécessaire de notre chauvinisme et des folies franco-russes. Voilà à quoi on arrive en confiant les destinées du pays à des imbéciles. Ces gens-là s'imaginent qu'on joue de la politique comme une partie de manille et sont tout surpris d'apprendre qu'ils ont fait de fausses notes. Cela pourra nous mener loin.

Mon vieux chef Gillon, que je suis allé voir récemment, m'a, selon sa coutume, raconté quelques histoires amusantes; il en possède un fonds inépuisable. J'en retiens une sur les racontars de Galliffet, à propos de la campagne d'Italie. Celui-ci a narré dans les journaux l'histoire de Victor-Emmanuel, près de qui il est envoyé par l'Empereur, qu'il trouve tout nu sur son lit, qui le blague sur son uniforme rouge, le traite d'écrivisse et lui dit, pour terminer : « Dites à l'Empereur que je me repose ici; il y a deux femmes charmantes; je cause avec l'une ce soir et avec l'autre demain ».

Or, Gillon avait entendu, en allant au Mexique, en 1865, le Général d'Espenilles, alors Commandant, raconter la même histoire comme lui étant arrivée à lui-même. (Comme Galliffet, il avait appartenu à la maison de l'Empereur.) Toutefois, Victor-Emmanuel aurait dit : « Dites à votre Empereur que, s'il le désire, je lui enverrai l'une des deux femmes ».

Ceci prouve que l'histoire contemporaine n'est pas toujours aisée à écrire.

Une autre histoire de 1848 et de l'Ecole Polytechnique. Au moment des troubles de juin ou d'ailleurs, le peuple souverain envahit les Tuileries et saccagea tout. Arrivé dans la chapelle, il s'apprêtait à faire un autodafé ou même pire des ornements sacrés, lorsqu'un polytechnicien s'élança sur l'autel, saisit le crucifix et, l'élevant, s'écria : « Respectez-le, c'est notre maître à tous », sur quoi le peuple souverain, retourné comme un gant, alla porter les ornements d'église en grande pompe à l'archevêché. L'histoire fit du bruit en son temps et fut reproduite par la gravure et l'image populaire.

Les élèves, rentrés à l'Ecole, s'inquiétèrent de savoir qui, parmi eux, était le héros de l'aventure. Personne ne se nomma. Un certain Obry de Labry, qui vient de mourir, Inspecteur général des Ponts, grand amateur de réclame, laissa entendre qu'il était le héros en question et bientôt s'avoua franchement, lorsqu'un de ses camarades de salle : Postel, garçon doux et timide, ne disant jamais rien, se leva et l'interrompit en disant : « Eh bien, alors, c'est que nous étions deux. » Il était en effet l'auteur du « Maître à tous ». Obry fut confondu.

Le fils d'Obry était récemment attaché militaire au Japon et celui de Postel était artilleur de la promotion 1873.

Il existe à Commercy une certaine marquise de Carcasso, dont les générosités font le bonheur de la ville et à qui sans doute on élèvera un jour ou l'autre une statue. Son existence est curieuse. Elle était fille d'auberge ou quelque chose d'analogue et se nommait Coussin. Sa beauté allumait les gars du pays mais elle savait la défendre, jusqu'au jour où un piqueur des travaux du chemin de fer réussit à lui faire un enfant. Elle vint à Paris, eut des amants, passa en Italie où, dit-on, Victor-Emmanuel la distingua, et revint en France sous le nom de Mme de Cassin. Son premier amant, devenu gros entrepreneur, lui donna de sages conseils au moment des grands travaux de Paris; elle acquit une fortune considérable, eut un hôtel aux Champs Elysées sur la Place de l'Etoile (elle le possède toujours). Sa maison devint une agence d'affaires et de renseignements. Persigny voulut un instant l'avoir pour maîtresse et chargea le Préfet de la Meuse de recueillir des renseignements sur son compte. Au milieu de toutes ses aventures, elle eut le talent de faire des largesses au clergé et, grâce à la Cour de Rome, elle épousa un marquis de Carcasso, de très vieille et authentique souche, qu'elle traîne constamment avec elle. Ses deux filles ont épousé, l'une un Cathelineau, l'autre un Montfort. Elle sera peut-être canonisée un jour, si toutefois elle se raccommode avec le clergé, avec lequel elle est brouillée pour l'instant. Sa dernière largesse a été appliquée à la construction d'une superbe école normale de filles, à Commercy.

22 SEPTEMBRE. — On apprend tous les jours à connaître les hommes et l'expérience est trop souvent défavorable à l'opinion qu'on se forme d'eux. Le Général Roux, qui m'avait toujours montré de la bienveillance en paroles, m'a joué un vilain tour et m'a menti effrontément. Il m'avait assuré qu'il présenterait à son successeur, Berthier, ma candidature à l'emploi de directeur de la télégraphie, et j'apprends aujourd'hui qu'il s'est engagé formellement en faveur d'un autre officier. Ce mensonge n'est pas d'ailleurs le premier qu'il ait fait et Berthier, sans s'en douter, a failli être sa victime. Il a tout fait pour l'empêcher d'être nommé à la 4<sup>e</sup> direction; je le tiens du Général Gillon, à qui il l'a dit, et il a assuré le même Berthier qu'il l'avait présenté lui-même au ministre.

J'étais lié par une promesse au Général Gillon et n'ai rien dit à Berthier, mais je suis désormais fixé sur la valeur morale de ce huguenot. Tous les jésuites ne sortent pas de la rue des Postes.

Déjeuné ce matin avec Lebon, qui est maintenant Président du Conseil des Messageries Maritimes. Il me conte les difficultés qu'éprouvent aujourd'hui nos compagnies de navigation, du fait de l'Etat et de la concurrence étrangère. On leur reproche des erreurs ou des imperfections dans leur service qui sont la consé-

quence des obligations à elles imposées. Elles perdent chaque année de grosses sommes et leur situation n'est pas brillante. Lebon me conte que lorsque Reinach lui eut rendu visite en 1897 pour présenter sa requête en faveur de Dreyfus, cause initiale de toute l'affaire, il en parla à Méline, puis à Billot, lequel le renvoya à Boisdeffre. Et le premier mot de ce dernier fut qu'il n'était pour rien dans la condamnation.

Zurlinden a été longtemps le favori de Brisson. C'est à ce dernier qu'il doit d'avoir été choisi comme gouverneur de Paris; il le considérait comme le seul général vraiment républicain.

Zurlinden a eu une heure de bon sens en 1895, lorsque le ministère, affolé de sentir l'expédition de Madagascar s'avancer aussi lentement, voulait envoyer au général Duchêne un ordre impératif de presser les opérations. Zurlinden s'y opposa formellement, disant qu'on n'envoyait pas d'ordre de ce genre à un chef militaire responsable opérant aussi loin.

Lebon eut aussi, dit-il, une inspiration aussi heureuse lorsqu'en 1897, le Général Gallieni eut brusquement exilé la reine Ranavallo, alors que rien ne faisait prévoir une mesure de ce genre. Le Conseil des Ministres voulait expédier un blâme ou tout au moins une demande impérative de renseignements. Lebon tint tête à ses collègues et refusa de prendre une mesure de ce genre à l'égard d'un homme qui, depuis son départ, donnait des marques non équivoques de sa valeur.

Interpellé au Sénat par Trarieux sur cette affaire, que ce dernier voulait imputer à l'ingérence catholique, Lebon put répondre que précisément un des derniers rapports de Gallieni annonçait que Ranavallo ayant offert de se faire baptiser catholique, Gallieni l'en avait dissuadée.

Le nouveau gouverneur de l'Indochine, Beau, est parti avec un détestable entourage : Bouloche est un indécis; Rodier ne vaut guère mieux; tous deux étaient jadis à couteaux tirés. Il y a lieu de craindre que tout cela tourne en discorde avant peu.

2 OCTOBRE. — J'ai pris congé lundi, 29 septembre, du Général André, qui a été fort correct et même aimable, et à qui j'ai poussé une pointe pour obtenir un régiment. Je ne suppose pas que cela fasse grand chose. On dit d'ailleurs qu'il est fortement menacé; Clémenceau et les radicaux ultras commencent à trouver qu'il joue au Boulanger. On annonce sa chute prochaine et son remplacement par Percin ou un civil quelconque. D'autres assurent que le ministère sera remanié à la rentrée, Rouvier, Delcassé, Chaumié et Marvejouls constituant le fond d'un nouveau cabinet, les autres rendus à leurs chères études. A l'Elysée, où je suis allé faire une visite d'adieu, on paraît peu enthousiaste du ministère. Le Président attend la rentrée

des Chambres avec impatience pour les voir tous s'entredévorer. Il m'a répété qu'André est toqué; il est dans le dixième que l'Ecole Polytechnique a usés.

J'ai appris là que la fameuse nouvelle de la nomination de l'ex-capitaine Humbert à la perception de Vincennes est fausse. Rouvier, sollicité vivement de prendre cette mesure par tous les journalistes fréquentant la rue Saint-Dominique, depuis celui du *Gaulois*, jusqu'à la *Petite République*, a répondu qu'il attendait d'y être formellement invité par son collègue André. Et celui-ci, justement irrité de l'attitude du susdit Humbert, n'a rien fait.

Une grosse promotion vient de paraître à l'*Officiel* : Rau, Michal, Servières et Passerieu ont des corps d'armée. Ce dernier que de qualités militaires, est un produit de la politique. Il arrivera peut-être ministre de la Guerre et annonce qu'une fois là, il renchérira sur les mesures du titulaire actuel... Ceci nous promettrait quelques beaux jours.

Vu Brugère, à qui j'ai fait une visite pour la première fois de ma vie. Accueil aimable et correct.

3 OCTOBRE. — Vu Niox, très affectueux.

— Passerieu, gascon, bon enfant en apparence, qui paraît sensible à la démarche que je fais près de lui et me conte des histoires à dormir debout sur les sapeurs et la fortification.

— Roux, qui s'excuse de m'avoir fait espérer la télégraphie, me confirme l'exactitude du récit de Berthier et me déclare avoir totalement oublié la demande qu'il avait faite au sujet de Boulanger, lorsqu'il m'avait promis d'appuyer ma candidature. Il oublie d'ailleurs aussi qu'il avait présenté son chef d'état-major Bérard. En définitive, nous nous séparons en excellents termes, ce qui, tout compte fait, est préférable.

— Carette, fortement abruti, qui se bute sur une pointe d'épingle, quoi qu'on fasse pour l'en écarter. Les grands jours de la présidence du Comité sont loin.

13 OCTOBRE. — A Cherbourg, depuis une semaine, sans enthousiasme et sans découragement. Ce soir, dîner chez le Préfet Maritime : Amiral Touchard, homme fort aimable et d'accueil agréable. Un capitaine de frégate dont j'ignore le nom, et qui commandait le *Lion* durant la guerre sino-japonaise et qui a pu suivre toutes les opérations de la flotte japonaise, me conte l'histoire suivante. Etant mouillé à Tien-Tsin et en termes excellents avec tous les Japonais, il reçoit de son chef, l'amiral de Beaumont, l'ordre de surveiller l'escadre japonaise, de se renseigner sur ses mouvements et d'opérer avec circonspection, la guerre pouvant être déclarée au cours de ces reconnaissances. Il fut quelque peu surpris, étant donné ses relations avec les japonais. Voici ce qui s'était passé : l'amiral russe, Tyrtof,

était venu trouver Beaumont pour l'inviter à s'unir à lui en vue d'une démonstration sur les côtes japonaises, de laquelle la guerre serait sortie à coup sûr. Il agissait naturellement par ordre de son empereur et affirmait à Beaumont que le gouvernement français devait avoir donné à notre marine l'ordre de coopérer avec les Russes. Il exposait d'ailleurs un plan d'opérations très logique et capable peut-être de donner le succès : avec les petits bâtiments légers, courir sus aux transports japonais entre Nagasaki et Formose, et les couler. Avec les cuirassés, opérer de même entre Chemulpo et Nagasaki sur les cuirassés japonais venant se refaire au Japon.

Beaumont flaira une aventure dangereuse, tergiversa, télégraphia à Paris et, au bout de deux jours, reçut l'ordre de se tenir coi. J'imagine que c'est à ce moment que Berthelot dut donner sa démission de ministre des Affaires Etrangères, car j'ai entendu dire à Félix Faure et à Lebon qu'il avait rendu alors un grand service au pays en refusant de se prêter aux projets du Gouvernement Russe. Ce dernier voulant détruire le Japon et se sentant incapable de réussir l'entreprise à lui tout seul, cherchait à nous entraîner dans l'aventure de gré ou de force.

Quoi qu'il en soit, nous avons créé au Japon un courant hostile le jour où nous nous sommes associés à la Russie et à l'Allemagne pour mettre un terme à l'ambition du jeune empire jaune. Ils préparent contre nous une opération au Tonkin et s'ils la mènent avec la méthode et l'esprit de suite qui leur ont si bien réussi en Chine, ils nous donneront du mal. Les voilà qui s'infiltreront au Siam, nous prenant ainsi à revers en Indochine. Delcassé vient cependant de signer avec Phya-Surya un traité qui paraît nous être avantageux. Souhaitons qu'en cette circonstance, il ait fait preuve de réelle habileté.

23 OCTOBRE. — Arrivé à Cherbourg le 6. Vu l'amiral Touchard, préfet maritime. homme aimable et d'abord agréable. Le Général Laval, son adjoint, avec qui je vis, type du polytechnicien à éducation sommaire, esprit fin et caustique d'ailleurs, ayant dans son sac une foule d'histoires. Existence heureusement très absorbée par le service, sans lequel on aurait tendance au spleen.

Les histoires de Pelletan et ses agissements au ministère de la Marine ont, dans ce milieu, un écho tout particulier. Il arrête Tissier, le mène et a la prétention d'être le véritable ministre. La Chambre l'a d'ailleurs récemment absous; il peut donc continuer tout à son aise.

9 NOVEMBRE. — En visitant hier les ouvrages de fortification du front de terre de Cherbourg, j'ai vu à quel degré d'insanité la peur peut amener des gens raisonnables. En 1898, sous



le coup de l'émotion de Fachoda, on a cru à la guerre avec l'Angleterre, et on s'y est préparé. C'était bien. Mais ce qui passe toute raison, c'est le déchaînement de mesures dites de défense auquel on a été conduit. Dans des vieux forts de 1811, construits par les prisonniers espagnols aux portes mêmes de la ville, qui n'ont plus aucune valeur, si jamais ils en ont possédé une, on a fait des abris en béton armé ayant coûté plus de 30.000 francs par ouvrage. Ailleurs, un peu plus loin il est vrai, mais en des points sans vues, qu'on peut tourner et menacer par la gorge, on a établi des redoutes, bien conçues du reste comme type, sauf quelques erreurs de détail, qui n'auront aucune action si jamais la place doit être attaquée de ce côté. Pour justifier des énormités de ce genre, qu'on pourrait qualifier de crimes contre le contribuable parce qu'ils constituent un gaspillage des deniers publics, on raconte des histoires à dormir debout.

L'amiral et d'autres officiers avaient envoyé leur famille à Paris; le général adjoint au gouverneur voulait, à la nouvelle de la déclaration de guerre, faire arrêter, sinon pendre, le consul anglais qui habitait une maison située près d'un ouvrage de fortification et dominant la rade. Bref, tout ce qu'on raconte prouve qu'il y eut alors perte complète du sens commun dans le commandement local. Et le malheur veut que seules, les erreurs commises par le Génie, soit proprio motu, soit plus probablement en se conformant aux ordres reçus, subsistent, érites en pierre et en terre. Un jour ou l'autre, il portera le poids des fautes d'autrui qu'il a été chargé d'exécuter.

10 NOVEMBRE. — Passerieu lance son ordre de prise de commandement. Il y est deux fois question de la République; il y affirme son amour de la justice et sa sympathie qui va aux petits et aux humbles. D'où on peut conclure qu'il a de l'indifférence pour les moyens et que pour les grands il ne reste que le mépris. C'est avoir pour son propre grade une considération plutôt insuffisante. Attendons-le à l'œuvre.

13 NOVEMBRE. — Hier, visite à Saint-Vaast-la-Hougue. Il y a là un certain Goubaux, cordier de son état et collectionneur par tempérament, qui a créé dans un grenier un « musée » comprenant un peu de tout et principalement des collections d'histoire naturelle, de pierres taillées, fossiles, etc., jusqu'à des timbres-poste et quelques faïences sans valeur. Le bonhomme n'a aucune instruction première, mais à force de lire, de correspondre avec de vrais savants avec lesquels il fait des échanges, a fini par acquérir certaines notions. Son langage de paysan, mêlé de notations scientifiques, est curieux à entendre. C'est un singulier phénomène et cet homme, né dans un autre milieu ou pourvu d'une culture intellectuelle, serait certaine-

ment arrivé à des résultats remarquables. Quoi qu'il en soit, c'est un exemple à noter de volonté réfléchie et constante.

Huguet, commandant de l'*Ibis*, et officier d'ordonnance du Président, de passage à Cherbourg, me raconte ses souvenirs du voyage présidentiel à Pétersbourg, qu'il a été chargé de préparer. On a fait merveille. Le tsar et les siens ont eu, pour le Président, des attentions très remarquées. Par contre, les grands-ducs nous ont battu froid; Wladimir, en particulier, n'a pas paru. Montebello a fait ce qu'il a pu pour retarder le voyage afin de battre en brèche le ministère; sa femme s'est abstenue de paraître et n'a pas répondu à l'invitation du Président. Il paraît que lorsque la nouvelle de son remplacement a été connue à Pétersbourg, les grands-ducs ont dit qu'ils s'en consolaient car ils avaient maintenant l'ambassadeur d'Espagne pour le remplacer.

Au sujet de la marine et de son ministre actuel, il paraît que tous les racontars des journaux sont au-dessous de la vérité. Pelletan a tout centralisé à son cabinet dont Tissier, le chef, est devenu le sous-ministre. Il ne reçoit aucun amiral et veut tout traiter par lui-même. Aussi tout cloche. Les travaux neufs sont arrêtés et les indemnités à payer aux constructeurs dépasseront en importance les sommes qu'il aurait fallu dépenser pour poursuivre les travaux. Quant aux sous-marins, Pelletan se flatte d'avoir trouvé en Raoul Pictet l'inventeur qui doit les mettre au point, et celui-ci, comme tous les inventeurs, promet plus qu'il ne tient et bluffe son ministre.

Il y a tout à parier que le passage de Pelletan au ministère coûtera cher au budget.

25 NOVEMBRE. — Et malgré tout ce qu'il fait, Pelletan reste au pouvoir; on l'interpelle à la Chambre sur ses actes; le sentiment général lui est hostile, mais on le garde pour ne pas entamer le ministère qui donne satisfaction à l'opinion publique déchaînée contre les congrégations et le cléricalisme. Nous paierons cher toutes ces erreurs, un jour ou l'autre.

Et pour renforcer encore l'impression de tristesse qui se dégage de tout cela, voici une petite nouvelle perdue dans un coin de journal. A Saint-Maixent, le colonel Sarrail, commandant l'école des sous-officiers, fait faire à ses élèves et à son état-major, une conférence sur la Paix, par Lucien Le Foyer. Ce jeune intellectuel, infatué de sa personne, prétentieux, rejeton d'une famille de bourgeois enrichis, s'est fait l'apôtre de la paix. Et un commandant d'une école d'élèves-officiers, ne trouve rien de mieux que de le faire prêcher devant ces derniers. J'ignore ce qu'il a pu dire, et la thèse qu'il a soutenue, mais serait-elle cent fois vraie que sa place n'est pas dans une école militaire; puisque seuls les officiers sont exclus du droit de

faire sentir leur opinion en matière politique, par conséquent, de faire déclarer la guerre, ils n'ont pas à savoir si la paix est bonne ou mauvaise; ils doivent avoir en vue la guerre, et la guerre seule. Comme le Pixtorius de la légende burlesque allemande, on les enchaîne jusqu'au moment où ils doivent donner et ils n'ont pas à savoir pourquoi, mais seulement comment ils donnent.

A Tours, des officiers sont venus siffler un cabotin de café-concert qui, en tenue militaire, débitait des insanités; le public des galeries les a conspués, chassés, poursuivis hors du théâtre, et il a fallu faire donner la garde. Ce n'est pas encore cette histoire qui arrangera nos affaires.

11 DÉCEMBRE. — Nouvelles apprises à Paris, concernant le sieur Pelletan.

Il est pincé dans une histoire malpropre, billet souscrit par lui et sa maîtresse et signé M. et Mme Pelletan; à l'échéance, renouvelé sur production d'un gage, sa montre, qu'on lui laisse; ce gage mis au Mont-de-Piété. Plainte. Pelletan, cité devant le commissaire de police, nie tout d'abord, puis, obligé d'avouer, et le commissaire lui faisant observer qu'il n'a pas de montre sur lui. Toute la bohème malpropre installée dans un ministère.

Pictet, que Pelletan a introduit au ministère de la Marine, serait en fuite; il existe contre lui un dossier de police.

Le Président est fixé sur la valeur de l'individu et le juge pour ce qu'il est, mais n'ose ou ne peut s'en défaire. On annonce cependant la chute prochaine du ministère après les élections sénatoriales. Ce serait un ministère radical Doumer, Rouvier, Etienne, Chaumié, Mougeot, qui lui succéderait.

En attendant, on pourchasse les congrégations et on s'apprête à refuser l'autorisation à presque toutes celles qui l'ont sollicitée. Et la Chambre a clos sa session sur une séance scandaleuse dans laquelle des horions ont été échangés et où les nationalistes ont perdu une belle occasion de rester tranquilles.

16 DÉCEMBRE. — Pelletan est venu ici; son arrivée, dimanche 14, a été annoncée la veille au soir à l'amiral et notifiée dans la nuit aux diverses autorités. Il a voulu les honneurs officiels, réceptions, visites de corps. Son mot, pour chacun des chefs de service : « charmé ». Il a ouvert à l'artilleur des horizons nouveaux sur l'emploi des mortiers qui ne sont pas faits pour tuer, mais pour tirer dans la zone dangereuse???

Sa première journée a été consacrée aux ouvriers de l'arsenal auxquels il a eu la franchise de dire qu'ils ne devaient compter sur aucune augmentation de salaires, et au comité radical-socialiste qui patronne un candidat hostile au député actuel, Le Moigne. Il a prononcé des discours et des toasts dans lesquels il a parlé de la puissance offensive de Cherbourg dans

le cas (*dü omen avertant*) où les peuples devraient entrer en lutte.

C'est la même note qu'il a fait entendre le lendemain à un dîner chez l'amiral et à une soirée à la mairie. J'assistais à ces deux réunions et j'ai eu la surprise de constater que ce grand orateur était des plus médiocres; il a la forme incorrecte et la pensée flottante. Il se sent peut-être aussi mal à l'aise dans un milieu correct.

Par contre, l'amiral a fait un speech très réussi, évidemment très étudié, mais fort bien débité, dans lequel il exprimait l'espoir que plus le ministre connaîtrait ses collaborateurs, et mieux il les apprécierait.

En revanche, le même amiral, avec qui je m'entretenais de la défense de Cherbourg, m'a stupéfié en émettant l'idée que la ville devait s'attendre à voir débarquer une division anglaise le lendemain, ou peut-être la veille d'une déclaration de guerre. Et comme j'exprimais timidement l'opinion que nos torpilleurs de la défense mobile et les sous-marins devraient nous garantir d'une pareille éventualité, il m'a répondu que leur action (aux torpilleurs) était nulle le jour, et que la flotte anglaise dispose d'assez de destroyers pour les annihiler. A quoi bon alors dépenser les millions par centaines pour entretenir une marine. J'ai beau faire, je n'arrive pas à comprendre l'état d'âme des grands chefs de la marine quand il s'agit d'apprécier la valeur de la flotte et son action possible contre celle des Anglais. Avouer qu'on est réduit à l'impuissance quand même est une idée qui ne peut entrer dans mon esprit.

23 FÉVRIER 1903. — Les événements ou incidents écoulés depuis deux mois sont assez tristes pour donner matière à réflexion, et plus d'une fois j'ai été tenté d'enregistrer les miennes. Elles se résument en ceci : les hommes qui dirigent l'Assemblée paraissent avoir en vue la diminution progressive de ce qui fait la force de l'armée : considération des chefs et esprit d'obéissance chez les subordonnés. Ainsi, on frappe rigoureusement les généraux et officiers coupables de ne pas admirer sans réserve les idées du jour, on sévit contre les Polytechniciens qui ont eu la sottise de se refuser à faire une composition; mais en revanche, on professe pour les petits, les humbles (encore un mot dont on abuse) un intérêt sans borne.

Et le Sénat poursuit le vote de la loi sur le service de deux ans qui nous mène tout doucement aux milices. Et la Chambre perd d'innombrables séances à voter ou à ne pas voter la loi de finances.

Une lassitude générale envahit peu à peu le corps d'officiers; beaucoup songent à la retraite ou à la démission et donnent suite à leur projet; ils font place aux gens sans scrupule pour qui tout moyen d'arriver est bon.

L'impression qui se dégage de tout cela est que nous roulons sur une forte pente après avoir brisé nos freins. J'imagine qu'on devait en être là aux environs de 1789. Nous verrons peut-être pis encore. Paris se console en regardant danser le cake-walk, hideuse contorsion de nègres, cent fois inférieure aux tam-tams du Soudan.

14 JUN 1903. — La vie de province, si régulière et monotone, mais non pas dépourvue de tout agrément, a du moins le grand défaut de ne fournir aucun incident journalier qu'on désire noter. Et ainsi, peu à peu, se perd l'habitude de consigner les impressions. C'est ainsi que plusieurs mois viennent de s'écouler sans que j'inscrive rien ici. Les événements n'ont pas manqué pourtant.

A l'intérieur, le ministère poursuit, avec l'appui du Parlement, sa lutte contre les congrégations, le clergé et même la religion. On ne trouve que gens s'indignant de voir renouveler de véritables persécutions et cependant chaque élection nouvelle est, pour le gouvernement, l'occasion d'un succès nouveau. L'esprit public est-il d'accord avec le sien, ou la trituration de la pâte électorale est-elle savamment faite ? C'est pour l'heure, un problème que je renonce à résoudre.

Le Sénat poursuit de son côté l'examen et le vote de la loi sur le service de deux ans et repousse tous les amendements de ceux qui essaient d'introduire une soupape de sûreté dans cette machine nouvelle. Qu'on l'envisage comme on voudra, elle ne peut conduire qu'à un affaiblissement numérique et professionnel ou à une exagération des dépenses. Peut-être bien à tous les deux.

Or, le budget actuel ne permet plus les fantaisies et, bon gré mal gré, il faudra rogner sur les effectifs.

A la Chambre, Jaurès a tenté, sans grand succès, de reprendre l'Affaire, cette hideuse affaire qui nous a mis si bas. On a remis sur la sellette et le Général Mercier et Cavaignac, qui sont toujours les boucs émissaires des gens du bloc. Il faut reconnaître que l'un et l'autre ont perdu toute influence au Parlement. Ce sont de bien honnêtes gens, mais bien peu adroits.

Le ministère, par l'organe du Général André, s'est d'ailleurs prêté à toutes les fantaisies de Jaurès; il est disposé à ouvrir une enquête judiciaire sur l'Affaire; on n'en parle plus depuis quelque temps, mais on peut s'attendre à la voir s'exécuter un jour ou l'autre.

Madame veuve Henry a gagné son procès en diffamation contre Reinach, mais il paraît que les dépens auxquels elle est condamnée lui prendront le plus clair des dommages-intérêts qu'on lui accorde.

Picquart, qu'on s'apprête à faire rentrer dans l'armée avec un avancement (on lui doit bien cela!) se sépare de son ami Rei-

nach, lorsque ce dernier accuse le malheureux Henry d'avoir été complice d'Esterhazy. Est-ce de sa part simple sentiment de justice, ou désir de se concilier l'esprit de ses futurs camarades?

Le Président a fait, en Algérie, un voyage triomphal, au cours duquel il a prêché l'union et la concorde, mais il y a du désert de l'autre côté de l'eau. Il a reçu le roi Edouard et va lui rendre visite le mois prochain.

Nous avons vu passer ici le roi à son départ de France, mais il s'est embarqué dans l'arsenal et MM. les marins ont jugé à propos de ne pas convoquer à cette cérémonie les chefs de service de l'armée de terre. J'ai donc été privé de l'honneur de contempler les traits du monarque.

Le roi d'Italie viendra en France le mois prochain et le Président lui rendra visite à son tour. Il est probable que le Pape sera omis au nombre des visités et d'ailleurs il refuserait sans doute de recevoir un chef d'Etat catholique ayant d'abord passé par le Quirinal. La même difficulté n'existant pas pour Guillaume II, celui-ci a pu faire une visite au roi et aller ensuite rendre hommage au Pape. Il est vraisemblable que cette démarche aura permis aux intérêts catholiques allemands à l'étranger de prendre quelque avantage sur les nôtres. Sinon, c'est que Léon XIII est doué d'une mansuétude divine car il n'a vraiment pas à se louer de l'attitude du gouvernement français à son égard.

Bref, souverains et chefs d'Etat se livrent en ce moment à des assauts de courtoisie, et Bernardin de Saint-Pierre, s'il était de ce monde, pourrait croire réalisé son rêve de paix universelle. J'ai tout au contraire l'impression qu'il se couve une grosse guerre, fruit inévitable de longues paix.

Sera-ce l'Orient qui en donnera le signal? Depuis cet hiver, les Bulgares et Macédoniens s'agitent; leurs agents ont dynamité Salonique et le pauvre *Guadalquivir* qui m'avait ramené de Takou à Nagasaki en 1901. Il y a trois jours, une révolution militaire a jeté bas la dynastie des Obrenowitch et massacré la famille royale. On se croirait à Byzance. Les Karageorgewitch vont sans doute revenir sur le trône; ils sont depuis assez longtemps réduits au rôle de rois en exil; et ce n'est pas une affaire peu moderne que ce cousin du futur roi de Serbie, tenancier d'un bar de la rue du Helder, se rendant aux courses pour échapper à l'importunité des journalistes. Revenu le soir à la guinguette tenue par sa maîtresse, il sable le champagne en compagnie de ses copains. Daudet n'avait pas prévu cet épisode de son roman, et la réalité, comme toujours, a dépassé la fiction.

Il est question, depuis six semaines, de me nommer au commandement du 5<sup>e</sup> régiment, que la maladie de son chef actuel va rendre vacant. J'ai pour moi l'appui du Président qui me

verrait revenir près de Paris avec plaisir, le Général Berthier, qui m'a fait de bonnes promesses, et la sympathie de Percin, paraît-il. Réussirai-je? Je suis dans la plus complète incertitude à cet égard et laisse faire les événements. A cette heure, les démarches sont malaisées à faire, faute de savoir à qui s'adresser; il est donc utile d'apprendre à se résigner. Et puis, au point où j'en suis, il me semble que le fatalisme doit être la ligne de conduite. Que me réserve la destinée? Serai-je à la hauteur des lourdes tâches qui pourraient éventuellement m'incomber? Suis-assez sûr de moi-même et de ce que je puis faire pour pousser la roue de la fortune et lui faire gravir le sommet? J'ai beau sonder mon cœur, je n'y trouve pas de réponse assez rassurante pour me déterminer vers la marche en avant. Dès lors, laissons faire le temps, la patience et le roi, et adienne de la galère ce qu'il plaira à Dieu.

13 JUILLET. — Alea jacta est. Me voici nommé chef du 5<sup>e</sup> régiment. J'ai l'esprit trop rempli de pensées diverses pour démêler ma voie. Laissons-les reposer.

21 JUILLET. — Arrivé à Versailles après avoir passé par Rennes où j'ai eu du Général Passerieu, mon commandant de corps d'armée, une audience peu banale. Cet éminent guerrier, dont la cervelle paraît être le siège d'une nuée de hannetons, me déclare que la défense de Cherbourg repose sur le canon de 305, dont le projectile perce des blocs de béton de 30 m. Qu'il faut donc tout remanier pour remplacer la multitude de vieilles pièces par quelques-unes de celles-ci. J'ai vainement tenté de lui démontrer que probablement son canon favori trouverait bientôt un plus puissant que lui et qu'alors tout serait à refaire.

Si nous possédons dans le haut commandement beaucoup d'échantillons de ce calibre (pas de 305 s'entend), nous pouvons attendre les Prussiens de pied ferme.

Et j'ai de fortes chances de retrouver ce grand guerrier comme gouverneur de Paris en octobre, encore bien qu'il s'en défende, mais il dit trop que l'affaire dépend du « Père Loubet », pour lequel il affiche devant moi un dévouement excessif.

Ici et à Paris, j'ai trouvé d'autres gens; le Général Faure-Biguet a une toute autre valeur, encore bien...

Ce qui m'a touché, ç'a été l'accueil des chefs et surtout de mes nouveaux subordonnés. Quoique mes aînés et parfois de beaucoup, ils font preuve d'une parfaite correction. C'est un plaisir que de sentir derrière soi de tels collaborateurs; il faudra savoir s'en servir. Je serais injuste envers ceux que je quitte à Cherbourg, si je ne notais leur attitude envers moi au départ; tout n'a pas toujours été rose entre nous, surtout au début. J'ai dû y mettre du mien; eux aussi sans doute du leur. Mais nous nous séparons confiants les uns dans les autres et

avec regret. J'ai été profondément touché de les voir tous à mon départ, venus me faire leurs adieux.

Et dire que j'allais clore cette note quotidienne sans enregistrer la mort de Léon XIII. Que sont cependant les menus incidents de mon existence auprès de la disparition de cette grande figure. La fourmi qui marche derrière un caillou est excusable de n'apercevoir pas le Mont-Blanc.

27 JUILLET. — Première semaine de commandement, officieux d'abord, car mon prédécesseur restait virtuellement en fonctions jusqu'au 24, officiel ensuite.

Ces débuts sont pleins de charme; on entre dans un train en marche et les manivelles qui le dirigent sont souples sous les doigts. Mon lieutenant-colonel Robert a dix ans de plus que moi, mais se montre très correct et me seconde efficacement.

Mes officiers rivalisent de zèle; chacun, chef ou subordonné, me fait le meilleur accueil: Puissé-je réussir à faire marcher ensemble et dans la meilleure voie cet attelage admirable.

Mon prédécesseur, Regnault de Lannoy de Bissy, que je n'ai pu voir malgré la démarche que j'ai faite chez lui, a accueilli mon nom avec satisfaction. Le pauvre homme est cruellement frappé et je voudrais adoucir l'amertume de son départ. Je m'y suis efforcé.

Dans les visites d'arrivée, j'ai rencontré peu de monde; un seul m'a rendu effectivement celle que j'avais tenté de lui faire, c'est le secrétaire général de la Préfecture, un certain Flize, dont on ne dit pas grand bien. Il m'a dit que le Général Naquet-Laroque, commandant de l'artillerie, était tout à fait de leurs amis. Inutile d'en demander davantage.

L'évêque, Mgr Goux, le même qu'il y a vingt-cinq ans, lorsque j'arrivais dans la place comme lieutenant, malade, m'a répondu par une carte aimable.

Au Flize, j'ai raconté tout le bien que j'ai pu des missionnaires en Chine, sous le couvert de lui donner des détails sur le pays.

12 AOUT. — Hier j'ai été reconnu devant la troupe et j'ai pris pour la première fois le commandement de mon régiment. J'ai été moins ému que je ne l'avais été samedi dernier, en le voyant défiler sous mes yeux pour la première fois à l'exercice. Les larmes m'étouffaient et j'étais pris d'un tremblement des pieds à la tête. Voilà un genre d'émotion qui échappe à l'entendement des intellectuels.

Hier j'ai fait un speech à mes officiers; je l'avais ruminé depuis longtemps, aussi ai-je pu le débiter sans hésitation et je crois qu'il a fait bonne impression. Robert, mon lieutenant-colonel, qui, plus âgé que moi de dix ans, se montre parfait en toutes circonstances, m'a dit qu'il en avait été très touché.



Je ne lui avais pas d'ailleurs marchandé sa part de compliments. Dire que la vie d'un colonel se passe à faire du papier et qu'il ne peut qu'à grand'peine voir ses hommes. C'est cela le service actif! Je passe ma matinée entière sur la paperasse et il faut la croix et la bannière pour que je puisse me trouver avec mes hommes. J'en envoie d'ailleurs tous les jours en permission pour faire des économies. J'ai 50.000 journées à gagner.

Nous avons un nouveau Pape élu contre Rampolla qui personnifiait l'amitié de la France. Deschanel (?) a fait là-dessus un article magnifique dans *Le Temps*. Combes ne paraît pas se douter de l'importance de cette question et poursuit sa chasse aux congrégations. Pelletan se marie. La France doit être heureuse.

Avant-hier, catastrophe du Métropolitain. Quatre-vingt-quatre victimes. L'électricité se hâte de regagner une place honorable dans la lutte contre l'existence.

24 AOUT. — Mon speech aux officiers a été communiqué à un journal local d'allure plus que radicale et dénaturé entièrement. On fait de moi un admirateur du ministre. Cet excès d'honneur me pèse. J'en ai été fortement ennuyé, mais heureusement l'article n'a pas eu d'écho.

L'affaire Humbert occupant la presse, j'ai eu la bonne fortune de ne pas lui fournir d'aliment. C'est égal, il est pénible de constater que nos régiments sont devenus des batteries de cuisine. Il n'en était pas ainsi autrefois.

Que de paperasses et d'heures de bureau comporte le commandement d'un régiment. J'y consacre huit heures par jour et je suis submergé. J'imagine que les colonels du Premier Empire qui gagnaient des batailles usaient moins d'encre et de fonds de culotte sur leur fauteuil.

27 AOUT. — Inspection de la mobilisation par le Général Brugère, adouci, oh combien! par l'adversité. Il est tout sucre et juge les choses de manière intelligente. Mon régiment a eu un fort coup de collier à donner et s'en tire à son honneur. Je ne dis pas au mien parce que je ne suis pour rien dans ce qu'il est capable de faire; je ne l'ai pas instruit. C'est avec son acquit qu'il marche. Il me semble pourtant qu'on peut réaliser quelques progrès et je compte m'y atteler.

Notre brigadier, le Général de Morlaincourt, termine aujourd'hui sa carrière active et, jusqu'à sa dernière minute, aura donné l'exemple du dévouement au service, du calme dans le commandement et de la bienveillance. On marchande à cet honnête homme une croix de commandeur, qu'il a pourtant bien gagnée, parce qu'on lui reproche d'être clérical. Il est simplement pieux.

19 OCTOBRE. — Deux mois écoulés et bien remplis, par le commandement du régiment, pleins de satisfactions nombreuses, mais gâtés un peu par l'abus des paperasses. Le Colonel voit trop peu ses hommes et voit trop de papiers. Nous avons eu ces jours derniers la visite des souverains italiens; nous avons pour eux gardé la voie ferrée et défilé à Vincennes. Les fêtes ont été gâtées par le mauvais temps. Elles se sont terminées par le déjeuner militaire à l'Elysée où des toasts très sympathiques ont été échangés.

A propos des décorations à demander pour les officiers du régiment, j'ai eu une conférence avec le Préfet Poisson, ancien directeur de la Sûreté, qui m'avoue que tout le personnel de la police est excédé du régime actuel et de la manière dont il mène ses gens. Il les dit tout prêts à marcher et à cogner dur pour le premier Boulanger qui se présentera.

Meaux St Marc me confie que le Président lui a dit avoir le vif désir de me nommer général avant de s'en aller. J'enregistre le fait, mais je doute que le vœu se réalise.

Mollard, devenu grand chef du Protocole, manque de souplesse et se fait conspuer par la presse; il a souvent la main lourde et on s'en plaint dans l'entourage présidentiel. Il a sans doute moins d'égards pour la presse que n'en avait son prédécesseur; il n'en faut pas plus pour qu'il soit l'objet de critiques. Les fameux cahiers de feu son père lui sont sans doute fort utiles; un peu de dextérité ne lui nuirait pas non plus.

André devient sage; il a nommé Dessirier gouverneur militaire de Paris, laissant de côté les candidats chers au cœur des francs-maçons, tel Passerieu, mon ancien chef du 10<sup>e</sup> corps, un parfait imbécile qui ne pouvait croire que j'aie été reçu à l'École à seize ans parce que *lui* n'avait pu l'être. Tel Peigné qui, devenu commandant de corps d'armée, fait des ordres du jour plus politiques que militaires. Il a fini par nommer divisionnaire le Général Lefort qu'on a laissé de côté depuis deux ans parce qu'on l'accuse d'être trop clérical. Il est vrai qu'en revanche il n'a pas nommé Delanne, mais je soupçonne que de bons camarades de ce dernier l'ont fortement desservi. Je me souviens que l'an dernier, aux manœuvres de forteresse, son camarade de promotion, Papuchon, en disait pis que pendre. Pamard et Berthier n'ont pas non plus grande affection pour lui, de sorte qu'il se pourrait bien faire qu'il ait succombé sous le coup de quelques bons amis. Pareille chose s'est déjà vue.

10 NOVEMBRE. — Mariage de Lucie Faure avec Goyau. Madame Félix Faure, hostile à cette union, n'y paraît pas et manque ainsi une belle occasion de ne pas desservir la mémoire de son mari. Beaucoup des anciens hommes politiques du temps du pauvre Félix Faure étaient là : Méline, Billot, Freycinet, Montebello; c'était une revue de revenants et de splendeurs

déchues. On se serait cru rajeuni de six ans. Le nonce a donné la bénédiction papale. Les mariés, qui avaient fait prévenir Madame Loubet de leur intention d'arriver exactement à l'heure, ce qui a eu pour effet d'amener Madame Loubet à être là à 10 heures précises, ont trouvé moyen d'arriver à 10 h. 30. On voyait bien que feu Félix Faure n'était plus là pour servir de chronomètre.

27 JANVIER 1904. — L'Affaire reprend sous la direction exclusive des amis de Dreyfus, maîtres du pouvoir. On a exhumé des faits nouveaux, connus de tout temps, notamment une pièce qui ne concerne pas Dreyfus et dont on n'avait jamais fait état; la cour de cassation dévoile les secrets du service des renseignements et notamment l'intervention du secrétaire Valcarlos, de l'ambassade d'Espagne, lequel fournissait des tuyaux moyennant finance.

Aux Affaires Etrangères, où l'on est persuadé de l'innocence de Dreyfus, on dit que trois coupables existent : l'un est Weil, cet individu véreux dont Saussier s'est servi et qu'il couvrait de sa protection; les autres seraient Lauth et le Général Rau. Ceci dépasse tout ce qu'on peut imaginer comme chose fantastique; c'est du haut délire, ou alors...

En attendant, les tableaux d'avancement qui viennent de paraître ce matin portent la trace des impressions dominantes. Corps, gendre de Borcin, chef du génie à Versailles, est rayé du tableau pour avoir demandé à déposer devant la cour de cassation et cherché à démontrer la culpabilité de Dreyfus.

Qu'il ait tort peut-être de se mêler d'une affaire qui ne le regarde pas, soit. Mais pourquoi alors blâmer ce qui fut fait contre Hartmann jadis, quand Hartmann confiait ses secrets aux journaux. Et que dire de ces amis de la justice qui frappent un témoin, avant même qu'il ait déposé, et simplement parce que l'on redoute sa déposition ou que celle-ci doit déplaire!

Lebon m'a raconté que le 1<sup>er</sup> janvier 1898, après le déjeuner des ministres à l'Elysée, on tint un Conseil pour examiner si, conformément à la demande de Saussier, on donnerait un ordre écrit à Rovary pour rendre une ordonnance de non-lieu contre Esterhazy, ce qu'il s'appropriait à faire, à condition d'être couvert. A l'unanimité, le Conseil des Ministres refusa d'intervenir.